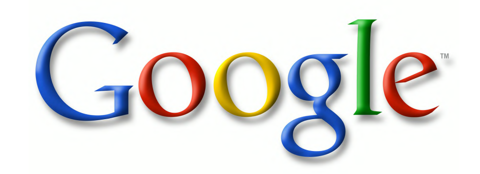
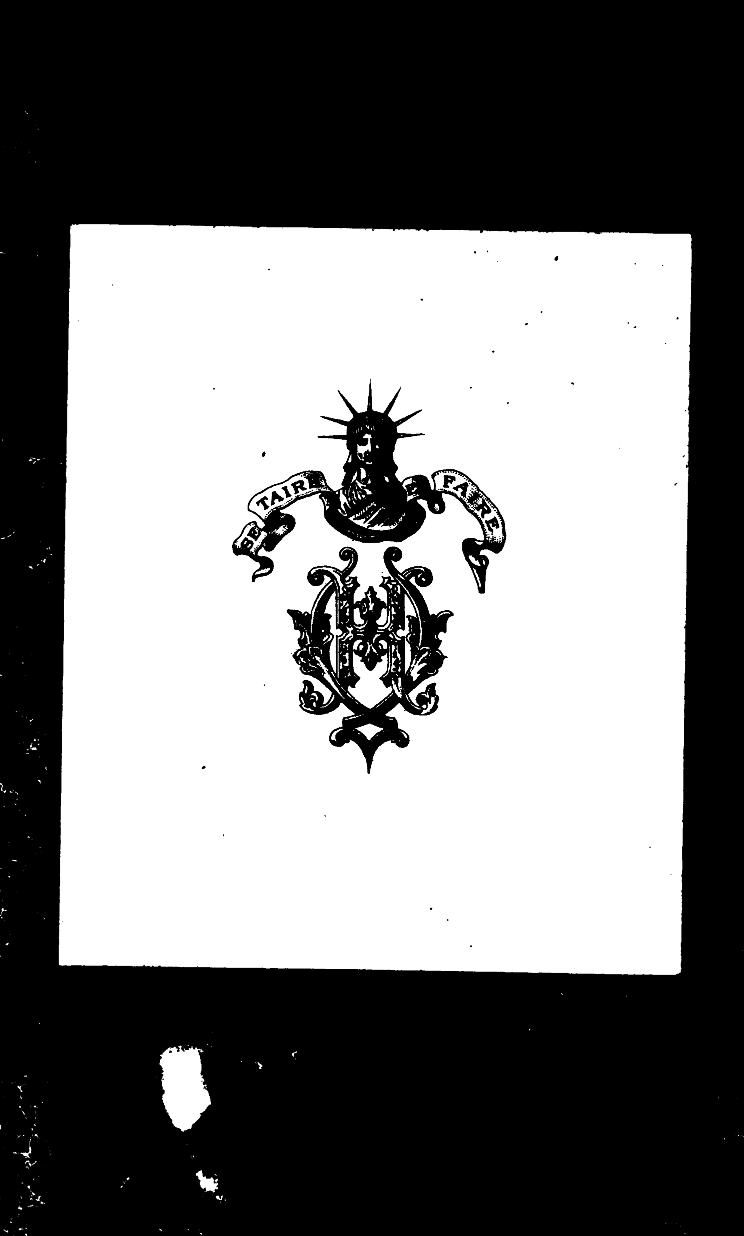
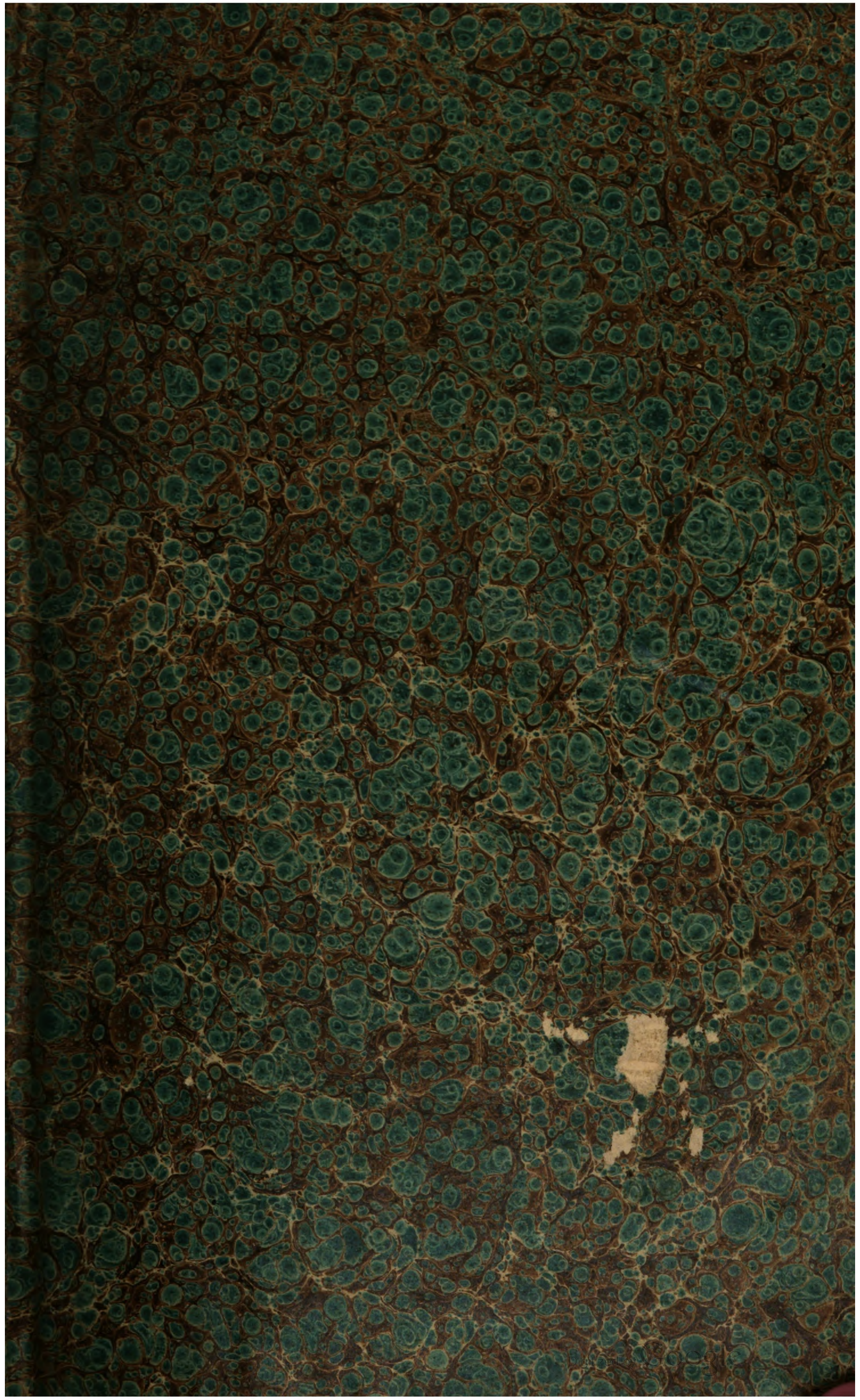



SE TAIRE
E FAIRE




LIBRAIRIE
ANCIENNE & MODERNE
LARRIEU
ALBI (Tarn)
CATALOGUES PÉRIODIQUES

VIE

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST.

EUGÈNE POTREL

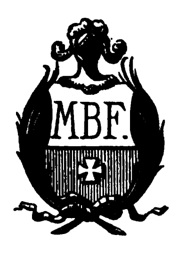
VIE

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST

RÉPONSE

AU LIVRE DE M. RENAN




PARIS

MARTIN-BEAUPRÉ FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 17.

1833

CHAPITRE I

M. RENAN PEINT PAR LUI-MÊME.

« C'était quelque chose d'anologue à la doctrine stérile du faquir musulman, à cette science creuse qui s'agite autour d'une mosquée, grande dépense de temps et de dialectique faite en pure perte, et sans que la bonne discipline de l'esprit en profite.

« La science du scribe était purement barbare, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral. Pour comble de malheur, elle remplissait celui qui s'était fatigué à l'acquérir, d'un ridicule orgueil. Fier du prétendu savoir qui lui avait coûté tant de peine, le scribe juif avait pour la culture grecque le même dédain que le savant musulman a de nos jours pour la civilisation européenne.

« Le propre de ces cultures scolastiques est de fermer l'esprit à tout ce qui est délicat, de ne laisser d'estime que pour les difficiles enfantillages où l'on a usé sa vie et qu'on envisage comme l'occupation naturelle des personnes faisant profession de gravité. »

(E. Renan, *Vie de Jésus*, pages 207 et 208.)

CHAPITRE II

L'INTRODUCTION DE M. RENAN.

I

D'abord M. Renan n'a pas écrit la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Il aurait dû intituler son livre :

CONJECTURES ET HYPOTHÈSES
SUR LA VIE DE JÉSUS,
OU
OPINIONS
D'UN PROFESSEUR QUASI-HÉBRAISANT
SUR TOUT CE QUI POURRAIT BIEN CONCERNER
LES ORIGINES DU CHRISTIANISME,
OU
INDUCTIONS PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES
TIRÉES DE L'ENSEMBLE
DES RESPECTABLES DÉCOUVERTES DE LA MÉDECINE MODERNE
APPLIQUÉES A LA RELIGION,
OU
RECUEIL DES COURS D'HÉBREU
QUI N'ONT PAS ÉTÉ FAITS AU COLLÉGE DE FRANCE.

II

Dès les premières lignes, M. Renan nous révèle le fond de sa pensée : il s'est proposé de *détruire l'Église catholique*; il s'est proposé d'*étudier les origines du christianisme*, et de nous expliquer à nouveau ce que nous savions mieux que lui.

Au point de vue de M. Renan, étudier les origines du christianisme, cela veut dire : démolir avec la subtilité d'un robin, d'un universitaire délié, le temple bâti par la foi de nos pères : travail de termite. Si M. Renan s'appelait *légion*, on pourrait craindre ; mais, pour nous débarrasser de ces espèces incommodes, nous avons le mépris.

A en croire M. Renan, qui s'est introduit dans la tradition religieuse comme le ver dans une table de chêne, le christianisme n'aurait été que l'œuvre d'une société secrète et théocratique *minant*, ainsi qu'il le dit lui-même en son langage, « *un empire arrivé à ce moment au plus haut degré de la perfection administrative et gouverné par des philosophes.* »

D'où venait donc la force de cette société secrète, à qui M. Renan attribue une si invraisemblable puissance?

C'est au sens commun à répondre.

Nous ne suivrons pas M. Renan dans toutes les sinuosités de sa divagation. Il s'environne de mots mystérieux comme Moïse s'environnait d'éclairs. Il sait la puissance de l'incompréhensible; il sait qu'après l'avoir lu, le

troupeau des gobe-mouches criera en chœur, comme le paysan de Molière : « Ah ! que cela est biau ! je n'y comprends rien. »

Laissons donc à d'autres, plus savants, le soin de débrouiller l'écheveau Renan. Pour nous, qui préférons à toute science, parce qu'elle est vaine, la foi du charbonnier, parce qu'elle est féconde, nous rions du « *grand dessein* » de M. Renan.

Les quatre « *grandes* » divisions de son ouvrage sont pédantesques et arbitraires. Qu'il ait assez de vie et assez de force pour remplir ce qu'il appelle « *un plan aussi vaste*, » nous n'y mettons aucun obstacle. Plus il s'acharne, plus il nous fait rire. Le monde n'est pas assez amusant pour que nous ne prenions pas quelque plaisir à contempler, dans leur épanouissement, les Diafoirus de l'incrédulité.

En principe, quelque thèse que l'on soutienne, on n'a pas le droit d'être ennuyeux. M. Réville, M. Reuss, M. Michel Nicolas, M. Strauss, traduit par M. Littré, en qui M. Renan a la courtoisie de saluer un co-Diafoirus, n'auront jamais une part sérieuse dans notre vie. Le Talmud et Philon, avec Eusèbe et Josèphe, M. Neubauer et Juda le Gaulonite ; les travaux de MM. Alexandre, Ewald, d'Umann, Reuss, et autres savantasses, nous inquiètent fort peu ; que M. Renan jette à d'autres sa poudre d'or de noms propres !

J'aime assez pourtant « l'*époque asmonéenne ;* » cela fait bien dans un gros livre ; cela trouble les vaniteux, qui voudraient tout savoir sans jamais avoir rien appris ; cela procure à un pédant une vaste clientèle de curieux, et c'est, à ce qu'il paraît, quelque chose que d'avoir pour

soi les curieux. La curiosité n'est-elle pas une des formes de l'admiration? Et certes, il faut concéder à M. Renan une certaine habileté à montrer ou à faire disparaître, selon les besoins de sa cause, sa bonne muscade de Tolède!

M. Renan nous apprend que Papias, « *évêque d'Hié-* « *rapolis*, *homme grave*, *homme de tradition*, *qui fut* « *attentif à recueillir ce qu'on pouvait savoir de la per-* « *sonne de Jésus*, *préférait hautement la tradition orale* « *aux Évangiles écrits*. »

Il nous renvoie à ce propos à saint Luc.

Oui, saint Luc parle, au commencement de son récit, de ceux qui ont été « *les ministres de la parole*. » M. Renan se pique donc d'exactitude; mais il y a plusieurs genres d'exactitude : être exact est la tactique des menteurs les plus habiles. M. Renan, avec la circonspection d'un louvoyeur audacieux, ne cite les Évangiles que pour en infirmer sournoisement l'autorité. Il affirme peu. Fidèle aux principes de sa stratégie cauteleuse, il insinue, il conjecture, il suppose, il suspecte.

Qui pourrait lire, sans y être contraint, cette interminable dissertation, où l'art de tout embrouiller, de tout obscurcir, sous prétexte de tout expliquer, se manifeste de la façon la plus accablante?

Et puis, que nous importe que Papias ait ou non préféré la tradition orale? Ce sont jeux de Sorbonne et d'Académie; ce sont propos de scoliaste : rien de vivant, rien d'humain, rien d'intéressant. Passons.

Ici je vois le bout d'oreille de M. Renan.

— Eh! quoi, parler si légèrement d'un homme de suffisance, d'un homme de capacité, d'un homme qui,

suivant le terme cliché, a pâli sur les manuscrits et consacré ses nobles veilles à tant de travaux accomplis avec la patience d'un bénédictin !

Mais de quel droit M. Renan prétendrait-il nous obliger à discuter avec lui nos croyances? Il les insulte, et nous lui renvoyons le mépris : voilà tout.

On ne répond pas autrement à des travaux de cet ordre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de lui donner un bon point ; s'il continue, nous irons jusqu'au prix d'application et de bonne conduite.

Non, nous ne descendrons pas dans l'arène de la doctrine; dans cette arène où M. Renan, armé de ses bouquins et braquant sur nous le canon de ses arguments, voudrait nous attirer. Son canon n'est qu'un trompe-l'œil, comme ceux que les Chinois peignaient sur leurs bastions pour épouvanter l'ennemi ; pas n'est besoin d'un fusil pour tuer l'artilleur sur sa pièce : il suffit d'une lunette d'approche.

Non, nous ne descendrons pas dans l'arène de la doctrine. Pourquoi irions-nous fourrer notre nez dans ce fatras d'érudition? Que M. Renan garde pour lui, — s'il a le malheur d'en être encore fier, — sa prétendue supériorité de linguiste, son triste génie de rapetisseur ; qu'il se pare à loisir de sa couronne d'épines de révolté ; que, dans le silence du cabinet, dans le vide qu'a fait en son âme, non le renoncement fougueux d'un Luther, mais l'impuissance de nier ou de croire, il combine ses machines les plus savantes ; qu'il prépare ses petits engins, nous répondons à l'avance à ses provocations ce mot d'un vrai sage, d'un vrai philosophe, qui, insulté par quelque cuistre du temps, frotté sans doute

d'érudition et de savoir, lui dit simplement cette parole :

« Je ne descends pas dans une arène où le vaincu vaut mieux que le vainqueur ! »

III

M. Renan, ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice, actuellement professeur au Collége de France et écrivain *savant* du parti philosophique, a entrepris d'écrire l'*Histoire des origines du christianisme*. Le premier volume de cet ouvrage a été publié sous ce titre : *Vie de Jésus*.

L'apparition de ce volume, vivement attendu par les Hébreux et les rationalistes, peut-être même par quelques huguenots tombés dans le naturalisme, a fait un certain bruit.

Les uns, — les adversaires de Notre-Seigneur Jésus-Christ, — l'ont salué comme une œuvre de vérité, presque de science et même de courage et de talent; les autres, — les chrétiens, — n'ont pu le lire sans un sentiment de profonde pitié; car il n'y a pas de quoi trembler : le livre est si ennuyeux!

Le mal n'est pas si grand que pourraient le croire les âmes naïves ; c'est une médiocre entreprise. Toutefois, puisque M. Renan a publié son livre, c'est presque un plaisir d'y répondre.

« En effet, comme l'a dit Mgr l'évêque d'Orléans, c'est parce que je n'invoque aucun bras séculier, que c'est pour moi un devoir impérieux de parler, sans cela la liberté serait vraiment trop commode; elle deviendrait

la porte ouverte d'une citadelle désertée. La vérité se passe d'être protégée, mais il faut qu'elle soit toujours défendue. »

IV

Comme Voltaire, son maître, maître qui le désavouerait, car si Voltaire a eu une vertu, ç'a été la haine des pédagogues, M. Renan appartient à cette catégorie d'hommes qui, tout le temps de leur pauvre vie, ne sont jamais ni chair ni poisson. Ingénieuses ganaches! Si vous saviez combien vous êtes comiques!

On la connaît par cœur, l'histoire de M. Renan. C'est l'histoire du commis infidèle, à qui le patron dit généreusement : « *Va te faire pendre ailleurs!* »

C'est l'histoire du soldat qui déserte, et qui déserte assez adroitement pour échapper à la peine de mort.

Déicide médiocre, M. Renan n'a pas autant de goût pour la mort qu'il voudrait le faire croire.

Dans une préface à jamais ridicule, adressée à feu sa sœur, morte sur la terre d'Adonis, — une terre que M. Renan n'a jamais connue, — mondit sieur Renan a déclaré, avec l'inquiétude d'une âme troublée, que « *son bon génie lui révélerait*, » dans une apparition surnaturelle, — « ces *vérités qui dominent la mort*, *empêchent de la craindre et la font presque aimer!* » Phrase de collége!

M. Renan, ne se trouvant pas encore assez ridicule, semble s'attendre à des vengeances!

Se moque-t-il du monde? Est-ce qu'il a l'étoffe d'un martyr?

A-t-on jamais pu penser que ce pauvre homme fût dangereux?

Ce n'est qu'un bouffon grave.

Qu'il écrive, fricote dans les bibliothèques avec des billets de faveur, emprunte à nos collections nationales ce qu'elles renferment de plus rare et de plus inédit; — qu'il torture l'Évangile; qu'il parodie à son aise les grandes choses et les grandes paroles, — nous le lui permettons et nous lui pardonnons, car il n'y comprendra jamais rien.

Nous savons d'où viennent les rancunes de ce prêtre qui n'a pas eu le courage du costume! Est-ce la faute à Jésus-Christ si M. Renan n'a pas la taille militaire?...

M. Renan aurait-il la fatuité de croire qu'on le regrette? Qu'il se rassure; les chrétiens seraient désolés de l'avoir pour ami. Le vénérable supérieur de Saint-Sulpice, un des hommes qui ont le mieux appris à connaître M. Renan, ne s'est pas ému plus qu'il ne convient de ce laborieux opuscule, si bien fait pour réjouir la canaille.

— « Le petit Renan! s'est-il écrié. Cela ne m'étonne pas. Il avait si mauvaise mine! J'avais bien dit qu'il finirait mal!... Au surplus, nous ne sommes pas fâchés d'en être débarrassés!... »

CHAPITRE III

CERTITUDE DE M. RENAN.

Dans le courant de son livre, M. Renan, comme le Normand, ne dit ni *oui* ni *non*.

Pourtant, d'après ses réticences, et malgré ses affectations d'impartialité et ses aveux forcés, il est incontestable qu'il n'est plus chrétien.

Seulement, il se décharge sur de plus hardis du fardeau de la responsabilité. Aussi ne trouve-t-on généralement dans son ouvrage, et coup sur coup, que des *à peu près*, des *presque*, des *peut-être*, des *je n'ose*, des *si j'ose le dire*, des *il se pourrait*, des *il paraît*, des *il semble*, des *ce semble*, des *probablement*, etc., etc.

EXEMPLES.

Page 1re de l'Introduction, ligne 2..... *si j'ose le dire*.

P. 8, dernière ligne..... le caractère de Jésus plus effacé pour nous qu'il ne l'est *peut-être* en réalité.

P. 10, l. 3..... c'est bien comme cela qu'il *a dû* en parler.

P. 10, l. 6..... il eût été *presque* blasphématoire.

P. 10, l. 6 et l. 7..... a *peut-être* retranché *ou* modifié.

P. 10, l. 11..... *probablement* au onzième siècle.

P. 13, l. 15 et l. 16..... de l'an 200 à l'an 500 *à peu près*.

P. 14, l. 7..... les commencements remontent *peut-être* plus haut.

P. 14, l. 10..... *probablement*.

P. 16, l. 3 et l. 4..... *ne nous sont pas donnés rigoureusement*.

P. 16, l. 17..... le doute n'est *guère* possible.

P. 19, l. 14..... *ce semble*.

P. 19, l. 17 et l. 18..... il faut *supposer*.

P. 19, l. 21 et l. 22..... ce qui *paraît* le plus vraisemblable.

P. 19, l. 23..... *pas tout à fait*.

P. 20, l. 5..... *presque toutes*.

P. 20, l. 12 et l. 13..... qui *paraissent* authentiques.

P. 20, l. 25..... *semblent* avoir pour base.

P. 23, l. 12..... qui *semble* lui avoir longtemps survécu.

P. 23, l. 13 et l. 14..... les Évangiles dont il s'agit *semblent* provenir.

P. 23, l. 17..... *paraît* avoir été.

P. 24, l. 22..... qui *paraît* bien plus satisfaisant.

P. 25, l. 10..... je *n'ose* être assuré.

P. 27, l. 17 et l. 18..... les relations, en somme fraternelles, *quoique* n'excluant pas une certaine rivalité.

P. 27, l. 20 et l. 21..... haine antérieure *peut-être* à la trahison, *semble* percer çà et là.

P. 27, l. 21..... on est *tenté* de croire.

P. 28, l. 16..... de là, tant de petits traits de précision qui *semblent*.

P. 31, l. 5 et l. 6..... *si* le fils de Zébédée a *vraiment* tracé ces pages.

P. 31, l. 18..... Jean *paraît* avoir bu.

P. 31, l. 19..... il se *peut*.

P. 32, l. 7..... s'il faut *tout dire*, nous ajouterons que *probablement*.

P. 32, l. 16..... l'auteur *semble*.

P. 33, l. 4..... *paraît* s'être complu aux voies obscures.

P. 34, l. 6..... ce sont *en quelque sorte*.

P. 35, l. 7..... *si j'ose m'exprimer ainsi.*

P. 37, l. 17..... *si j'ose le dire.*

P. 38, l. 5..... se décèlent *pour ainsi dire.*

P. 38, l. 7 et l. 8..... *comme* spontanément.

P. 40, l. 8..... Luc avait *probablement.*

P. 41, l. 26, l. 27 et l. 28..... le mot aux femmes de Jérusalem *ne peut guère* avoir été conçu qu'après le siége de l'an 70.

P. 42, l. 1..... Luc les empruntait *probablement.*

P. 43, l. 23..... ils *paraissent* avoir constitué une variété de l'évangile de cet apôtre.

P. 44, l. 1..... et qui *paraissent à quelques égards.*

P. 44, l. 6..... *ce semble.*

P. 44, l. 17..... *supposons.*

P. 47, l. 15..... on *peut dire.*

P. 51, l. 5..... *n'est-il pas probable.*

P. 51, l. 17..... je *suppose.*

P. 53, l. 12..... *presque* aucune localité.

P. 53, l. 14..... *semble* flotter.

P. 54, l. 12..... regretteront *peut-être.*

Voilà pour l'Introduction. Encore avons-nous dû en passer.

Pénétrons dans le livre même, si nous pouvons : travail aride et fastidieux, mais qui ne manque pas de moralité.

P. 2, l. 22..... *put longtemps sembler.*

P. 4, l. 14 et l. 15..... *en un sens,* je *veux dire.*

P. 5, l. 14..... il est *fort possible.*

P. 6, l. 9..... d'où résultèrent *peut-être.*

P. 15, l. 1..... le Livre de Daniel donna *en quelque sorte.*

P. 15, l. 7..... *peut-être.*

P. 16, l. 21..... *presque toutes.*

P. 17, l. 16..... le tendre et clairvoyant Virgile *semble* répondre.

P. 20, l. 5.,... *vers* l'an 750 de Rome, *probablement* quelques années avant l'an 1.

P. 21, l. 6..... *peut-être* lui-même.

P. 23, l. 2 et l. 3..... ne différait *peut-être* pas beaucoup.

P. 23, l. 6 et l. 7..... ressembla beaucoup *sans doute.*

P. 24, l. 4..... ces deux noms *paraissent* désigner.

P. 24, l. 12..... il y a là *probablement* quelque inexactitude.

P. 24, l. 16..... il *pouvait* y avoir.

P. 24, l. 22..... se retrouvent ou *à peu près.*

P. 25, l. 4..... le caractère *paraît avoir.*

P. 26, l. 1..... elle *peut* n'avoir pas beaucoup varié.

P. 26, l. 4..... elle *devait* présenter.

P. 26, l. 6..... *à ce qu'il semble.*

P. 26, l. 24..... il y a là *probablement.*

P. 30, l. 2 et l. 3..... il apprit à lire et à écrire *sans doute* selon la méthode de l'Orient.

P. 30, l. 6..... il est *douteux* qu'il comprît bien les écrits hébreux.

P. 32, l. 5..... il *n'est pas probable* qu'il ait su le grec.

P. 35, l. 13..... on *peut supposer.*

P. 37, l. 20..... *peut-être* lut-il.

P. 39, l. 7..... il vit aussi *probablement* Sébaste.

P. 40, l. 16..... *peut-être* même Babylone et la Porte n'y étaient-elles pas étrangères.

P. 40, l. 20..... jamais *peut-être* les Juifs.

P. 42, l. 10..... sa famille ne *semble* pas l'avoir aimé.

P. 47, l. 12..... *peut-être* doit-il.

P. 56, l. 8 et l. 9..... il en était *probablement* mal informé.

P. 56, l. 11..... il ne le connut *sans doute* que de nom.

P. 58, l. 16..... *paraissaient* entachés d'idolâtrie.

P. 60, l. 4..... était *presque* une impiété.

P. 60, l. 5..... c'est *en quelque sorte.*

P. 62, l. 24..... ne *paraît* pas avoir eu un caractère religieux; *peut-être*, cependant, ce caractère a-t-il été dissimulé par Josèphe.

P. 64, l. 13..... *si j'ose le dire.*

P. 64, l. 15..... est *peut-être* la région voisine de Jérusalem.

P. 66, l. 14..... la campagne *devait* être.

P. 71, l. 8..... dont elle *pouvait* être originaire.

P. 71, l. 14..... j'admets *comme probable*..... on *peut cependant*.

P. 72, l. 6..... Jésus *parait* avoir fait quelque temps sa résidence en ce lieu.

P. 72, l. 7..... là se passa *probablement*.

P. 73, l. 5..... il est *probable*.

P. 74, l. 1..... qui *semble* avoir été.

P. 77, l. 14 et l. 15..... il est *probable*.

P. 80, l. 7..... une année *peut-être*.

P. 88, l. 10..... *presque* toujours.

P. 95, l. 1..... né, *ce semble*, à Jutta, près d'Hébron, *ou* à Hébron même.

P. 100, l. 12..... *probablement*,

P. 100, l. 28..... *semblent* indiquer.

P. 103, l. 13..... il ne *semble* pas.

P. 103, l. 23..... *paraissent*.

P. 104, l. 2..... il est *probable*.

P. 104, l. 6..... *semble* le supposer.

P. 105, l. 17..... il faut *supposer*.

P. 106, l. 2..... il *semble*.

P. 106, l. 13..... *ont bien pu*.

P. 107, l. 8..... il *semble*.

P. 109, l. 6..... Jean ne *parait* pas avoir été inquiété.

P. 111, l. 19..... il s'était *probablement* emparé.

P. 114, l. 9..... ce fut *probablement*.

P. 114, l. 12 et l. 13..... *peut-être* craignait-il.

P. 115, l. 9..... *peut-être si* le baptiste.

P. 120, l. 11..... *peut-être* se posa pour lui la question suprême.

P. 130, l. 11..... *peut-être* quelques disciples.

P. 133, l. 14..... *semble* désigner.

P. 134, l. 24..... *probablement* il s'agit ici.

P. 135, l. 24..... je *n'ose* encore me prononcer.

P. 135, l. 27..... la grande synagogue de Kefr-Bereim me *semble*.

P. 140, l. ..... qui *semble.*

P. 141, l. 11..... il *n'est pas impossible.*

P. 141, l. 29..... *semble bien* être.

P. 145, l. 25..... *à peu près.*

P. 146, l. 10..... *probablement* devant les nombreuses statues.

P. 147, l. 15..... *semble* n'avoir pas d'yeux.

P. 149, l. 7..... *peut-être.*

P. 149, l. 10..... *on peut* se les figurer comme assez analogues.

P. 150, l. 4 et l. 5..... André *paraît* avoir été disciple de Jean-Baptiste, et Jésus l'avait *peut-être* connu. (Coup double!)

P. 150, l. 8..... *il semble.*

P. 151, l. 17 et l. 18..... Marie de Magdala *paraît* avoir été une personne fort exaltée.

P. 152, l. 1..... en *apparence* inexplicables.

P. 152, l. 8 et l. 9..... et d'*autres restées inconnues.*

P. 152, l. 17, 18, 19 et 20..... *peut-être* disciple de Matthieu, *probablement* celui-là même qui maniait *sans doute.* (Coup triple!)

P. 152, l. 21..... *peut-être* songeait-il à écrire des *Logia.*

P. 153, l. 4 et l. 5..... qui *paraît* avoir été.

P. 153, l. 7..... *peut-être* disciple de Juda.

P. 154, l. 18..... Jacques et Jean *paraissent* en avoir fait partie.

P. 155, l. 3..... Jean *paraît* avoir été.

P. 155, l. 5..... *peut-être* ce disciple.

P. 155, l. 14..... il *semble* qu'ils étaient tous les trois associés dans leurs prêcheries.

P. 156, l. 9..... *devait* avoir beaucoup de charme.

P. 157, l. 5..... il laisse soupçonner, *à moins que* d'autres mains n'aient altéré son œuvre.

P. 158, l. 7..... une *certaine* primauté.

P. 158, l. 10..... il *semble* lui promettre les clefs du royaume du ciel.

P. 160, l. 10..... *peut-être* sur la voie.

P. 165, l. 17..... le monde dévoilait *peut-être.*

P. 167, l. 12..... des *espèces* de *surates.*

P. 168, l. 7..... suffisent *peut-être.*

P. 169, l. 1..... *paraît* inutile.

P. 173, l. 18..... *à tort ou à raison* on accusa Judas de voler la caisse commune.

P. 185, l. 7..... *devaient être* très-surpris.

P. 185, l. 9..... *peut-être* Jésus trouvait-il.

P. 185, l. 16..... on touchait *presque.*

P. 185, l. 21..... *peut-être* pour cela seul.

P. 191, l. 14..... Jésus, comme Savonarole, les faisait *peut-être* servir d'instruments à des missions pieuses.

P. 196, l. 8..... Jésus qui, dès lors, n'hésitait *plus guère* sur son propre rôle de Messie.

P. 196, l. 21..... *on est porté* à croire.

P. 203, l. 11..... qui était *peut-être* de son école.

P. 203, l. 17..... il y a *peut-être* ici quelque confusion.

P. 203, l. 21..... *paraît* le combattre.

P. 203, l. 24..... *serait-ce* le Bounaï qui est compté par le Talmud au nom des disciples de Jésus?

P. 204, l. 2..... *semble* provenir.

P. 205, l. 1..... *presque.*

P. 205, l. 5..... *à ce qu'il semble.*

P. 206, l. 12..... *à peu près.*

P. 206, l. 26 et l. 27..... *il y a évidemment... ou plutôt...*

P. 208, l. 14..... *presque* railleur.

P. 209, l. 4..... *presque* en dehors.

P. 209, l. 22..... *à peu près.*

P. 210, l. 20..... *semblait* revivre.

P. 211, l. 15..... Jésus y vit *probablement* travailler, non sans quelque humeur secrète.

P. 214, l. 2 et l. 3..... il sentait *probablement.*

P. 214, l. 3..... *à peu près.*

P. 214, l. 16 et l. 17..... *presque* tous.

P. 217, l. 20..... se fondit *à peu près.*

P. 219, l. 13..... il *ne semble pas.*

P. 219, l. 15..... *paraît avoir été.*

P. 219, l. 21..... il *semble* qu'il est question de lui dans le *Talmud.*

P. 220, l. 14 et l. 15..... Jésus ne *paraît pas* avoir eu de rapports avec eux.

P. 220, l. 22..... *on est certes libre de croire* que le texte même de la conversation n'est qu'une création de Jean.

P. 221, l. 6..... il est *probable* que Jésus n'y entra jamais.

P. 221, l. 9..... *parait* chez lui enracinée.

P. 221, l. 14..... *parurent* d'une absolue nécessité.

P. 221, l. 19 et l. 20..... les Esséniens, qui étaient *à peine* des Juifs, *paraissent* aussi avoir été.

P. 227, l. 4..... à *ce qu'il semble.*

P. 228, l. 5..... Jésus *put voir.*

P. 228, l. 9 et l. 10..... Jésus *devait* tenir d'autant plus à cette idée.

P. 228, l. 17, 18, 19..... *on croit* trouver une tendance toute contraire..... *il semble* leur recommander.

P. 229, l. 5, 6, 7 et 8..... ont *bien pu* faire fléchir les instructions de leur maître. En outre, il est *fort possible* que Jésus ait varié sur ce point.

P. 229, l. 13..... qu'*il a pu* pratiquer.

P. 229, l. 16 et l. 17..... *presque* nécessairement.

P. 230, l. 3..... c'est *probablement.*

P. 231, l. 7..... il *semble* défendre.

P. 233. l. 15 .... était *probablement.*

P. 234, l. 18..... leur religion *ne peut être.*

P. 234, l. 21..... *parait* avoir été interpellé.

P. 236, l. 10 et l. 11..... *pourraient* soulever ici quelques objections.

P. 237, l. 16..... *probablement* sans tremper dans des fraudes innocentes.

P. 237, l. 18..... à ce qu'il *semble.*

P. 238, l. 19..... il finit, *ce semble.*

P. 239, l. 23.... on l'*ignore.*

III

J'avais fait vœu de relever, non-seulement page par page, mais encore ligne par ligne, tous les *ce semble*, tous les *peut-être*, tous les *probablement* de M. Renan.

J'en suis à la page 240 de son livre. Je m'avoue vaincu. Ne voulant pas être aussi ennuyeux que M. Renan, j'abrége. Je n'indiquerai plus désormais que page à page les *ce semble*, les *peut-être*, etc.

Je passe, comme je l'ai déjà fait, les *environ*, les *on dit*, les *sans doute* et les *dit-on :* ils n'entreraient pas dans 200 pages.

Je reprends donc.

EXEMPLES.

Page 241..... *peut-être* un œil sagace; *soit* en vertu d'une idée, *soit* pour répondre; on *croyait; soit enfin;* déjà *peut-être; ou pour mieux dire; dit-on.*

P. 242..... *on peut croire.*

P. 243..... *semble* prendre.

P. 245..... *il ne semble pas.*

P. 246..... *nous ne savons.*

P. 247..... il *est douteux.*

P. 248..... *peuvent n'être pas sans valeur.*

P. 249..... Jésus *paraît* être resté.

P. 255..... *peut-être.*

P. ..... *presque; presque.*

P. 257..... sont *censés;* Jésus *dut* donc; *en quelque sorte.*

P. 259..... il *est probable, sans doute; semblent, presque.*

P. 260..... *paraissent* avoir été.

P. 261..... *devait* se croire.

P. 264..... tels étaient *sans doute; qui sait; semblent* indiquer.

P. 265..... il *semble; on dirait, en quelque sorte;* il est *permis de croire* qu'on lui imposa sa réputation de thaumaturge, qu'il ne résista *pas beaucoup,* mais qu'il ne fit *rien non plus* pour y aider, et qu'*en tous cas*, il sentait la vanité de l'opinion à cet égard.

P. 267..... *presque.*

P. 268..... *peut-être.*

P. 270..... nous *supposons*; ne *paraît être.*

P. 271..... Jésus *paraît* l'avoir entendu dans des sens très-divers. Toutes ces pensées *paraissent* avoir existé à la fois dans la conscience de Jésus; la première, toutefois, *ne paraît pas l'avoir beaucoup arrêté. Presque.*

P. 272..... Jésus *paraît toujours* les avoir gardées. *Peuvent* se résumer.

P. 273..... *ou à peu près.*

P. 278..... *peut-être; quoi qu'il en soit.*

P. 279..... *ou plutôt; presque* contemporaine.

P. 280..... il *semble.*

P. 283..... *peut-être.*

P. 284..... c'était *sans doute* la prochaine Apocalypse, et *probablement c'était surtout* le royaume de l'âme. *Presque* repoussée.

P. 286..... sont ainsi, *en un sens.* (Lequel?)

P. 287..... ne sont *en un sens.* (Lequel ?)

P. 288..... *qui sait si.*

P. 289..... *semble* l'avoir tenu dans un vague sublime.

P. 290..... il *n'est guère possible de douter.*

P. 291..... il *est probable; en tous cas;* il *semble parfois.*

P. 292..... beaucoup *paraissent.*

P. 293..... *ou pour mieux dire; probablement;* ils *devaient; soit... soit.*

P. 296..... *semble bien; il est possible que; en tous cas; et encore.*

P. 297..... *ce semble.*

P. 298..... qui *paraît* avoir eu.

P. 302..... il est *probable* que; *probablement* incomplètes; il est *probable* que.

P. 303..... *presque; probablement.*

P. 304..... *probablement.*

P. 306..... *ce semble.*

P. 308..... *semble* approuver.

P. 311..... *ne peuvent avoir été conçus.*

P. 312..... *on dirait que.*

P. 314..... *devait sembler impossible.*

P. 315..... le moine est ainsi, *en un sens.*

P. 316..... *si on peut le dire; on est tenté de croire que.*

P. 317..... *il semblait.*

P. 318..... *on eût dit que;* il avait *comme* des angoisses et des agitations intérieures; actes *en apparence* absurdes.

P. 320..... le ton qu'il avait pris *ne pouvait être soutenu plus de quelques mois.*

P. 320..... *il ne semble pas.*

P. 325..... *presque.*

P. 327..... *que dût-elle être?*

P. 328..... *qui semble; peuvent* se rapporter.

P. 329..... *dût* éclater; *presque.*

P. 330..... *presque.*

P. 335..... *sembla* prendre.

P. 336..... *on peut évaluer; semble insinuer.*

P. 337..... il se mit en route *presque seul.*

P. 340..... ne *pouvait* être fort loin.

P. 341..... fut *en quelque sorte; presque.*

P. 342..... ce *semble.*

P. 343..... *paraissait.*

P. 345..... *on peut trouver que.*

P. 346..... il *est probable; ne se montraient guère;* le texte en est *assez flottant; à ce qu'il semble.*

P. 347..... *ou pour mieux dire; à peu près comme; parait aujourd'hui.*

P. 348..... *probablement.*

P. 351..... *peut-être.*

P. 352..... *non peut-être* sans raison; *peut-être y a-t-il.*

P. 354..... *on ne sait pas bien.*

P. 357..... *peut-être; ce semble; je suis porté à supposer;* ils *semblent* croire.

P. 358..... *dit-on; sembla* un moment.

P. 359..... *devait être; dut paraître.*

P. 360..... *il est impossible de* décider *si; il est donc vraisemblable.*

P. 361..... la famille de Béthanie *put être amenée presque; il*

semble que; la joie de son arrivée *put* ramener; *peut être* aussi; *peut-être* Lazare; *peut être prise.*

P. 362..... *dut* être regardée; *purent* aider.

P. 363..... tout *semble faire croire; dit-on.*

P. 364..... *presque; on ne sait rien de son caractère;* beaucoup de circonstances *portent à croire; qui paraît* avoir exercé.

P. 365..... *presque* sans interruption; *presque* toutes dévolues.

P. 366..... *devait être.*

P. 368..... *on ne peut dire.*

P. 369..... *paraissent* peu renseignés.

P. 370..... ce fut, *dit-on.*

P. 374..... il pleura, *dit-on*; n'impliquent *pas nettement.*

P. 375..... *environ; paraît* exagéré.

P. 376..... *paraît* avoir été; *on ne sait pas bien*; une grande tristesse *paraît* avoir rempli son âme.

P. 377..... il *se serait; on croyait;* d'*autres disaient; selon une version très-répandue*; le fait *aurait* eu lieu; *disait-on.*

P. 378..... *tout ce qu'il est permis de dire;* il se prit *peut-être à douter de son arme; peut-être* quelques souvenirs; *peut-être* se rappela-t-il?

P. 379..... les jeunes filles qui auraient *peut-être* consenti; *maudit-il* son âpre destinée? *regretta-t-il* sa trop haute nature? *pleura-t-il* de n'être pas resté artisan? *on l'ignore.*

P. 380..... *a dû* introduire.

P. 381..... Judas *avait-il été blessé?* Judas *aura pris.*

P. 382..... il *en sera venu;* l'administrateur *aura tué* l'apôtre; *semble supposer;* il y eut *peut-être; il ne semble pas*; et, *dit-on.*

P. 383..... *on est porté à croire.*

P. 384..... *peut-être* Jésus chercha-t-il.

P. 385..... il osa même, *dit-on.*

P. 387..... il est *probable.*

P. 388..... *elle ne paraît pas* avoir été familière à Jésus.

P. 389..... *il semble que.*

P. 394..... *probablement; dit-on.*

P. 397..... *il est probable.*

P. 398..... *à peu près.*

P. 400..... *paraît avoir été*; lui *ou un de ses ancêtres.*

P. 401..... *il semble que* les Juifs *devaient* lui paraître.

P. 402..... *peut-être.*

P. 403..... *avait pu* entrevoir; *peut-être le revit-elle en songe,* et son sang lui donna-t-il le cauchemar?

P. 404..... il *aurait* avoué; il *aurait* expliqué; *sans doute* l'effet d'un rêveur; *paraît ici moins dans le vrai.*

P. 407..... *peut-être* Pilate voulut-il; d'autres, *dit-on.*

P. 408..... Pilate *avait-il cru? espérait-il? il semblait* résulter; *dit-on; il est probable;* il *aura eu;* il *aura mis;* il savait *peut-être vaguement.*

P. 409..... Luc *semble avoir* un sentiment éloigné des faits; l'auteur *paraît* avoir.

P. 410..... *dit-on; au dire des chrétiens;* ces mots *furent-ils prononcés? on en peut douter;* Pilate *ne pouvait guère* faire que ce qu'il fit.

P. 411..... *peut-être* eût-il été; *peut-être au moins n'eût-il pas.*

P. 415..... *ce semble; on ne sait pas avec exactitude;* il *est difficile* de placer le Golgotha à l'endroit précis; on est *porté à croire; semble* n'être pas sans rapport; ces deux endroits *paraissent; j'inclinerais à placer* le lieu où Jésus fut crucifié près de l'angle extrême que fait le mur actuel vers l'ouest, *ou bien* sur les buttes qui dominent, etc.

« Devines si tu peux et choisis si tu l'oses! »

P. 417..... *porterait* aussi à *supposer; peuvent être; on est donc, par moments, porté à croire.*

P. 418..... *peut-être* usaient-ils en cela d'un droit; il raconta *peut-être; il paraît que.*

P. 421..... *prêtent au doute.*

P. 422..... *on peut affirmer; s'il fallait en croire;* l'expression *peut, il est vrai; on s'explique d'autant moins.*

P. 423..... *peut-être* même la hauteur; *paraît,* en effet, avoir recueilli; *le porta sans doute.*

P. 424..... *il paraît* que; il se repentit *peut-être.*

P. 427..... il *n'est pas probable que.*

P. 429..... *il est douteux; mais en tous cas.*

P. 430..... *probablement.*

P. 431..... *probablement.*

P. 432..... *probablement.*

P. 433..... *que s'était-il passé?*

P. 434..... son corps avait-il été enlevé, *ou bien; nous ignorerons à jamais.*

P. 435..... *ce semble; parait* du reste; *probablement.*

P. 436..... *parait* aussi provenir.

P. 437..... on *prétendit;* on *supposa.*

P. 438..... *a pu donner lieu; peut-être* n'omet-il; *peut-être aussi.*

P. 442..... on *peut dire.*

P. 445..... *presque.*

P. 447..... il *se peut que; quelles que puissent être.*

P. 451..... à *quelques égards.*

P. 455..... *en supposant que.*

P. 457..... *probablement.*

P. 458..... *il est probable aussi.*

P. 459 et dernière..... la grande originalité *renaîtra-t-elle, ou* le monde *se contentera-t-il...* etc? Nous l'ignorons!!!

CHAPITRE IV

L'ÉVANGILE SELON ERNEST RENAN.

I

M. Renan a démontré lui-même, mieux que personne ne le fera jamais, l'infériorité, ou tout au moins l'inutilité de son livre. L'aveu est grave et vaut la peine d'être enregistré. Nous lisons à la page 253 du livre :

« La France ne serait pas ce qu'elle est si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Reims. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté, dans d'autres conditions, les luttes de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères.»

S'il en est ainsi, si la foi qui accomplit de grandes choses vaut mieux que le doute qui réduit les hommes à l'impuissance, quelle est la moralité de l'entreprise de M. Renan?

II

Acceptons un moment ce système d'analyse à outrance, qui est à la vie religieuse ce que l'anatomie est à la vie physique. Admettons que les faits si patiemment découverts et coordonnés par M. Renan aient une réelle valeur historique; n'en est-il pas moins certain que la figure de l'Homme-Dieu est infiniment plus grande dans ce que M. Renan appelle la *légende*, qu'elle ne le sera jamais dans les récits les plus ingénieux, les plus habiles, les plus savamment fabriqués?

« On ne peut fonder de religion sans imposture, dit encore M. Renan; le seul coupable, en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée. »

Voilà qui est fort insolent.

La foi serait donc une duperie? Quelle vérité M. Renan apporte-t-il dans le monde? N'est-il pas lui-même un trompeur? N'y a-t-il pas dans cette attaque à nos croyances préparée de longue main, combinée avec sollicitude, quelque chose de plus perfide que les plus célèbres impostures?

Enfin M. Renan en convient lui-même. La foi des sociétés naïves et crédules est plus féconde que le doute méthodique des sociétés corrompues; quel était donc le but de son livre?

III

Pour nous, entrant plus avant dans la pensée de M. Renan et nous associant à sa façon de voir plus peut-

être qu'il ne le voudrait lui-même, nous affirmons qu'il n'a rien démoli ni rien fondé. Quand même tout ce qu'il raconte sur Notre-Seigneur Jésus-Christ serait absolument indiscutable, il ne pourra jamais nous prouver que tout ce qui se passe dans son récit soit incompatible avec la doctrine de l'Église. Jésus était un rabbi, soit, et encore l'apôtre Jean l'a dit avant M. Renan; Jésus n'a probablement pas su le grec, soit; Jésus était né à Nazareth et non à Bethléem, soit; on ignore la date précise de sa naissance, soit; le nom de Jésus est une altération de Josué, soit; la population de Galilée était fort mêlée, et la maison de Joseph était une boutique; Jésus avait des frères et sœurs, soit encore; mais, en conscience, en quoi tout cela est-il inconciliable avec le mystère de l'incarnation?

IV

Si nous avions le malheur d'être incrédule, si jamais notre raison se trouvait à l'étroit dans le dogme, nous nous réfugierions encore avec confiance dans le sein de l'Église. Quand on a sondé toutes les philosophies et toutes les scolastiques, quand on s'est bien convaincu que, si brillantes qu'elles soient, toutes les conceptions de l'orgueil sont stériles et vaines, et que la métaphysique de Kant n'est pas plus utile au genre humain que les antimonies d'Hegel; quand on s'est rendu compte, en voyant les philosophes, de ce que vaut la philosophie; quand on ne veut plus se laisser étourdir par la hâblerie des embrouilleurs, on se dit tout naturellement qu'en matière de doctrine et de religion, ce qui

doit prévaloir dans notre intelligence comme dans les faits, c'est la doctrine la plus simple, la religion la plus simple. Le dogme de la Trinité étonne moins mon esprit que ce monstrueux galimatias d'Hegel proclamant l'*identité de l'être et du non être.*

Je ne comprends pas les saints mystères, mais je m'agenouille et je prie, et plus je crois, plus je suis fort. Je ne comprends pas davantage les inventions des philosophes, mais comme ils me parlent, non pas au nom d'un Dieu que je dois adorer, mais au nom d'un orgueil que je méprise, je fuis les philosophes, parce qu'au lieu de me consoler ils m'assomment.

La religion vivifie, la philosophie stérilise.

La religion satisfait les âmes les plus simples et les âmes les plus cultivées ; la philosophie corrompt les habiles et trompe les simples.

La religion crée dans les âmes l'ordre, la lumière et la paix ; la philosophie désorganise, obscurcit, et trouble tout ce qu'elle touche.

Si bien que, quand même la religion (Dieu me garde d'un tel blasphème!) ne serait qu'une conception purement humaine, je dirais encore :

Puisque tout est erreur, puisqu'il n'est pas donné à l'homme d'acquérir la pleine certitude, qu'il choisisse au moins, entre toutes les illusions humaines, la plus haute, la plus consolante, la plus féconde.

Mais non, l'erreur ne saurait être féconde. Puisque l'affirmation catholique ne s'est pas démentie depuis tant de siècles et qu'elle a répandu sur l'existence humaine le trésor de toutes les bénédictions et de toutes les fécondités, la religion catholique est d'institution divine; c'est

la main de Dieu éternellement tendue à l'homme; c'est l'humanité consolée, pacifiée, heureuse par la croyance et par la simplicité du cœur.

Orgueilleux pédagogues, rentrez en vous-mêmes. Si jamais il y a eu dans vos cœurs, car vous êtes hommes après tout, quelque intime tendresse, si l'on peut retrouver dans vos âmes desséchées la source des pleurs, soyez tendres, soyez touchés, soyez grands, soyez bons et forts; au lieu d'ergoter, de subtiliser sur l'*a b c d* des choses; au lieu de comparer laborieusement des textes promis aux rats et aux vers, — vos rivaux en érudition, — adorez et priez; ne passez pas le peu de temps que vous avez à vivre à remplacer la vaillance par la ruse!

Votre sottise me confond; votre infatuation me fait horreur; votre orgueil me dégoûte; votre duplicité m'épouvante!...

V

M. Renan proclame que les maximes de Jésus sont saintes; que sa vie est la plus belle qui jamais ait été donnée en exemple au monde; que sa morale est le dernier mot de la sagesse, et après toutes ces adorations, toutes ces génuflexions hypocrites, il déclare que Jésus n'est pas Dieu. Sur quoi donc se fonderait désormais, si l'on écoutait M. Renan, l'autorité de ces paroles qui ont traversé les âges? On peut le dire sans hyperbole, la vénération de M. Renan pour la personne du Sauveur est plus qu'un blasphème, c'est une trahison. Grandir l'homme pour détrôner le Dieu; s'armer contre le divin maître de respects mille fois plus perfides et plus lâches que ne le

fut Pilate lui-même se lavant les mains dans le prétoire, c'est donner aux fidèles indignés une seconde représentation du baiser de Judas. Judas vendit son Dieu pour trente écus; oh! que n'avait-il une chaire, ou, à défaut d'une chaire, la plume aiguisée des rhéteurs! il aurait vendu Jésus en faisant un gros livre; il l'aurait livré aux bêtes par écrit, et au lieu de trente écus pour une parole murmurée à l'oreille des puissants, il aurait eu, en échange de cinq cents pages, vingt mille francs bien comptés!...

Ce que c'est que le progrès! Tout se paie plus cher aujourd'hui.

M. Renan doute que Judas, son aïeul, se soit pendu. Il a mis au service de ce noir coquin deux ou trois de ces fameux « peut-être, » qui sont le stigmate et l'ulcère de son livre. Mais si la pendaison de Judas est, pour parler comme M. Renan, *une simple légende*, j'aime mieux la légende qui pend les fourbes, que la réalité qui les engraisse!...

VI

Non, quoi qu'en dise M. Renan, l'humanité ne gagne rien à voir diminuer, sous prétexte d'exactitude historique, ces figures augustes qui ont fondé sa gloire et prouvé sa grandeur. Le sens populaire, sur lequel M. Renan s'appuie d'une façon si étrange, met toutes choses à leur place. Il n'entend pas tant de finesses. Quand le peuple interprète les grands faits de l'histoire, il les ramène, en des formules simples, à leur plus haute signification; il les résume avec une autorité qui dépasse de beaucoup celle des professeurs. Il a sur eux la supériorité qu'aura toujours l'action sur le bavardage.

L'histoire de Dieu fait homme, racontée par ces évangélistes, que M. Renan accuse avec tant de hauteur, d'étroitesse ou d'inintelligence, parle bien autrement à nos âmes que cette ingénieuse, mais mortelle dissertation.

Qui ne se souvient de l'histoire de la Passion, si sublime et si entraînante dans le récit des évangélistes, si froide, si compassée, si terne dans le récit de M. Renan?...

La sécheresse et la dureté de cœur de ce philosophe sont révoltantes; pas un cri, pas une larme, pas un mot éloquent.

Par-ci, par-là, quelques morceaux d'une rhétorique flasque; morceaux qui me rappellent les « effets » appris et notés dans les écoles de cabotinage.

VII

Et pourtant cet homme s'est promené sur la terre sacrée; il a vu Gethsémani, il a vu Bethléem, il a vu Nazareth. Il a vu le lac où se sont posés les pieds de Jésus, ce ciel qu'il a montré aux hommes comme leur véritable patrie. Il pouvait en revenir apôtre et soldat de la foi; il est revenu comme il était parti, pauvre de cœur et riche de babil.

— « Chez nous, dit-il, avec une sagacité qui ressemble à l'éloquence comme le plaidoyer d'un méchant avocat ressemble à la Bible; « chez nous, le souffle de Dieu est enchaîné par les liens de fer d'une société mesquine et condamnée à une irrémédiable médiocrité. »

A qui la faute, M. Renan? La faute en est à vous et à vos pareils, dont toute l'œuvre pourrait se définir « la chasse aux grands hommes. »

La critique moderne, à force de vouloir se rendre compte de tout, expliquer tout à elle-même et à son temps, n'aboutit qu'à réconcilier le vulgaire avec sa propre bassesse. Il vaut mieux dire : « Jésus est Dieu, » que d'analyser ses actes et de pressurer ses paroles, dans le but très-médiocre de les rendre naturels, vraisemblables. Besogne impossible ! Si habiles que soient les sophistes à fouiller les bouquins pour y déterrer des contradictions qui réjouissent leur orgueil; si rusées que soient leurs investigations; ils ne prévaudront pas contre la clarté que Dieu a mise dans les cœurs droits, dans les consciences pures.

VIII

Ni croyant, ni philosophe, ni religieux, ni athée avoué, voilà M. Renan!

C'était bien la peine de passer sa vie à tendre des piéges à la foi, à détruire en soi et dans les autres le sens du divin, pour arriver tout simplement à des négations qui n'ont même pas le prestige de l'audace et encore moins celui de la nouveauté!

Tout croire ou tout comprendre, voilà les deux termes de la sagesse humaine.

Or, qu'est-ce que M. Renan, qui, voulant nous empêcher de croire, ne nous fait rien comprendre? Les incrédules le trouvent naïf; les croyants le prendront en pitié. Ainsi, ridiculisé par les philosophes déterminés, méprisé par les esprits sincères, tel est désormais le lot de M. Renan. Heureusement qu'il n'est pas fier!

IX

L'habile homme ! Il insinue que l'Eglise catholique a démenti Jésus. Mais les dogmes de l'Eglise sont la conséquence nécessaire de la parole du Christ. La sagesse de Dieu ne pouvait-elle pas s'incarner dans les Pères de l'Eglise comme Dieu lui-même s'était incarné dans l'humanité?

Sans être explicitement exposé dans l'Evangile, le dogme y est contenu. Son développement n'a été que l'efflorescence de la parole de Dieu, révélée par le Christ. Si Dieu a pris, par amour des hommes, la forme humaine; si, des hauteurs de son éternité, il a daigné descendre dans le temps et dans la chair, c'est qu'il voulait semer dans les cœurs un germe qui devait, après la fleur, produire le fruit.

De l'enseignement du Dieu fait homme à la parole d'un saint Augustin ou d'un Bossuet, il n'y a pas la distance de quelques siècles, il y a la distance du théorème au corollaire. Les esprits qui voudraient, sous prétexte d'arrêter à la mort de Jésus la tradition religieuse, immobiliser la parole divine dans un testament à jamais scellé, font preuve de mauvaise foi, d'ignorance ou d'étroitesse. C'est vouloir arrêter une impulsion dont le mouvement est éternel; c'est nier la liberté que Dieu a donnée à l'homme de tirer de sa parole sainte tout ce qu'elle renferme de conséquences infinies; c'est ne pas voir que les Pères de l'Eglise, que les conciles, qui ont constitué et maintenu l'intégrité du dogme, n'ont été que les continuateurs et les mandataires de Jésus; c'est

ne pas comprendre que le développement, à travers la série des âges, du principe divin révélé par le Christ, n'est autre chose que le mystère de l'Incarnation s'accomplissant dans l'esprit des Pères et des Docteurs de l'Eglise, comme il s'était jadis accompli en Jésus lui-même.

X

A l'affirmation catholique M. Renan n'oppose aucune affirmation supérieure. Bien plus, c'est à peine si sa négation est accusée. Il n'ose rien; ou, s'il ose, c'est seulement par boutades, par soubresauts; après quoi il reprend l'attitude de la componction et du respect. Ainsi, après avoir insinué que Jésus-Christ était un charlatan colère, il s'empresse, comme pour faire amende honorable, de le proclamer le plus saint, le plus vertueux, le plus adorable des hommes, enfin, — comme il le dit en son style, — « une personne supérieure. »

Il prend alors les allures béates des faux dévots. Il marche d'un pas lourd, hésitant, comme s'il portait encore les souliers du novice; il lève les yeux vers le ciel auquel il ne croit pas, auquel il voudrait croire encore; il va les mains jointes, embarassé du classique parapluie de cotonnade lilas.

Un brave homme lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Quand il a capté, sinon charmé le lecteur naïf; il abuse de la confiance qu'il croit avoir inspirée pour reprendre le cours de ses escapades à la Voltaire, — moins l'esprit, la grâce et la légèreté.

Il procède par négations pudibondes. Il en dit juste assez, mais tout juste, pour qu'on soit, en somme, convaincu que la religion chrétienne est une imposture et une mystification. Il se garde bien, — le bon apôtre! — de tirer les conclusions logiques, rigoureuses, de sa doctrine néopaïenne, aussi bourgeoise par la forme que cruelle par le fond.

Ce qu'il n'a pas eu le courage de faire, le compère Mathieu, — son compère, — l'a fait avant lui.

J'aime mieux ce Mathieu-là que ce Renan-ci!

La netteté, la franchise, et ce qu'on appelle vulgairement le courage de ses opinions, nous semblent bien préférables à cette hésitation dans le coup porté, à cette incertitude qui rappelle le geste de *Tartuffe* maniant le fichu d'*Elmire*. Parbleu! M. Renan va plus loin; il ne dit pas : *l'étoffe est soyeuse*, il dit : *l'étoffe est divine*. Il trouve que Jésus-Christ est sublime; mais « sublime » vient là fort à propos pour faire passer « charlatan. » M. Renan est diplomate.

XI

Il ne sait pas où il va; il piétine comme le cerf qui veut dissimuler sa trace; il a peur de son ombre! Epouvanté de ce qu'il a fait, incertain de tout, craignant pour sa conscience et pour son œuvre le coup d'œil qui pénètre les replis des cœurs, se sentant infecté de scepticisme et consumé d'ironie philosophique, il essaye de se réfugier dans le mysticisme, et, comme l'antiquité païenne, il sacrifie aux dieux inconnus, aux dieux chimériques enfantés par sa folie.

Ces dieux chimériques que la raison humaine voudrait substituer au vrai Dieu, il en a lui-même, d'ailleurs, reconnu le néant. Un écrivain d'un esprit très-lucide, M. Escande, a caractérisé en quelques vives paroles l'état intellectuel de M. Renan. Nous sommes heureux de citer ce fragment du remarquable article publié dans la *Gazette de France* du vendredi 26 juin 1863. Il est doux de rencontrer l'expression de sa propre pensée sous la plume d'un galant homme :

« Du reste, — et ceci soit dit à l'excuse de M. Renan, — si M. Renan a cessé d'avoir la foi, s'il n'admet plus que le dieu philosophique d'Hégel, — un dieu qui n'est pas dieu, — on dirait qu'il regrette et déplore son incrédulité scientifique. Malgré lui, peut-être, dans des aveux échappés de sa conscience, il a vingt fois reconnu que l'incrédulité n'était ni bonne, ni honnête, ni consolante, donnait froid au cœur, et laissait un vide regrettable dans notre âme. Vingt fois il a déclaré que le scepticisme ne peut satisfaire les aspirations de l'immense majorité des hommes, et suffit tout au plus à quelques libres penseurs trop infatués d'eux-mêmes pour admettre un dieu qui leur soit supérieur. M. Renan n'a-t-il pas écrit en effet dans ses *Études religieuses :* « Dites aux simples de vivre « d'aspirations à la vérité, à la beauté, à la bonté morale, « ces mots n'auront pour eux aucun sens. Dites-leur d'ai« mer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous compren« dront à merveille. Dieu, Providence, immortalité, au« tant de bons vieux mots un peu lourds que la philo« sophie interprétera dans des sens de plus en plus raf« finés, *mais qu'elle ne remplacera pas avec avantage.* »

« Aveu précieux à recueillir! Si, en l'écrivant, M. Re-

nan s'était donné la peine de réfléchir, il aurait compris que l'impuissance où est la philosophie de remplacer ces vieux et saints mots, atteste son néant et son mensonge. Et à vrai dire, nous croyons qu'il le comprend. Il a déclaré la guerre au catholicisme, le jour où il a quitté le séminaire, et l'orgueil lui défend de revenir sur ses pas.

« Comme le Juif-Errant, et en punition, comme lui, de son déicide, il marche toujours sans jamais se reposer, sachant que la voie qu'il suit est celle de l'erreur ; et il la suit triste, mélancolique, désenchanté, mordu aux flancs par une si amère douleur, qu'il disait l'année dernière, dans le fameux discours prononcé au Collége de France : « Le monde, sans revenir à la crédulité, et tout en per-« sistant dans la voie de la philosophie positive, retrou-« vera-t-il la joie, l'ardeur, l'espérance, les longues « pensées? *Vaudra-t-il la peine de vivre?* »

« C'est au lendemain de ce cri de désespérance, de ce cri d'angoisse philosophique, que M. Renan forma le projet d'écrire l'*Histoire de Jésus*. L'indignation avait été grande lorsque, du haut d'une chaire publique d'enseignement, il s'était permis de dire à 35 millions de catholiques et à 2 millions de protestants français : « Celui que vous adorez comme Fils de Dieu et Dieu lui-même, n'était qu'un pieux imposteur! » Sans doute, afin que le bien puisse être méritoire, nous avons, comme hommes, la liberté de mal dire et de mal faire, et si certains usent de cette liberté au physique, à leurs risques et périls, les savants en abusent souvent au moral, sachant qu'ils le peuvent sans danger. Mais M. Renan avait eu le tort de ne pas comprendre que le professeur officiel, parlant en quelque sorte au nom de l'Etat, n'avait pas la même li-

berté d'incroyance que le savant parlant en son propre nom. Si l'Etat aujourd'hui ne professe aucune religion, il doit et veut les protéger toutes ; s'il n'a plus le devoir de les affirmer, il a toujours celui de les respecter. Il ne pouvait permettre surtout qu'à propos d'un cours d'hébreu, cours uniquement linguistique, M. Renan s'attaquât aux croyances de l'immense majorité des Français.»

XII

On ne peut pas mieux dire.

Après de telles paroles, M. Renan est expliqué. Toutes ses contradictions, toutes ses subtilités, tous ses doutes, toutes ses précautions, n'ont plus de secret pour nous.

Que ce philosophe, tout en affectant de nous prémunir contre la physiologie récente qui cherche à voir dans toute supériorité une folie et une maladie, nous dépeigne le Christ comme un pauvre homme ivre de mysticité ;

Que ce raisonneur à double face, tout en refusant de s'associer avec franchise aux grossières interprétations de la science médicale des Lélut[1], qui ne voient qu'hallucination et vertige dans tout ce qui les dépasse, — insinue néanmoins que Jésus fut un *Macaire* convaincu, un *Mesmer* de bonne foi, un malade à la façon de Mahomet (*hysteria muscularis*), ou plutôt un de ces *médiums* qui ne veulent faire parler les tables qu'à condition qu'on y croie ;

[1] On sait que l'infortuné docteur Lélut, collègue de M. Renan à l'Institut, est devenu fou lui-même, quoiqu'il ne fût pas un grand homme, à force de chercher dans l'organisation des grands hommes un principe de folie, un *cas rédhibitoire*.

Que ce fin politique, tout en cherchant à séparer en Jésus-Christ le fondateur de religion du simple thaumaturge, ménage assez habilement la chèvre et le chou pour donner à entendre aux esprits subtils qu'il y a eu dans les actes de Jésus une part de vérité, une part de mensonge et de fourberie pieuse ;

Que ce froid analyste s'écrie à la fin d'un chapitre, probablement pour y placer ce point d'exclamation qui est l'étoile des Mages des écrivains sans style :

« Pouvoir divin de l'amour! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité! »

Que ce naturaliste empêtré d'idéalisme éclectique essaye de nous faire croire à son impartialité en nous invitant au respect des œuvres sublimes qu'il rabaisse ;

Que ce matois compagnon, fidèle à la méthode des esprits sans grandeur, s'applique à expliquer par des motifs vils ou médiocres les actions les plus hautes ;

Rien de tout cela ne nous étonne, et nous n'y voyons que le signe manifeste du trouble profond dans lequel se débat sa pauvre âme.

Jésus-Christ l'a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » On ne peut pas en même temps croire et ne pas croire ; on ne peut pas, en dehors et à côté de l'Eglise, fonder je ne sais quelle Eglise de beaux esprits.

M. Renan est de ces faux délicats pour qui la religion catholique, apostolique et romaine n'est pas assez belle. Il prétend constituer un petit cercle religieux de lettrés mystiques, une coterie de libres penseurs finassiers, gens acharnés à tout comprendre, à tout expliquer, et qui, en

définitive, ne parviennent à être maîtres ni de rien, ni d'eux-mêmes.

XIII

M. Renan est, à sa manière, un Messie, mais un Messie chinois. Il inaugure cette sagesse sénile que la folie de notre âge prétend substituer aux croyances les plus généreuses, aux plus nobles instincts de l'homme.

On ne peut pas refuser à ces gens-là une certaine puissance de dissolution. Quand ils auront tué toute naïveté et toute force; quand leur esprit et leurs maximes auront été inoculés au monde comme un chancre; quand, du sein de la société pourrie et décomposée, surgiront des milliers de sectes, des milliers de petites Eglises; lorsque les philosophes et les politiqueurs pulluleront comme les mouches dans une cuisine de collége, et que l'innombrable armée des pédants, organisée en mandarinats, aura conquis définitivement la puissance de rétrécir tout élan, d'opprimer tout héroïsme, de persécuter ou de livrer au mépris les grandes âmes; lorsque le siècle, délivré à jamais de l'importune vision de Dieu, digérera, satisfait et repu, sa voluptueuse ignominie; — alors tout sera dit, et nous aurons ici-bas le gouvernement des parleurs, des oisifs, des curieux, des commentateurs et des exégètes, en d'autres termes, le paradis de M. Sainte-Beuve, collègue de M. Renan à l'Institut.

XIV

Ne nous y trompons pas. Malgré ses regrets hypocrites, malgré l'habileté avec laquelle M. Renan se pose

en victime de notre étroitesse sociale, il ne se dissimule pas à lui-même qu'en interprétant avec sa dangereuse finesse la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il l'a signalé comme un homme d'une grandeur *inquiétante*. Et s'il se propose de le continuer, voire de le remplacer, il fait vœu de se faire pardonner son génie à force de politesse, de mesure, de discrétion. Il n'insultera pas les pharisiens; il respectera l'ordre; il sera plein de déférence pour les banquiers juifs et les saint-simoniens. C'est un novateur que M. Renan, mais un novateur prudent. Il se propose au Pouvoir comme un intermédiaire entre l'indiscrète âpreté de Jésus et le pharisaïsme officiel; il se révèle aux politiques comme un révolutionnaire conservateur, assez fin et assez savant pour faire prévaloir les ennemis de l'Eglise dans les conseils du gouvernement.

Eh bien! le livre de M. Renan est sans valeur au point de vue de l'Eglise comme au point de vue de la Révolution.

C'est un livre de juste milieu qui aurait peut-être satisfait Louis-Philippe. Le temps a marché. Il faut être aujourd'hui croyant ou révolutionnaire. Souffler le chaud et le froid; chercher entre deux selles un centre de gravité chimérique; porter sur ses épaules la tête de l'âne de Buridan; c'est se perdre en voulant se sauver; c'est attirer sur soi le mépris de cette infaillible minorité qui se refuse encore à s'abaisser au niveau de la platitude universelle.

XV

Les lauriers des parvenus universitaires empêcheraient-ils M. Renan de dormir?

Eh bien! Renan, tu seras roi; tu seras mandarin à globule d'or; tu seras Kouang-Lou-Ta-Fou!

Cela suffit-il à ton ambition?

Mais il faut premièrement te faire des amis!

Et où donc M. Renan trouvera-t-il des amis?

Ira-t-il les chercher parmi les athées? Hélas! les athées souriront de son mysticisme.

Ira-t-il les chercher parmi les croyants? Hélas! les croyants lui fermeront la porte au nez.

Ira-t-il chercher des amis parmi les éclectiques? Les éclectiques maintenant ont bien d'autres soins! Et puis ils n'aiment pas le scandale.

Ira-t-il chercher des amis dans les régions gouvernementales? Mais là plus qu'ailleurs on professe le respect de la religion révélée.

Où donc M. Renan trouvera-t-il des amis?...

Il en avait naguère, mais il les a scandalisés tous, même les plus tendres, témoin l'honnête, le pieux M. de Sacy.

En dépit de cette inviolable aménité qui, dans ses luttes pour l'Eglise, semble avoir été la règle de sa vie, M. de Sacy, troublé dans sa conscience de chrétien, violenté dans ses habitudes pacifiques, n'a pu s'empêcher de jeter cette parole éloquente, échappée à son indignation :

« Rien ne serait plus insoutenable, plus odieux, plus

ridicule que l'intolérance du doute et de l'incrédulité. Vous niez, soyez modeste. »

XVI

Finissons-en avec ces aristarques.

En attendant que chacun d'eux ait fondé sa petite chapelle, comme feu Auguste Comte;

En attendant que les mères de famille conduisent leurs enfants aux sermons d'Alfred Maury, à moins qu'elles ne préfèrent la sacristie d'Hippolyte Taine ou le bénitier de M. Adolphe Franck, ou la messe de M. Saint-Marc Girardin chantée par lui-même, ou la religion de l'embryogénie prêchée par M. Coste, l'hiérophante des poissons;

En attendant que M. Jules Simon ait groupé autour de lui le troupeau des confesseurs libres, que M. Littré ait fini son estimable dictionnaire, et que M. Guéroult ait réalisé ses petites utopies de journaliste prédicant et d'homme d'Etat sans ouvrage;

Disons toute notre pensée sur cette histoire « dressée selon des principes rationnels! »

XVII

Disons-le même sans modération! La modération n'est qu'une complicité avec l'erreur. Je comprends que Bossuet donne à la modération le trône de Dieu; mais il s'agit chez Bossuet de cette force calme et souveraine qui sied aux pontifes et ne sied pas aux soldats.

Soldat de Jésus, soldat de la grandeur morale, soldat

des idées spirituelles, nous ne pouvons pas être modéré quand il s'agit de se battre, quand il s'agit surtout de dévoiler la complicité de certains hommes d'esprit avec les butors.

Il s'agit de notre vie; il s'agit de la conservation et de la défense de tout ce qu'il y a de plus sacré en ce monde.

Puisque l'Evangile, de l'aveu même de M. Renan, a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire; puisque c'est un perpétuel *sursum corda*, une puissante distraction aux misérables soins de la terre; puisque tous, tant que nous sommes, petits et grands, nous sommes à chaque heure de notre existence menacés par la brutalité conquérante, livrés à la férocité des intérêts ligués contre tout ce qui est honnête, pacifique et intelligent; puisque le faible est plus que jamais outragé, sauvons du moins du naufrage universel le seul livre qui ait osé depuis six mille ans respecter et bénir l'humble et le pauvre!

Les livres de M. Renan et de ses pareils détruisent dans le cœur de l'homme toute charité, toute bonté, toute vertu; ils développent l'animalité dans l'homme; ils glorifient la gredinerie et la bassesse.

La conclusion logique de tous ces discours sans vaillance, ce serait l'abolition du culte, la fermeture des églises, la divinisation des instincts féroces, l'assassinat de la morale, l'apothéose du brigandage civilisé.

Ce serait le règne du diable sur la terre, si ces gens-là avaient ce qu'ils n'ont pas, l'esprit du diable!

Rien n'est si bête que toutes ces momeries philosophiques. Parmi tous ces parleurs, lequel aura l'héroïsme

de braver les puissants de la terre au point de se faire crucifier?

Ce n'est certes pas M. Renan!

Il parle et pense comme un pion; Jésus pense, parle et agit comme un Dieu!

CHAPITRE V

LA SCIENCE DE M. RENAN.

I

La foule, qui n'y connaît rien, s'émerveille de la science de M. Renan ; ce qui fait qu'elle lui pardonne volontiers d'être si assommant.

Il faut détromper la foule.

La science de M. Renan est une froide plaisanterie.

Elle est aussi pauvre que son style.

Qu'il ne sache pas le français, c'est bien convenu ; mais il ne sait guère mieux l'hébreu.

Les preuves en sont très-faciles à donner, et nous nous proposons de les développer entièrerement, si M. Renan a l'imprudence de l'exiger.

Sans parler même de l'Institut, qui n'est ni fier ni heureux de le posséder, il est certain que, dans le monde des lettrés de second ordre, des écoliers qui ont remporté quelque prix à l'école des Chartes, M. Renan, comme linguiste, est apprécié à sa juste valeur ; on n'en

fait pas plus de cas, au point de vue de la science, qu'au point de vue de la théologie.

A l'époque où M. Renan ouvrit son cours au Collége de France, il comprit très-bien, avec sa finesse habituelle, qu'il ne serait pas écouté s'il se contentait d'enseigner l'hébreu, *qu'il ne sait pas*, et qu'il partagerait le sort de ces pauvres professeurs de langues orientales qui traduisent dans le désert, et regardent d'un œil soupçonneux le troisième auditeur qui se hasarde dans ces mers polaires de l'érudition.

C'est pourquoi M. Renan, pour attirer à son cours la jeunesse turbulente et les quelques bas-bleus qui viennent tricoter au Collége de France, — tout en s'y formant l'esprit et le cœur, — se jura à lui-même de faire quelque bruit.

Ce serment-là, du moins, il l'a tenu.

Donc, M. Renan, sous prétexte d'enseignement hébraïque, crut devoir soulever contre la foi et la révélation ses auditeurs surpris.

On sait le reste.

II

Pour nous, nous avons très-bien compris pourquoi M. Renan a produit ce petit scandale. C'est, encore une fois, parce qu'*il ne sait pas l'hébreu*, *pas plus qu'il ne sait aucune des langues sémitiques*.

Pourtant, il fallait bien se décider une fois par hasard à faire semblant de savoir un peu d'hébreu, au moins deux ou trois verbes.

On rit beaucoup dans le pays latin d'une certaine séance de l'Institut.

Il y avait là des savants accourus de toutes les parties du monde; il y en avait de l'Allemagne, il y en avait de l'Angleterre, il y en avait de la Mésopotamie; il y avait même des parents de la princesse d'Oude, accourus du fond de l'Asie pour contempler cette jeune merveille, ce Pic de la Mirandole, cet enfant prodige; enfin, parmi les auditeurs, on remarquait le vieil Arménien de la Bibliothèque impériale.

Au milieu d'un murmure flatteur, M. Renan parut, — au grand désappointement des dames.

Mais lui, se croyant irrésistible et surmontant l'émotion inséparable d'un premier début, marcha bravement au tableau.

Il s'agissait, un verbe hébreu étant donné, de l'appliquer, comme exemple, à la comparaison des conjugaisons sémitiques.

Les caractères hébraïques, tracés d'une main sûre, avec une rapidité prestigieuse, viennent s'aligner sur le tableau comme des bataillons bien disciplinés; on s'étonne dans l'auditoire de la dextérité du jeune professeur.

Pourtant, un vieil Hébreu, — un vrai, — conçoit quelque doute. Le soupçon est contagieux. Des groupes inquiets se forment çà et là; on chuchote.

On se demande si ce n'est pas une mystification. Les plus hardis vont jusqu'à dire que le verbe hébreu a été *préparé*.

On prononce vaguement le mot de *poudre de perlinpinpin*.

Les vieux savants murmurent, comme ces vieillards troyens comparés aux cigales par le grand Homère.

Seul, un homme se tient à l'écart; tel le *deus ex machina* dans les coulisses :

C'est le vénérable et savant M. Jomart.

Tout à coup il se lève et prend la parole. Le vieux dilettanti de la linguistique propose au jeune virtuose d'appliquer sa méthode à quelque autre verbe qui ne soit *nullement préparé*.

(Nous savons le nom du verbe indiqué par M. Jomart.)

M. Renan fut très-embarrassé; il remplaça la science par l'expédient. Il répondit, avec toute la courtoisie dont il est capable, qu'il pensait avoir suffisamment expliqué ce qu'il appelle sa théorie sur les dérivés des verbes hébreux, pour n'avoir pas besoin de fournir de nouvelles preuves. Où en seraient les hébraïsants s'il leur fallait répondre sur-le-champ à des interpellations aussi nettes, aussi positives?...

On le sait, l'auditoire était choisi.

L'échec fut éclatant.

III

Passons maintenant à l'*Histoire des langues sémitiques*.

Ce livre est le grand cheval de bataille de notre auteur. Ce livre a fondé la réputation de M. Renan dans l'opinion du public frivole; il a eu quelque succès parce qu'il flatte le goût bizarre que nous avons pour le pédantisme. Mais cependant, pour écrire une telle histoire, il faudrait connaître les langues sémitiques; il faudrait aller aux sources; il faudrait au moins avoir la probité littéraire de citer les primitifs qui font autorité sur la matière, tels que Gensénius, Ewald, Patter, etc.

Or, M. Renan ne cite dans son indigeste compilation qu'une vingtaine d'auteurs secondaires, tandis qu'il oublie à dessein les ouvrages qu'il a pillés.

IV

Passons maintenant à la *traduction* de *Job sur le texte hébreu.*

Eh bien! ce travail a été fait,—et bien fait,—maintes fois avant lui. Les savants commentaires de Bonfrère, Perreda, Vavasseur, ont levé toutes les difficultés du texte. Arias Montanus l'a traduit mot pour mot du *texte hébreu lui-même* et non pas, comme M. Renan, du *grec* ou du *latin.*

Plus récemment, M. Souvent a publié une traduction, antérieure à celle de M. Renan (toujours d'après les textes originaux).

M. Renan en a profité, largement profité; c'était plus commode; mais, encore une fois, ce n'est pas là traduire de l'hébreu.

M. Renan est le *Mercadet* de l'érudition.

V

Passons à ce qu'il appelle la *traduction* du *cantique des Cantiques.*

Ici encore même industrie : tout a été dit, tout a été traduit.

La Bible d'Arias Montanus donne du texte primitif de *Job* et du *Cantique des Cantiques* une traduction *littérale interlinéaire.*

Il est facile, avec de pareils matériaux, de passer pour un hébraïsant.

C'est ainsi que M. Jules Janin a TRADUIT *Clarisse Harlowe*, sans se vanter de savoir l'anglais, et sans briguer pour cela une chaire d'anglais au Collége de France.

C'est ainsi encore que tout faiseur littéraire qui a quelque notion de philosophie, de grammaire et de langue, peut, sans avoir jamais vu un texte grec, fournir, sur commande, une *traduction* de Thucydide ou d'Homère. J'en appelle à M. Bareste, dont la *traduction* a *peut-être* été couronnée par l'Institut, — comme tel livre de M. Renan.

L'Institut couronne quand même ce qu'il croit être un résultat, sans se préoccuper des moyens, j'oserai dire de la *cuisine*.

VI

M. Renan a donc orné des fausses élégances de son style des traductions qui n'en avaient nul besoin ; travail inutile, annoncé avec trop de fracas. Les vrais traducteurs, les vrais savants ont été plus modestes et plus utiles.

Refaire n'est pas créer. Traduire sur une ou plusieurs traductions n'est pas traduire.

Ce n'est pas traduire de l'hébreu en français, que de donner en français un texte hébreu, déjà traduit, soit en latin, soit en grec, soit en français.

Lorsque M. Villemain traduisait les fragments de la *République* de Cicéron, *que personne ne connaissait avant lui*, il prouvait qu'il savait le latin.

Hinkelmann, traduisant le premier le Coran, a prouvé qu'il savait l'arabe.

Hermolaüs, patriarche d'Aquilée, traduisant le premier la *Rhétorique* d'Aristote, a prouvé qu'il savait le grec.

VII

Et maintenant, passons aux sources où M. Renan avoue avoir puisé :

Strauss, Réville, Reuss, Coloni, Nicolas, voilà ses cinq auteurs de prédilection. On ne pouvait faire un choix plus perfide.

Ce sont cinq sectaires rationalistes. M. Renan s'est pris à son propre piége : *iniquitas mentita est sibi.*

L'ouvrage de M. Renan est un tissu d'erreurs scientifiques et théologiques, que nous renonçons à relever une à une, exposées cent fois avant lui et cent fois réfutées.

C'est en vain qu'il essaye de rajeunir toutes ces vieilleries ; c'est en vain qu'il prétend abuser le lecteur en jetant sur toutes ces ruines « les fleurs de son style. »

Ce Pigault-Lebrun ennuyeux n'a rien inventé. Il a spéculé sur l'actualité ; il a réussi sans être actuel. Il est déjà plus vieux que ses devanciers.

M. de Sacy a raison :

« *Non, monsieur Renan, je ne crois pas à votre livre ; je préfère l'Évangile.* »

Et tout chrétien dira de même.

On préférera toujours les éclaircissements des commentateurs catholiques, la simplicité des Amyot, des

de Ligny; les récits des Chrysostome, des Origène, des Augustin, des Bossuet.

VIII

En résumé, toute la science de M. Renan en fait de linguistique se réduit, comme en fait de théologie (ainsi qu'on l'a vu au chapitre III de ce livre, intitulé *Certitude de M. Renan*), à des hypothèses, à des suppositions.

Pas une preuve; pas un fait positif; pas une affirmation.

Rien de scientifique; rien qui puisse convaincre les esprits attentifs et satisfaire ceux qui savent.

La méthode de M. Renan est connue: c'est la méthode divinatoire. Le savant orientaliste Jules Oppert l'a dit avec plus d'autorité que nous ne pourrions le faire: De toutes les observations de M. Renan, qui procède comme les rebouteurs et sorciers de village, il n'y en a pas une seule qu'on ne puisse réfuter par des faits.

Quelques hébraïsants, ennemis du christianisme, se sont empressés, dans un intérêt que chacun comprendra, de fournir à M. Renan les textes qu'il a si étrangement travestis, avec l'aplomb d'un écrivain qui compte un peu trop sur l'ignorance de ses contradicteurs.

Eh bien! malgré cette collaboration clandestine, nous mettons au défi M. Renan de traduire, devant témoins, *une seule page* d'un livre écrit en langue sémitique.

Nous tenons à sa disposition certain livre hébreu qui sera assurément de l'hébreu pour lui.

S'il nous explique un *passage quelconque* de ce livre, nous publierons volontiers cette nouvelle.

IX

Et maintenant nous allons raconter la vie de Notre-Seigneur de la façon la plus simple qu'il nous sera possible, et en nous appuyant sur les autorités les plus respectables.

Ce sera la meilleure réfutation qu'on puisse faire de la *Vie de Jésus*, balbutiée par M. Renan.

VIE

DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I

Préface de saint Luc. — Les évangélistes. — Génération éternelle du Verbe et son incarnation. — Saint Jean, précurseur annoncé. — Annonciation. — Visitation.

I

Plusieurs dispositions sont nécessaires pour la lecture et la méditation de l'Evangile : l'*ardeur*, la *foi*, l'*exactitude* et la *confiance*.

II

Ce qui doit nous inspirer l'*ardeur*, c'est d'abord l'exemple.

« Puisque plusieurs, dit saint Luc, ont entrepris de mettre par ordre l'histoire des choses qui ont été accomplies au milieu de nous, selon que nous les avons apprises de ceux qui les ont vues de leurs yeux et ont été eux-mêmes les ministres de la parole, j'ai aussi jugé à propos,

après m'être exactement informé de toutes choses dès leur origine, de vous les écrire de suite, ô mon cher Théophile, afin que vous connaissiez la vérité de ce qu'on vous a enseigné. »

Saint Luc a été excité à écrire son Evangile par l'exemple de saint Matthieu et de saint Marc, qui avaient écrit avant lui, mais qui n'avaient pas tout écrit.

Il ne s'agit point ici de spéculations abstraites. L'histoire de Jésus-Christ est à la portée de tout le monde; ne peut-on y consacrer quelque temps, quand on en a tant perdu à des lectures, à des pensées, à des réflexions pernicieuses, au moins inutiles?...

III

Il faut méditer l'Evangile avec *foi*, c'est-à-dire avec l'amour de Dieu et de la vérité, sans parti pris, sans arrière-pensée.

Exactitude selon l'esprit, exactitude selon le cœur.

Enfin, il faut méditer l'Evangile avec *confiance*. Mystérieux et incessant travail de l'âme, car les ennemis de l'Eglise ont été obligés de l'avouer eux-mêmes, l'Evangile est la loi de l'amour. Tout y tend à l'amour; tout nous y porte. Saint Luc, nous adressant son Evangile, comprend tous les chrétiens sous le nom de *Théophile,* qui veut dire « *qui aime Dieu.* »

Nous avons vu comment parlé saint Luc; saint Marc, autre disciple, a pu tenir le même langage; mais les deux apôtres évangélistes ont pu dire, et saint Jean a dit en effet : « Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons *ouï*, ce que nous avons *vu de nos yeux*, ce que nous avons considéré, ce que *nos mains ont touché* concernant le Verbe de vie..., c'est ce que nous vous annon-

çons, afin que vous entriez en société avec nous, et que la société qui est entre nous soit avec le Père et avec Jésus-Christ son Fils. »

C'est-à-dire que les uns racontent ce qu'ils ont vu, et les autres ce qu'ils ont appris de ceux qui l'ont vu ; les premiers, témoins éclairés, les seconds, auditeurs attentifs ; tous, historiens fidèles.

Ils sont trop bien d'accord entre eux pour qu'on puisse leur reprocher la moindre contradiction, et, en même temps, ils sont assez différents pour qu'il soit impossible de les accuser de s'être concertés ; les différences n'empêchent pas de reconnaître qu'ils sont les organes du même esprit : ainsi, sous des traits différents, on reconnaît les enfants d'un même père.

Avant de pénétrer dans leur récit, disons ce qu'était avant tous les temps ce Verbe éternel dont la vie temporelle fait le sujet de cette histoire.

IV

Le Verbe, parole du Père, expression de son intelligence, production éternelle et infinie de sa connaissance infinie, était au commencement, et le Verbe était en Dieu ; il était au commencement en Dieu.

Ainsi, lorsque tout ce qui a un commencement a commencé d'être, il était déjà ; donc il est sans commencement ; donc il est éternel. Cette reprise : *il était au commencement en Dieu*, représente la situation du Verbe pendant l'éternité qui a précédé la création. Il demeurait renfermé dans le sein de son Père ; il n'avait pas encore été *proféré* au dehors, il le fut par la création et l'incarnation.

Toutes choses ont été faites par lui, et de ce qui a été fait, rien n'a été fait sans lui. C'est en lui qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Il était l'auteur et la cause méritoire de la vie de la grâce, qui doit être suivie de la vie éternelle et de la gloire. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. C'est en éclairant les hommes que le Verbe leur donne la vie et la lumière dont il est ici question : c'est la lumière de la foi.

Jean fut envoyé de Dieu pour rendre hommage au Verbe, vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde. Le Verbe était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu; mais pour tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui n'ont tiré leur *seconde* naissance ni du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu, et le VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR, c'est-à-dire qu'il a été fait homme. L'évangéliste nomme la partie pour le tout, et la partie la plus méprisable pour mieux faire sentir le prodigieux abaissement du Fils de Dieu.

Il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, telle qu'elle est, la gloire du Fils unique qui vient du Père; gloire manifestée par ses miracles. Saint Jean avait eu de plus l'avantage d'être un des trois qui la virent dans sa transfiguration.

V

Dieu voulut désigner lui-même par des caractères sensibles celui qui devait le premier montrer au monde le Verbe incarné.

En ce temps-là, servait, dans le rang d'Abia, un prêtre du nom de Zacharie, dont la femme, Élisabeth, était de la race d'Aaron.

C'étaient deux personnes pieuses et justes devant Dieu. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux fort âgés.

Or, le sort étant tombé sur Zacharie pour entrer dans le temple du Seigneur et lui offrir l'encens, un ange lui apparut, au côté droit de l'autel des parfums, et comme tout le peuple priait au dehors, les prêtres seuls ayant le droit d'entrer dans cette partie du temple.

L'ange, voyant le trouble dans lequel sa présence avait plongé Zacharie, lui dit :

« N'ayez point de peur, Zacharie, car votre prière est exaucée, et Elisabeth, votre femme, vous donnera un fils que vous appelerez *Jean*. Vous serez transporté de joie, et plusieurs se réjouiront à sa naissance ; car il sera grand aux yeux du Seigneur... Dès le ventre de sa mère, il sera rempli du Saint-Esprit. Il convertira un grand nombre des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour tourner les cœurs des pères vers les enfants, et les esprits indociles à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple qui soit parfait.

— Comment m'assurerai-je de la vérité de ces choses ? repartit Zacharie ; car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge. »

L'ange lui répondit :

« Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant Dieu, je suis envoyé pour vous annoncer cette bonne nouvelle. »

Et, afin qu'il ait un signe qui soit la punition de son incrédulité en même temps qu'il en devait être le remède, l'ange ajoute :

« Voilà que vous serez muet, et vous ne pourrez point parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que vous avez douté de ce que j'ai dit, et qui s'accomplira dans son temps. »

La faute de Zacharie, cette incrédulité qui ne dura qu'un instant, peut être comparée à la faute de Moïse, qui ne lui fit pas perdre la grâce, quoiqu'elle lui ait mérité l'exclusion de la terre promise.

VI

Cependant le peuple, qui attendait Zacharie, et qui s'étonnait de cette longue station dans le temple, connut qu'il avait eu quelque vision, quand, en le voyant reparaître, il s'aperçut qu'il avait perdu l'usage de la parole.

Il demeura ainsi muet; et quand le temps de son ministère fut passé, il retourna chez lui.

Quelques jours après, Élisabeth devint enceinte, et elle fut cinq mois sans se montrer, pour ne point exposer à la dérision publique les premiers signes d'une grossesse qui, à raison de son âge, aurait paru au moins étrange. Mais lorsqu'elle fut devenue incontestable et ne pouvait plus exciter que l'admiration, elle ne craignit plus de se montrer, et s'écriait, transportée d'une joie religieuse :

« C'est là la grâce que le Seigneur m'a faite en ce temps auquel il lui a plu de me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes. »

Ces choses se passaient sous le règne d'Hérode, roi de Judée.

VII

Cependant, comme Elisabeth était dans son sixième mois depuis la conception du divin précurseur, Dieu envoya l'ange Gabriel à Nazareth, ville de Galilée, à une *vierge* qui se nommait Marie, et avait pour *époux* un homme de la maison de David, appelé Joseph.

L'ange entra chez elle, et lui dit :

« Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce : le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Troublée par ces paroles, Marie se demandait ce que signifiait cette sorte de salut, lorsque l'ange continua :

« Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils que vous nommerez *Jésus*. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Marie ne douta pas, mais elle interrogea l'ange pour être éclairée sur la manière dont s'accomplirait sa parole.

« Le Saint-Esprit descendra en vous, lui répondit-il, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Voilà même que votre cousine Elisabeth a conçu un fils dans sa vieillesse ; et celle qu'on appelait stérile est à présent dans son sixième mois, car rien n'est impossible à Dieu. »

Dès lors, certaine qu'elle était la vierge dont il est prédit qu'elle concevra, par la seule opération du Saint-Esprit l'enfant divin, Marie dit simplement à l'ange :

« Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

Alors l'ange la quitta.

VIII

La révélation de l'ange, de ce qui était arrivé à Elisabeth, porta Marie à se rendre auprès de celle-ci.

Elle partit donc seule vers les montagnes de Judée; arriva en une ville de Juda, où habitait Zacharie. A peine était-elle entrée dans la maison et avait-elle salué Elisabeth, que celle-ci sentit son enfant tressaillir dans son sein, et, remplie du Saint-Esprit, elle dit à sa cousine :

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me visite ? »

Et elle lui fit part de ce qu'elle avait éprouvé à son approche, en ce moment qui fut celui de la sanctification de saint Jean-Baptiste. La voix de Marie servit donc d'instrument et fut le signe sensible de l'opération invisible de la grâce.

« Vous êtes heureuse, continua Elisabeth, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront. »

Marie entonna alors ce cantique que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité :

« Mon âme glorifie le Seigneur , et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, car désormais toutes les générations m'appelleront heureuse; parce qu'il a fait de grandes choses en ma faveur, lui qui est tout-puissant, et de qui le nom est saint. Sa miséricorde se fait sentir

de race en race à ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras, c'est sa conduite ordinaire d'élever ce qui est bas, et d'humilier les grandeurs superbes. De tout temps il a dissipé les desseins que les orgueilleux formaient dans leurs cœurs; il a renversé les grands de leurs trônes et il a élevé les petits. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé dénués de tout ceux qui étaient dans l'opulence. Il a relevé Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham, et à sa postérité pour toujours. »

La sainte Vierge demeura trois mois avec Elisabeth; après quoi, elle s'en retourna dans sa maison.

Il n'entrait pas dans le plan de la Providence que la plus pure des vierges, la Vierge immaculée, assistât aux couches d'Elisabeth.

CHAPITRE II

Naissance de Jean-Baptiste. — Naissance de Jésus-Christ. — La circoncision. — Adoration des Mages. — Purification. — Fuite en Egypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth.

I

Elisabeth mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que Dieu avait fait éclater sur elle sa miséricorde, l'en félicitaient. Il était d'usage de n'imposer le nom que le huitième jour après la circoncision, parce que de cette cérémonie datait l'incorporation dans la société du peuple juif. De même, les chrétiens nomment l'enfant en le baptisant.

Le huitième jour, donc, les parents de l'enfant le nommèrent Jean, selon l'ordre que l'ange en avait donné, et au grand étonnement de tout le monde, car il était contraire à l'usage de donner à un nouveau-né un nom qui ne se trouvât pas dans sa parenté.

C'est ce jour-là que Zacharie recouvra miraculeusement la parole. Ce saint vieillard eut également le don de prophétie. Rempli du Saint-Esprit, il proféra ce divin cantique qui contient tout le plan de l'Evangile, et la peinture de l'Eglise dans ses plus beaux jours :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité son peuple et lui a préparé la rédemption promise; de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur. »

« Selon la parole qu'il a donnée par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été dans les siècles passés, de nous tirer des mains de nos ennemis et de tous ceux qui nous haïssent.

« Afin d'exercer la miséricorde envers nos pères, et pour montrer qu'il n'a pas oublié sa sainte alliance, ce serment qu'il a fait à Abraham, notre père, qu'il nous ferait cette grâce; qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte tous les jours de notre vie, marchant en sa présence dans la sainteté et dans la justice.

« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le *prophète* du *Très-Haut*, car vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies, et pour donner la connaissance du salut à son peuple, afin qu'il obtienne la rémission des péchés.

« Un si grand bien nous viendra par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec laquelle ce soleil levant nous a visité du haut des cieux, pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et pour diriger nos pas dans le chemin de la paix. »

II

Ainsi, le Messie avait été annoncé prophétiquement par Zacharie. C'est bien là la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ : un Sauveur qui nous apporte la rémission de nos péchés, et cela sans autre motif que sa miséricorde et sans autre intérêt que celui de notre salut.

Il venait prêcher l'amour et la paix, et nous montrer, par la perfection, la route de la béatitude qui est proprement sa conquête. C'est bien là l'idée qu'en eurent les Apôtres après la descente du Saint-Esprit; mais ce n'était pas là le Messie qu'attendaient les préjugés vulgaires des Juifs. Ceux-ci se figuraient le Sauveur un roi guerrier et conquérant.

III

Dès ses tendres années, Jean se retira dans les déserts. Là, sous la conduite du Saint-Esprit, il mena une vie évangélique. Ce fondateur de la vie anachorétique se disposait ainsi au sublime ministère auquel il était destiné, nous enseignant que c'est dans la solitude, dans la retraite et dans l'autorité que se forment les hommes apostoliques.

Il était vêtu de peaux de chameau; ses reins étaient ceints d'une ceinture de cuir; il n'avait pour aliments que des sauterelles et du miel sauvage.

Il attendait en priant le jour de sa manifestation, — aurore de la lumière divine qui allait éclairer le monde.

Sa prédication devait être aussi divine que celle du Sauveur, dont la naissance arriva comme nous allons le raconter.

IV

Marie n'avait rien appris à Joseph, d'abord à cause de sa confiance en Dieu, qui la portait à se reposer entièrement sur lui du soin de sa réputation; eusuite par prudence, un tel miracle ne pouvant être cru sur la parole, et le ciel devant parler pour qu'on y ajoutât foi.

Cependant, Joseph, la voyant enceinte, se décida à la congédier sans bruit. Car c'était un homme juste. Ce mot ne signifie pas seulement qu'il était équitable, mais qu'il possédait toutes les vertus à un degré excellent.

Il n'aurait point été injuste en la dénonçant, mais il préféra une conduite modérée à une justice rigoureuse, et puis, il se trouvait devant une apparence criminelle qui condamnait Marie, et devant la certitude qu'il avait de la vertu de son incomparable épouse. La renvoyer sans éclat lui parut donc le parti bon à prendre pour concilier l'apparence du crime avec la persuasion qu'il avait de son innocence.

Il était dans ces dispositions, lorsqu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie votre épouse; car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de *Jésus*; car ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. »

Ceci se passait conformément à ce qu'avait prédit le prophète Isaïe :

« La Vierge concevra et enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'*Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. »

Joseph connaissait les divines Ecritures; il se rappela cette prophétie, ajouta foi aux paroles de l'ange, et, s'étant réveillé, il obéit.

Ces choses se passaient à Nazareth, petite ville de Galilée; c'est pourquoi on désigna souvent Jésus sous le nom de *Nazaréen*, bien qu'il naquît à Bethléem de Juda, comme cela avait été annoncé par les prophètes.

Un ordre ayant été publié de la part d'Auguste César pour faire le dénombrement des habitants de toute la

terre, chacun allant se faire inscrire dans sa ville natale, Joseph, qui était de la maison et de la famille de David, quitta Nazareth en Galilée, pour aller à Bethléem, ville de David, en Judée, afin de se faire inscrire avec Marie, son épouse. C'est dans cette ville de Bethléem que la sainte Vierge mit au monde Notre-Seigneur Jésus, que l'Ecriture appelle « son fils premier-né » (et en même temps son fils unique), pour indiquer qu'il n'avait été précédé d'aucun autre. C'est ainsi que saint Jean l'appelle « le Fils unique du Père, » et saint Paul, « son premier-né. »

Comme il n'y avait pas de place pour Joseph et pour Marie dans l'hôtellerie, Marie enveloppa l'enfant de langes et le coucha dans une crèche.

A ce moment, une grande clarté entoura des bergers qui veillaient aux environs et se relevaient les uns les autres pendant la nuit pour la garde de leur troupeau, et un ange leur apparut, qui leur dit, voyant leur terreur :

« Ne craignez point, car je viens vous annoncer une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur. C'est le Christ, le Seigneur, et voici ce qui vous le fera connaître : vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche. »

Au même instant, une troupe nombreuse de la milice céleste se joignit à l'ange, louant Dieu et disant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Les bergers se hâtèrent de se rendre à Bethléem, où ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant, et reconnurent la vérité de ce que l'ange leur avait dit. Ils le racontèrent à tous ceux qu'ils rencontrèrent, et louaient Dieu en partant.

Ils partirent pleins de joie et racontèrent ces choses en

route à tous ceux qu'ils rencontraient, glorifiant et louant Dieu.

Le huitième jour, auquel l'enfant divin devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de ***Jésus***, selon ce que l'ange avait marqué avant qu'il ait été conçu dans le sein de Marie.

C'est également par suite d'une prophétie que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem demandant à voir, pour l'adorer, le *roi des Juifs* qui était né, et dont ils avaient vu l'étoile dans leur patrie. Cette nouvelle jeta le roi Hérode dans le plus grand trouble, et avec lui tout Jérusalem. Il s'empressa d'assembler tous les princes des prêtres et les scribes ou docteurs de la nation, leur demandant où le Christ devait naître. Ils lui répondirent :

« A Bethléem de Juda ; car voici ce qui a été écrit par le prophète : « Et toi, Bethléem de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'estde toi que sortira le chef qui conduira Israël, mon peuple. »

Hérode fit alors venir secrètement les Mages, et s'enquit d'eux avec grand soin en quel temps leur était apparue l'étoile (ou plutôt un météore plus brillant que les étoiles ordinaires, puisqu'il n'était pas effacé par la clarté du jour).

Hérode envoya les Mages à Bethléem, leur recommandant, quand ils auraient trouvé l'enfant, de le lui faire savoir, afin qu'il allât aussi l'adorer. Ils partirent ; alors l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut, allant devant eux jusqu'à ce qu'elle vînt s'arrêter sur le lieu où était l'enfant. En entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent.

Ils lui offrirent des présents mystérieux : de l'or, pour reconnaître sa royauté ; de l'encens, pour reconnaître sa divinité ; de la myrrhe (qui servait à embaumer les ca-

davres), pour reconnaître son humanité. Comme l'a dit un saint Père, on les imite en offrant à Dieu l'or de la charité, l'encens de la prière, et la myrrhe de la mortification.

Les Mages ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Bien que Jésus et sa mère fussent au-dessus de la loi mosaïque, ils s'y assujettirent volontairement. Les jours étant accomplis où Marie devait se purifier, suivant la loi de Moïse, bien qu'elle n'eût pas comme les autres femmes à expier l'impureté légale des couches, Jésus fut porté à Jérusalem afin de le présenter au Seigneur et pour offrir en sacrifice, selon la loi, deux tourterelles ou deux pigeonneaux.

Or, il y avait en ce temps-là à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël. Il s'appelait Siméon. Le Saint-Esprit, qui était en lui, lui avait révélé qu'avant de mourir il verrait le Sauveur.

Il vint donc au temple par un mouvement d'inspiration, et lorsque le père et la mère de l'enfant Jésus l'y apportaient pour l'offrir au Seigneur, suivant la loi, il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant :

« C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous nous donnez, que vous avez exposé à la vue de toutes les nations pour être la lumière qui se découvrira aux Gentils, et la gloire d'Israël, votre peuple. »

Ainsi s'accomplit dans ce saint vieillard cette parole du psalmiste :

« Je le remplirai de jours, et je lui montrerai le Sauveur que j'ai envoyé. »

Siméon bénit Joseph et Marie ; et comme il était éclairé

sur la différence qu'il fallait mettre entre la mère de Jésus et celui qui n'était son père que dans l'opinion publique, il dit, parlant seulement à Marie :

« Cet enfant est au monde pour la perte et pour le salut de plusieurs de ceux d'Israël, et pour servir de but à la contradiction, afin qu'on découvre ce que plusieurs pensent au fond de leur cœur, et votre âme en sera percée comme d'un glaive. »

Ainsi fut prophétisée la passion de Jésus à Marie, afin qu'elle y fût préparée d'avance et n'eût pas, comme Abraham, que le mérite d'un jour, en consentant au sacrifice de son fils.

Pour réunir les deux sexes dans le glorieux témoignage qu'il voulait faire rendre à son Fils, Dieu associa au saint vieillard Anne, la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était alors veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle était sans cesse dans le temple, où elle passait les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Etant survenue à la même heure, elle se mit aussi à louer Dieu et à parler de Jésus à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Ainsi se vérifia cette parole du Seigneur, qui devait avoir son entier accomplissement après la descente du Saint-Esprit :

« Je répandrai mon Esprit dans toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront. »

V

Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi mosaïque, ils s'en retournèrent à Nazareth, où ils demeuraient. Ils y étaient à peine arrivés, lorsqu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui or-

donna de fuir en Egypte avec Marie et Jésus, et de n'en point partir sans qu'il le lui ait dit, attendu qu'Hérode devait chercher l'enfant pour le faire périr.

Plein de confiance en la Providence, Joseph partit la nuit même avec sa famille, modèle de l'obéissance parfaite, simple et sans raisonnement.

La sainte famille se retira en Egypte et y resta plusieurs années, jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole du prophète s'accomplît :

« J'ai fait venir mon Fils d'Egypte. »

Hérode, s'apercevant que les Mages l'avaient trompé, entra dans une violente fureur, et fit égorger tout ce qu'il y avait d'enfants dans Bethléem et dans tous ses environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé aux Mages.

Le prophète Jérémie avait annoncé ce massacre.

Après la mort d'Hérode, Joseph ayant reçu l'ordre de se retirer en Galilée avec la mère et l'enfant, il vint s'établir à Nazareth, afin que ce qui a été dit par les prophètes s'accomplît :

« Il sera appelé Nazaréen. »

CHAPITRE III

Jésus parmi les docteurs. — Prédication de Jean-Baptiste. — Baptême de Jésus-Christ. — Jésus jeûne et est tenté. — Jean lui rend témoignage. — Premiers disciples. — Noces de Cana. — Premier miracle.

I

Cependant l'enfant, plein de sagesse, devenait plus grand et plus fort ; lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, comme son père et sa mère, après avoir été à Jérusalem pour la Pâque, s'en retournaient chez eux, Jésus demeura dans la ville. Ses parents crurent d'abord qu'il marchait après eux avec quelqu'un de leur compagnie : quand ils s'aperçurent qu'il n'était pas dans la troupe, ils retournèrent jusqu'à Jérusalem en le cherchant.

Trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, et discutant avec eux. Tous ceux qui l'écoutaient étaient ravis de sa sagesse. Sa mère l'ayant interrogé sur sa conduite, il répondit :

« Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? »

Ce qui nous apprend que la volonté de Dieu doit être

préférée à toutes les considérations humaines et à toutes les tendresses du sang.

Ils ne comprirent pas cette réponse.

Il partit ensuite pour Nazareth avec eux, et il *leur était soumis.*

Ce mot renferme l'histoire de trente ans de la plus précieuse de toutes les existences.

II

Nous avons vu que, depuis son enfance, Jean habitait dans le désert, où l'inspiration l'avait conduit. Dieu le fortifiait en esprit, et le préparait par la retraite au plus sublime ministère auquel l'homme mortel eût été appelé jusqu'alors.

De même que Jésus dans la maison de Joseph, Jean attendait patiemment le temps que Dieu leur marquerait pour se manifester.

Dieu fit sortir Jean le premier de sa solitude, car il devait être le précurseur. Il se mit donc, d'après l'inspiration du Saint-Esprit, et corformément à ce qui est écrit dans le prophète, à prêcher dans le désert de la Judée et dans tout le pays du Jourdain un baptême de pénitence, qui était la figure du baptême que Jésus-Christ devait instituer dans la suite.

Ces choses se passaient l'an xv de l'empire de Tibère, la Judée ayant pour gouverneur Ponce-Pilate, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, l'étant de l'Iturée et du pays de Trachonitide, et Lysanias l'étant de la contrée d'Abila, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe.

Jean commença sa prédication par ces mots :

« Faites pénitence, car le royaume du ciel est proche. »

Les peuples venaient en foule, de toute la Judée, de la ville de Jérusalem, et de tout le pays d'autour du Jourdain. Ils confessaient leurs péchés et il les baptisait dans le Jourdain.

Aux pharisiens, hypocrites qui cachaient un immense orgueil sous l'apparence d'une vertu extérieure, et aux saducéens, qui ne croyaient par à l'immortalité de l'âme, il disait :

« Races de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui doit tomber sur vos têtes? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne pensez pas dire en vous-mêmes que vous avez Abraham pour père, car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. La cognée est déjà à la racine des arbres; c'est pourquoi tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. »

Le peuple, les publicains (c'est-à-dire les fermiers et receveurs des impôts) et les soldats lui demandèrent ce qu'ils devaient faire; et il répondit au peuple : « Que celui qui a deux vêtements et qui a de quoi manger en donne à celui qui n'en a point. Il avertit les publicains de ne rien exiger au delà de ce qui leur avait été ordonné, et les soldats de se contenter de leur paye, et de n'user ni de violence ni de tromperie envers personne. »

Ces sages réponses, jointes à une vie si pure et si pénitente, donnèrent une grande autorité à Jean, et le peuple se persuadait qu'il était le Christ. Alors il lui dit :

« Je vous baptise dans l'eau, afin que vous fassiez pénitence; mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour délier les cordons de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu.

« Le van est entre ses mains : il nettoiera son aire, et

amassera son blé dans son grenier; pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point. »

Il adressait encore au peuple beaucoup d'autres instructions.

Celui qui avait pris toute la dette du péché, Jésus, voulut faire pénitence avec les pécheurs. Il sortit donc de Nazareth et vint sur les bords du Jourdain pour recevoir avec les autres le baptême de son précurseur. Jean ne put souffrir cet abaissement, et, s'en défendant, dit :

« C'est moi qui dois être baptisé par vous, et cependant vous venez à moi ! »

Mais Jésus lui répondit :

« Laissez-moi faire présentement ce que je veux, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. »

Jean se rendit à ce commandement et baptisa Jésus-Christ, qui, après avoir été baptisé, sortit hors de l'eau et se mit en prières.

Pendant qu'il priait, le Saint-Esprit, sous la forme corporelle d'une colombe, descendit et demeura sur lui, et une voix qui venait du ciel fit entendre ces paroles :

« Vous êtes mon Fils bien-aimé, vous êtes l'objet de mes complaisances. »

Il quitta ensuite les bords du Jourdain, étant plein du Saint-Esprit, et cet Esprit le conduisit et le poussa aussitôt dans le désert.

III

Jésus-Christ passa quarante jours dans le désert sans boire ni manger; et comme il y avait été conduit par le Saint-Esprit afin d'être tenté, il voulut bien, après ce long jeûne, sentir les atteintes de la faim, pour donner

lieu au démon de le tenter. En effet, le démon s'approcha de lui et lui dit :

« Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. »

Mais Jésus lui répondit :

« Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Après avoir attaqué Jésus par ce qu'il croyait être son faible, c'est-à-dire par la faim qu'il endurait, alors il l'attaqua par son fort, c'est-à-dire par la confiance en Dieu et par l'Ecriture. Il le transporta donc sur le haut du temple de Jérusalem, et lui dit :

« Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a chargé ses anges du soin de votre personne, pour qu'ils veillent à votre conservation, et ils vous porteront entre leurs mains de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. »

Jésus répliqua par cet autre passage de l'Ecriture :

« Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Après quoi, Satan le transporta encore sur une haute montagne, d'où il lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde avec tout l'éclat et toute la pompe qui les accompagne, et il lui promit toutes ces choses s'il voulait se prosterner devant lui et l'adorer ; « car, lui disait-il faussement, elles m'ont été données et je les donne à qui il me plaît.

Alors Jésus lui répondit :

« Retire-toi, Satan, car il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. »

Le démon ayant ainsi achevé toutes ses tentations, se retira pour un temps, et les anges s'approchèrent de Jésus-Christ et se mirent à le servir.

Jésus sortit ensuite du désert et retourna au lieu où saint Jean prêchait et baptisait.

Ce fidèle précurseur ne cessait de parler de Jésus-Christ à ceux qui l'écoutaient, et il criait à haute voix que c'était lui dont il avait dit :

« Celui qui vient après moi a été préféré à moi, parce qu'il était avant moi. »

Il ajouta que nous avons tout reçu de sa plénitude; que la loi avait été donnée par Moïse, mais que Jésus-Christ avait apporté au monde la grâce et la vérité, et que le Fils unique, qui est dans le sein du Père, était venu pour nous faire connaître Dieu, que nul homme n'avait jamais vu.

Pendant qu'il parlait si avantageusement du Messie, on le prenait lui-même pour celui qu'il annonçait, et on lui envoya de Jérusalem des prêtres et des lévites, qui étaient tous pharisiens.

« Qui êtes-vous? lui demandèrent-ils. »

Il le déclara et ne le nia point, et il dit nettement :

« Je ne suis point le Christ.

— Quoi donc, lui demandèrent-ils; êtes-vous Elie?

— Je ne le suis point, dit-il.

— Êtes-vous prophète?

— Non.

— Qui êtes-vous, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même?

— Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Faites au Seigneur un chemin droit, comme a dit le prophète Isaïe.

— Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni Christ, ni Elie, ni prophète?

— Pour moi, je donne le baptême d'eau; mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez

pas; c'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers.»

Le lendemain, il vit venir à lui Jésus-Christ, et ne voulant pas perdre cette occasion favorable de le faire connaître, il dit à ceux qui étaient présents :

« Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte et qui efface les péchés du monde. »

Il ajouta que c'était lui dont il avait dit tout ce que nous avons déjà rapporté, et il assura qu'il avait vu le Saint-Esprit descendre et demeurer sur lui sous la figure d'une colombe, et qu'il avait appris par révélation que c'était lui qui donnerait le baptême du Saint-Esprit.

IV

Le lendemain, Jésus-Christ passa par le même lieu, deux heures avant le coucher du soleil, et Jean, qui était avec deux de ses disciples, dès qu'il le vit, dit :

« Voilà l'Agneau de Dieu. »

Les deux disciples, ayant ouï ces paroles, suivirent Jésus, qui, s'étant retourné, leur demanda qui ils cherchaient. Ils lui répondirent :

« Maître, où demeurez-vous ?

— Venez, leur dit-il, et voyez. »

Ils vinrent et ils virent où il logeait.

Jésus avait une retraite dans le voisinage; mais il n'avait pas de maison qui fût à lui en propre; il a donc pu dire avec vérité : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

André, qui était un des deux disciples, ayant rencontré son frère Simon, lui dit :

« Nous avons trouvé le Messie. Et il l'amena à Jésus, qui, l'ayant regardé, lui dit :

« Vous êtes Simon, fils de Jean; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. »

Le lendemain, Jésus, voulant aller en Galilée, rencontra Philippe, qui était de Bethsaïde, d'où étaient également André et Pierre, et lui dit :

« Suivez-moi. »

Philippe rencontra Nathanaël et l'amena à Jésus, qui dit en le voyant :

« Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a nul artifice. »

Nathanaël, tout surpris, lui demanda d'où il le connaissait; à quoi Jésus répondit :

« Je vous ai vu avant que Philippe vous eût appelé, lorsque vous étiez sous le figuier.

« Maître, dit Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. »

Jésus lui répondit :

« Vous croyez, parce que je vous ai dit que je vous ai vu sous le figuier; vous verrez de plus grandes choses. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. »

V

Etant parti des bords du Jourdain, il se trouva le troisième jour à des noces qui se faisaient à Cana, en Galilée, où la sainte Vierge était et où il avait été convié avec ses disciples.

Le vin venant à manquer, la sainte Vierge dit à son Fils :

« Ils n'ont point de vin. »

Mais Jésus, voulant apprendre, non pas à sa mère, mais

à ses disciples, qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans les fonctions où il y va du service et de la gloire de Dieu, et qu'on doit alors regarder ses propres parents comme des étrangers, répondit à sa mère :

« Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. »

La sainte Vierge, qui comprenait la vérité et l'enseignement caché sous ces paroles, dit à ceux qui servaient de faire tout ce qu'il leur ordonnerait.

Jésus fit emplir d'eau six grandes urnes de pierre qui se trouvaient là, et quand elles furent pleines, il dit aux serviteurs :

« Puisez à présent, et portez au maître du festin. »

Dès que celui-ci eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, il dit à l'époux qu'il faisait contre la coutume, puisqu'il gardait le meilleur vin pour la fin du repas.

Ce premier miracle de Jésus-Christ servit beaucoup à faire éclater sa gloire, et ses disciples furent confirmés dans la foi qu'ils avaient en lui.

CHAPITRE IV

Jésus chasse du temple les marchands. — Entretien de Jésus-Christ avec Nicomède. — Nouveau témoignage que saint Jean rend au Sauveur. — Emprisonnement de saint Jean. — La Samaritaine.

I

De Cana, Jésus alla, avec sa mère, ses parents et ses disciples, à Capharnaüm, ville de la même province de Galilée, où il demeura peu, parce que la solennité de Pâques était proche; de Capharnaüm il se rendit à Jérusalem, il y trouva dans le temple des marchands qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, et des changeurs qui étaient assis à leurs bureaux; il fit aussitôt un fouet avec des cordes et les chassa tous du temple, jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs bureaux, et dit à ceux qui vendaient des colombes:

« Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »

Cette action fit souvenir ses disciples de ces paroles de l'Ecriture : « Le zèle de votre maison m'a dévoré; » mais elle surprit et irrita les Juifs, qui lui demandèrent un miracle pour prouver le droit qu'il avait d'agir de la sorte.

« Détruisez ce temple, leur dit-il, et je le rétablirai dans trois jours. » Ce qu'ils entendirent du temple, dont il avait chassé les vendeurs, lui l'entendait du temple de son corps, qui devait être détruit par la mort, et ressusciter le troisième jour.

Il fit plusieurs miracles à Jérusalem pendant la fête de Pâques, qui durait sept jours, et beaucoup de personnes crurent en son nom ; mais il ne se fia pas à tous ceux que ses miracles attirèrent à lui, parce qu'il pénétrait le fond de tous les cœurs, et qu'il connaissait parfaitement ce qu'il y avait de solide ou d'imparfait dans leur foi.

II

Pendant que le Sauveur était à Jérusalem, un sénateur juif de la secte des pharisiens, nommé Nicodème, le vint trouver la nuit, et lui dit :

« Maître, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui. »

Jésus prit de là occasion d'apprendre à ce pharisien la nécessité du baptême pour entrer dans le ciel, lui disant que, « si on ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; » à quoi il ajouta ces importantes vérités :

« Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit, et l'esprit souffle où il veut. »

Nicodème, surpris, lui demanda comment tout cela pouvait se faire, et Jésus, après lui avoir reproché qu'étant docteur il ignorait néanmoins ces choses, lui dit :

« Nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et cependant vous ne recevez pas notre témoignage. »

Il lui découvrit ensuite ces grands mystères de notre religion, que nul n'est monté au ciel que le Fils de l'homme, qui est descendu du ciel; que le serpent d'airain, qui fut élevé par Moïse dans le désert, afin que tous ceux qui, ayant été mordus par des serpents de feu, fussent guéris de leurs blessures en le regardant, n'était que la figure du Sauveur qui devait être élevé sur la croix pour délivrer de la mort éternelle tous ceux qui croiront en lui; qu'il n'avait pas été envoyé au monde pour le condamner, mais pour le sauver; que tel a été l'amour de Dieu envers les hommes, que de leur donner son propre Fils; mais que cet amour sert à la juste condamnation de ceux qui, loin de croire en ce Fils et de recevoir cette lumière, qui est venue les éclairer, aiment mieux demeurer dans les ténèbres, et ne veulent pas exposer leurs œuvres à la splendeur de la vérité, parce qu'ils s'obstinent à ne pas reconnaître que des actions qu'ils aiment soient criminelles.

La grâce dont le ferment accompagna l'instruction qu'il donnait à Nicodème fit de ce prosélyte un fidèle disciple. Il se joignit plus tard à Joseph d'Arimathie pour rendre à son divin Maître le devoir de la sépulture.

III

Jésus, étant sorti de Jérusalem après la fête, s'arrêta dans les terres de la Judée avec ses disciples, et il y baptisa, pendant que Jean continuait de donner son baptême sur les bords du Jourdain. Les disciples de ce saint précurseur eurent alors quelques disputes avec les Juifs touchant le baptême, et ils vinrent trouver leur maître et lui dirent, en parlant de Jésus :

« Celui à qui vous avez rendu témoignage baptise présentement et tout le monde va à lui. »

Jean, qui ne voulait avoir des disciples que pour les donner au Fils de Dieu, leur répondit :

« L'homme ne peut rien recevoir que ce qui lui est donné du ciel, » leur voulant marquer par cette réponse que, dans le ministère qu'il exerçait, il n'agissait que selon le pouvoir et les ordres qu'il recevait de celui qui l'avait appelé.

Il les fit souvenir qu'il avait protesté qu'il n'était point le Christ.

Il leur dit que ce n'était point lui qui était l'époux de l'Église, mais qu'il était seulement l'*ami de l'époux*, et qu'en cette qualité toute sa joie était de n'avoir plus qu'à écouter la voix de cet époux.

« Il faut, poursuivit-il, qu'il croisse et moi que je diminue ; » et il ajouta que « Jésus-Christ est venu d'en haut, et qu'il est au-dessus de tous ; qu'il parle de ce qu'il a vu et entendu, et que celui qui reçoit son témoignage atteste que Dieu est véritable, parce que c'est Dieu qui l'a envoyé, et qu'il ne lui a point donné son esprit par mesure, mais comme il l'aime, il lui a tout mis entre les mains ; que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et que celui qui croit en lui a la vie éternelle ; comme, au contraire, celui qui ne croit point en lui n'a point cette vie et est l'objet de la colère de Dieu qui demeure sur lui. »

Jean ne se contenta pas de rendre témoignage à Jésus sur les bords du Jourdain, il alla jusque dans la cour du prince rendre témoignage à la justice.

Hérode Antipas, fils d'*Hérode le Grand*, sous lequel le Sauveur était né, et son successeur dans une partie de ses États, avait épousé, contre toutes les lois, Hérodiade, femme de son frère.

Jean alla le reprendre de son crime et de tous les autres maux qu'il avait faits, et lui dit hardiment qu'il ne lui était pas permis d'avoir pour femme la femme de son frère. Hérode ne s'irrita pas tout d'un coup contre le saint; au contraire, comme il le tenait pour un homme juste, il avait pour lui du respect, de la crainte et de l'estime; il était même bien aise de l'entendre, et il suivait ses avis en beaucoup de choses. Mais Hérodiade n'était pas dans la même disposition à l'égard de saint Jean, car elle le haïssait mortellement, et elle cherchait toutes les occasions de le perdre. Elle corrompit enfin l'esprit d'Hérode, et ce prince, pour lui complaire, envoya prendre le saint et le fit mettre en prison; il l'eût même fait mourir s'il n'eût appréhendé le peuple, de qui Jean était regardé comme un prophète.

Jésus, ayant su l'emprisonnement de son précurseur, se retira de Judée et s'en retourna en Galilée par la Samarie : d'autant plus que les pharisiens avaient appris qu'il avait plus de disciples et qu'il baptisait plus de personnes que Jean, ce qu'il ne faisait néanmoins que par le ministère de ses disciples.

Jésus arriva sur l'heure de midi auprès d'une ville de Samarie, nommée Sichar, et, comme il était fatigué, il s'assit sur le bords d'un puits qu'on appelait la Fontaine de Jacob, dans une terre que ce patriarche avait donnée autrefois à son fils Joseph. Une femme du pays vint querir de l'eau à ce puits, et Jésus lui dit :

« Donnez-moi à boire. »

Cette femme, qui le reconnut pour Juif, s'étonna de ce qu'il voulait bien recevoir d'une Samaritaine le service qu'il lui demandait; car les Juifs avaient en horreur les Samaritains, comme des personnes étrangères qui possédaient une partie de leur pays, et qui avaient altéré

la loi de Moïse par plusieurs superstitions païennes qu'ils y avaient mêlées.

Elle témoigna sa surprise à Jésus ; mais il lui dit :

« Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. »

Elle prit ces paroles à la lettre, et ne sachant s'il voulait puiser cette eau vive dans le puits qui était là, ou ailleurs, elle lui répondit :

« Seigneur, vous n'avez point de quoi en puiser, et ce puits est profond : êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, dont il a bu lui-même et toute sa famille ?

— Quiconque boit de cette eau, repartit Jésus, aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : cette eau deviendra en lui une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. »

Il entendait par là, ou la grâce qui éteint en l'homme la soif de toutes les choses de la terre, ou la gloire qui rassasiera parfaitement tous nos désirs. Mais la Samaritaine l'entendit encore d'une eau corporelle, ce qui lui fit dire à Jésus-Christ, avec bien de l'empressement :

« Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que, n'ayant plus soif, je ne sois plus obligée d'en venir puiser ici. »

Jésus lui dit :

« Allez querir votre mari. »

Et sur ce qu'elle lui répondit qu'elle n'en avait point, il lui répliqua :

« Vous avez raison : car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. »

Elle vit bien, à ces paroles, que celui qui lui parlait

connaissait toute sa vie ; elle lui dit, soit pour détourner un discours qui ne lui était point favorable, soit pour profiter de la rencontre d'une personne si éclairée, et s'instruire de ce qu'elle ne savait pas :

« Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète; nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. »

Jésus prit de là occasion d'apprendre à cette femme que Dieu étant esprit et vérité, il veut être adoré en esprit et en vérité, et avec connaissance de ce qu'on adore; que cette adoration ne dépend point des lieux, et que le temps était venu qu'il serait adoré de la sorte.

« Je sais, répondit-elle, que le Messie doit venir; et, lorsqu'il sera venu, il nous instruira de tout. »

Sur quoi, Jésus lui dit qu'il était lui-même le Messie dont elle parlait.

En même temps, ses disciples, qui étaient allés à la ville pour acheter à manger, arrivèrent et furent surpris de le voir, contre sa coutume, s'entretenir avec une femme; mais le respect qu'ils avaient pour lui les empêcha de lui faire aucune question là-dessus.

Elle, cependant, laissa là sa cruche, s'en retourna à la ville, dit aux habitants :

« Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait : ne serait-ce point le Christ? »

Jésus était démeuré sur les bords du puits; et comme ses disciples le pressaient de manger, il leur dit :

« J'ai une viande à manger que vous ne connaissez pas. »

Et il leur expliqua ensuite quelle était cette viande par ces paroles :

« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Cette œuvre était le salut des hommes, et sa nourriture était la foi de ceux qu'il convertissait.

Cependant la femme à qui il avait parlé revint avec les habitants de Sichar, qui, croyant déjà en lui sur ce qu'elle leur avait dit, le vinrent prier de demeurer chez eux.

Il y passa deux jours, et par ses discours il fortifia leur foi et accrut le nombre de ceux qui crurent en son nom, de sorte qu'ils disaient à cette femme :

« Ce n'est plus sur ce que vous avez dit que nous croyons, car nous l'avons ouï nous-mêmes, et nous savons qu'il est le Sauveur du monde. »

Paroles que nous répéterons lorsque nous aurons le bonheur de voir Jésus-Christ face à face. Aujourd'hui, nous voyons les témoignages de l'Église, que, selon Origène, la Samaritaine représente.

CHAPITRE V

Prédication dans la Galilée. — Vocation de quatre apôtres. — Jésus guérit plusieurs malades. — Il apaise une tempête. — Il délivre deux possédés. — Il guérit un paralytique à Capharnaüm. — Il appelle le publicain Matthieu à sa suite. — Nouvelles guérisons. — Il choisit douze apôtres et prêche sur la montagne.

I

Deux jours après ce que nous venons de raconter, Jésus, étant parti de Sichar, continua son voyage de Galilée, et fut bien accueilli par les Galiléens, qui avaient vu les miracles accomplis à Jérusalem pendant la solennité de Pâques. Ce fut alors que Jésus commença à prêcher l'Evangile, c'est-à-dire l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu, qui allait être ouvert aux hommes, et il disait : « Le temps est venu, le royaume de Dieu est proche, faites pénitence et croyez à l'Evangile. »

Un jour qu'il était à Cana, où il avait changé l'eau en vin, un officier alla le trouver, et le pria de venir avec lui à Capharnaüm pour guérir son fils mourant. Le Sauveur, qui pénétrait le fond des cœurs, lui dit : « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point. » Mais l'officier le pressant de venir avant que son fils mourût, il lui répondit : « Allez, votre fils se porte

bien. » Il crut ce que Jésus lui disait. Comme il partait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui apprirent la guérison de son fils. Il s'informa de l'heure à laquelle son fils s'était mieux porté; ils lui dirent que la fièvre l'avait quitté le jour précédent à une heure après midi. Or, c'était à la même heure que Jésus lui avait dit : « Votre fils se porte bien. » Ce miracle convertit toute sa famille.

II

Il y avait à l'orient de la Galilée un grand lac, à qui l'Evangile donne le nom de mer, selon la manière de parler des Hébreux, et qui est appelé, tantôt la mer de Galilée, tantôt lac ou mer de Génésareth ou de Tibériade.

Un jour que Jésus marchait le long de ce lac, il vit deux pêcheurs qui jetaient leurs filets dans l'eau; l'un était Simon, et l'autre André, son frère, qui, ayant ouï dire à saint Jean, dont il était disciple, que Jésus était l'Agneau de Dieu, l'avait suivi, et lui avait amené son frère le lendemain. Ils ne s'étaient point attachés dès lors entièrement à sa suite, et ils étaient retournés chez eux. Quelques pas au delà de l'endroit où il les vit pêcher, il y avait deux autres frères nommés Jacques et Jean, qui étaient, avec Zébédée leur père, dans une barque, où ils raccommodaient leurs filets : ces quatre pêcheurs étaient de Bethsaïde. Il les appela tous les quatre à lui et leur fit tout quitter pour le suivre. Etant sur le bord du lac de Génésareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, Jésus vit deux barques dont les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. Il entra dans celle de Simon, et l'ayant fait éloigner un peu du bord,

il s'y assit, et de là se mit à enseigner le peuple. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher. » Simon lui dit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; néanmoins, sur votre parole, je jetterai le filet. » L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que, leur filet se rompant, ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent et remplirent tellement les deux barques, qu'elles semblaient vouloir couler à fond. Simon, épouvanté de ce miracle aussi bien que ses compagnons, se jeta aux pieds de Jésus en disant : « Seigneur, retirez-vous de moi ; car je ne suis qu'un pauvre pêcheur. » Jésus lui dit : « Ne craignez point, vous serez désormais un pêcheur d'hommes. » Ce fut donc apparemment après ce prodige qu'il dit à Simon et à André : « Suivez-moi. » Il appela en même temps Jacques et Jean, qui laissèrent dans la barque Zébédée leur père, avec ceux qui travaillaient pour lui ; et tous quatre abandonnèrent leurs filets et renoncèrent à tout pour le suivre et pour s'attacher désormais entièrement à lui.

III

Le Sauveur alla ensuite demeurer quelque temps à Capharnaüm, ville située sur les bords du Jourdain, à l'endroit où ce fleuve entre dans le lac dont nous venons de parler. Il prêcha dans cette ville et y fit admirer sa doctrine ; car il parlait avec puissance et autorité. Les jours de sabbat il faisait des instructions dans la synagogue.

Un jour, il s'y trouva un possédé qui se mit à blasphémer. Mais Jésus dit au démon : « Tais-toi et sors de

cet homme. » Le démon obéit. Tous ceux qui furent témoins de ce prodige étaient dans le plus grand étonnement.

Etant sorti de la synagogue, Jésus alla avec les fils de Zébédée dans la maison de Simon, dont la belle-mère était gravement malade. Ses disciples l'ayant prié pour elle, il s'approcha du lit, la prit par la main, la fit lever, et commanda à la fièvre de la quitter. La malade fut si parfaitement guérie, qu'ayant abandonné le lit, elle les servit et leur prépara à manger.

Cependant le miracle que Jésus avait fait dans la synagogue se répandait de tous côtés dans Capharnaüm ; de sorte que le soir, après le soleil couché, toute la ville s'assembla devant la porte du logis où il était; car tous ceux qui avaient des personnes affligées de quelques maladies que ce fût, les lui amenèrent, et il les guérit tous en imposant les mains sur chacun d'eux. Il délivra aussi par sa parole plusieurs possédés, et les démons, en les quittant, criaient à haute voix : « Vous êtes le Fils de Dieu ! » Mais il les menacait et les empêchait de dire qu'il était le Christ, soit qu'il ne voulût point recevoir des louanges de la bouche des esprits impurs, ni que la vérité fût annoncée par le père du mensonge, soit qu'il voulût faire connaître qu'il n'avait aucun commerce avec les démons, prévoyant ce que la calomnie inventerait quelque jour contre lui, qu'il ne chassait les démons qu'au nom de prince des démons.

IV

Le lendemain, il sortit seul de grand matin, et s'en alla faire sa prière dans un lieu désert. Simon et ceux qui étaient avec lui le suivirent, et l'ayant trouvé, ils

lui dirent que tout le monde le cherchait. Il leur répondit qu'il fallait qu'il allât prêcher dans les villages et autres lieux voisins, puisque c'était pour exercer ce ministère qu'il était venu. Cependant tout le peuple arriva au même lieu, et voulait l'obliger de demeurer avec eux ; mais il leur dit ce qu'il venait de dire à ses disciples : « Il faut que je prêche aussi aux autres villes l'Evangile du royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. » Il parcourut la Galilée, prêchant dans les synagogues, et guérissant les malades : sa réputation s'étant répandue dans toute la Syrie, on lui amenait de tous côtés des possédés et des personnes affligées de différents maux, et il était suivi continuellement d'une foule immense et sympathique.

Un jour qu'il s'en vit presque accablé, il ordonna à ses disciples de le passer à l'autre bord du lac de Génésareth. Un docteur de la loi, qui vit que Jésus les allait quitter, s'approcha de lui, et lui dit : « Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez. » Jésus lui répondit : « Les renards ont des tannières, et les oiseaux ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'était qu'il fallait un plus grand désintéressement et un plus grand courage qu'il ne pensait pour suivre un homme qui, loin d'enrichir les siens, n'avait pas lui-même sur la terre la moindre chose qui fût à lui. Il refusa ainsi ce docteur, et il traita un de ses disciples d'une manière toute différente, car il lui ordonna de le suivre ; et ce disciple lui demandant la permission d'aller auparavant inhumer son père, il lui répondit : « Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ; mais pour vous, allez annoncer le royaume de Dieu. » Il lui apprit, par cette réponse, que la prédication de l'Evangile est quelque chose de plus que de rendre aux hommes les devoirs qui leur peuvent être rendus par

toutes sortes de personnes ; les hommes dont l'âme est morte, peuvent ensevelir ceux qui sont morts selon le corps, mais tout le monde n'est pas propre pour annoncer l'Evangile ; il faut être pur pour exercer dignement ce ministère ; et quand on y est appelé de Dieu, il faut le préférer à toutes choses. Saint Luc parle d'une troisième personne, qui, voulant suivre Jésus, souhaitait d'aller auparavant dire adieu à ceux de sa maison, ou disposer de ce qui lui appartenait. Jésus lui dit : « Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu. » Par cette réponse, il nous enseigne que celui qui veut travailler à son salut, doit n'avoir que cela en vue et y apporter toutes choses.

Le Sauveur entra sur le soir dans une barque pour passer, comme nous avons dit, à l'autre bord du lac de Généraseth. Il avait avec lui ses disciples, qui renvoyèrent le peuple, ce qui n'empêcha pas qu'il n'entrât du monde dans quelques barques qui se trouvaient là pour le suivre.

Comme ils passaient, il s'éleva une telle tempête, que les vagues entraient avec violence dans la barque où était Jésus, laquelle s'emplissait d'eau. Pour lui, il s'était endormi, afin d'exercer la foi de ses disciples, et il reposait sur un oreiller, à la poupe du vaisseau, lorsque ceux qu'il voulait éprouver, se voyant dans le péril, s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en lui disant : « Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons? Seigneur, sauvez-nous. »

Il leur dit : « Pourquoi êtes-vous si timides, hommes de peu de foi? »

Puis, s'étant levé, il commanda aux eaux de se calmer. Le vent cessa aussitôt, et il se fit un grand calme sur le lac. Jésus reprit de nouveau le peu de foi de ses disciples, en leur disant : « Où est votre foi, et pourquoi

avez-vous tant de peur? Cependant, ses disciples, et ceux qui étaient dans les autres barques, étaient frappés d'étonnement et de crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : « Quel est celui qui commande aux vents et à la mer, et qui se fait obéir par les éléments? »

Ils abordèrent au pays des Géraséniens, à l'orient du lac qu'ils venaient de passer. Le Sauveur était à peine descendu de la barque qu'il vit venir à lui deux possédés, en criant : « Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? » Ces deux hommes habitaient dans les tombeaux, et ils étaient si furieux, que personne n'osait passer par ce chemin-là. Saint Marc et saint Luc ne parlent que de l'un deux, dont ils décrivent particulièrement la possession, soit qu'il fût le plus tourmenté par le démon, soit qu'il fût le plus considérable des deux, ou que sa guérison eût fait plus de bruit. Il y avait déjà fort longtemps qu'il était agité du démon, il n'avait ni habits ni maison ; mais il demeurait jour et nuit sur les montagnes et dans les sépulcres. On l'avait souvent chargé de chaînes ; et on lui avait mis les fers aux pieds, mais il avait toujours brisé ses fers et ses chaînes, et le démon alors le transportait dans les déserts, en sorte que personne n'avait jamais pu le dompter. Il vit de loin le Sauveur et il courut à lui avec son compagnon : et le diable, qui parlait par sa bouche, pria le Fils de Dieu de ne le point tourmenter en lui ordonnant, comme il faisait, de quitter ce possédé. Cependant Jésus lui commanda de sortir de cet homme, et il lui demanda en même temps son nom. Il répondit qu'il s'appelait Légion, parce qu'il était entré plusieurs démons dans ce malheureux ; et comme un de leurs plus grands supplices est d'être réduits à ne pouvoir faire du mal aux hommes, ils conjuraient le Sauveur de ne leur point commander de s'en aller dans

l'abîme : mais de permettre qu'au sortir de ces deux possédés, ils entrassent dans un troupeau de pourceaux qui passaient près de ce lieu-là, le long des montagnes. Jésus leur accorda ce qu'ils demandaient; et en leur abandonnant ces pourceaux, il nous apprit : 1° qu'il peut disposer comme il lui plaît de tout ce qui est à nous, puisque nous n'avons rien du tout qui ne vienne de lui; 2° que le démon ne peut rien sur nous ni sur ce qui nous appartient, qu'autant que Dieu veut le lui permettre; 3° quelle est la rage et la haine du démon contre les hommes, qu'il veut tourmenter sans cesse, soit en leurs personnes, soit en leurs biens; et ce qu'il serait capable de faire pour assouvir cette haine, si Dieu ne donnait à sa fureur les bornes qu'il lui plaît. C'est ce que l'on peut voir par ce qui arriva à ces pourceaux; car dès que Jésus eut permis aux démons d'y entrer, ils les firent tous courir avec impétuosité sur les rochers, et les précipitèrent de là dans le lac, où il y en eut environ deux mille de noyés. Ceux qui les gardaient coururent en porter la nouvelle dans les villes et dans les villages d'alentour, et attirèrent au lieu où était le Sauveur une grande quantité de personnes, qui voulurent savoir la vérité de ce qu'on leur venait de dire. Ils trouvèrent cet homme qu'il avait délivré d'une légion de démons, assis à ses pieds, ayant tout son bon sens, et aussi doux et tranquille qu'il était furieux et terrible auparavant. Ils apprirent toutes les circonstances de sa délivrance de ceux qui en avaient été les témoins, et ils en furent saisis de frayeur. Toute la ville de Gérasa vint trouver Jésus, et ne le regarda qu'avec tremblement. Ils eurent du respect pour celui qui commandait ainsi aux démons, mais ils eurent peur d'un homme qui précipitait les pourceaux dans la mer; et soit qu'ils ne se crussent pas dignes de la présence du Sauveur, soit qu'ils craignissent de plus grandes pertes que celles qu'ils ve-

naient de faire, ils le supplièrent de se retirer de leur pays. Celui qui avait été possédé pria son libérateur de lui permettre d'aller avec lui, mais Jésus lui dit : « Retournez-vous-en en votre maison, et racontez les grandes choses que Dieu a faites en votre faveur. »

L'homme obéit.

V

Jésus-Christ, voulant sortir du pays des Géraséniens, remonta dans la barque, et trouva à l'autre bord du lac une multitude de peuple qui le reçut avec une grande joie. Il retourna à Capharnaüm, où un jour il assembla autour de lui un si grand nombre de personnes, que tout le logis et l'espace d'auprès la porte ne les pouvaient contenir. Il y avait auprès de lui des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, du pays de Judée et de la ville de Jérusalem ; il leur prêchait à tous la parole de Dieu, et il faisait paraître le pouvoir que Dieu lui avait donné pour la guérison des malades. On voulut lui présenter un paralytique, mais on ne savait par où le faire entrer, à cause de la foule du peuple. Ceux qui le portaient s'avisèrent de monter sur le haut de la maison, d'en découvrir le toit, et y ayant fait une ouverture, ils descendirent par là le lit où était couché le malade, qu'ils placèrent devant le Fils de Dieu. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

Ces paroles déplurent aux pharisiens et aux docteurs qui étaient là, et ils pensaient en eux-mêmes que Dieu seul ayant le pouvoir de remettre les péchés, il fallait que Jésus, qui s'attribuait ce pouvoir, fût un blasphémateur. Mais lui, qui pénétrait le fond de leurs cœurs,

leur dit : « Pourquoi vous occupez-vous l'esprit de ces mauvaises pensées? Lequel est le plus aisé, ou de dire à ce paralytique : « Vos péchés vous sont remis, » ou de lui dire : « Levez-vous, emportez votre lit et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il au paralitique, emportez votre lit, et allez-vous-en en votre maison. »

Le malade se leva au même instant devant tout le monde, emporta le lit où il était couché, et s'en alla chez lui rendant gloire à Dieu. Les assistants furent touchés de ce miracle; et quoique le pouvoir de guérir soit moindre que celui de remettre les péchés, néanmoins, parce qu'il est plus malaisé de faire croire faussement une guérison dont il faut que les sens soient témoins, qu'une rémission qui est secrète et invisible, tout le peuple, qui fut convaincu par ses propres yeux de l'efficace de ces paroles : « Levez-vous et emportez votre lit, » fut pleinement persuadé de la vérité de ces autres : « Vos péchés vous sont remis. » Ils glorifièrent tous le Seigneur, et ils se disaient, dans la frayeur où ce prodige les avait jetés : « Nous avons vu aujourd'hui des choses surprenantes, et jamais nous n'avons rien vu de semblable. »

VI

Ayant quitté cette maison, Jésus alla du côté du lac, et vit en passant un publicain qui était assis au bureau des impôts, et il lui dit : « Suivez-moi. » Cet homme, qui était fils d'Alphée, et qui se nommait Lévi ou Matthieu, se leva aussitôt, quitta tout et s'attacha à celui qui l'appelait. Il lui fit après cela un grand festin dans sa maison, où il vint plusieurs publicains et des gens de

mauvaise vie, qui se mirent à table avec Jésus et ses disciples. Les docteurs et les pharisiens ne pouvaient souffrir que le Sauveur eût de commerce avec des pécheurs, ou avec les publicains, que les Juifs avaient en horreur; ils en murmuraient fort, et ils demandèrent à ses disciples pourquoi leur maître et eux mangeaient et buvaient avec ces sortes de personnes. Le Sauveur entendit leurs plaintes, et leur dit: « Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin, et je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs; allez, et apprenez ce que veulent dire ces paroles de l'Écriture : Ce n'est pas tant le sacrifice que je veux, que la miséricorde. »

Cette réponse ne fit pas cesser tous les murmures des pharisiens; ils s'approchèrent de lui avec les disciples de Jean, et ils lui firent cette question : « Pourquoi les disciples de Jean, aussi bien que ceux des pharisiens, font-ils souvent des jeûnes et des prières, et que les vôtres ne jeûnent point ? »

Jésus leur répondit : « Pouvez-vous faire jeûner les amis de l'époux, et peuvent-ils être dans la tristesse et dans le deuil, pendant que l'époux est avec eux ? cela ne se peut pas; mais il viendra un temps que l'époux leur sera ôté; et ce sera alors qu'ils jeûneront. »

A cette raison tirée de la présence de l'époux, qui est le nom que Jean-Baptiste avait donné lui-même à Jésus-Christ, le Fils de Dieu en ajouta une autre, tirée de la faiblesse de ses disciples : il fit voir aux pharisiens, que vouloir imposer d'abord des choses trop fortes à des personnes encore faibles, c'était tout gâter, et imiter l'imprudence de celui qui voudrait coudre un morceau de drap neuf à un vieux vêtement, ou mettre du vin nouveau dans de vieux vaisseaux.

Pendant que Jésus parlait de la sorte aux pharisiens

et aux disciples de Jean, Jaïre, chef de la synagogue, vint se prosterner à ses pieds, et le supplia de venir chez lui imposer les mains à sa fille unique, âgée d'environ douze ans, qui était à l'extrémité. Jésus s'en alla aussitôt avec lui, et fut suivi de ses disciples et d'une grande multitude de peuple. Une femme malade depuis douze ans d'une perte de sang, qui avait dépensé tout son bien à se faire traiter, et avait beaucoup souffert entre les mains des médecins, sans en recevoir aucun soulagement, ayant entendu parler de Jésus, vint derrière lui au travers de la foule, et le toucha par le bord de son vêtement, car elle avait une si grande foi, qu'elle disait en elle-même : « Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. »

Elle le fut en effet, et elle sentit au même instant qu'elle était délivrée de son mal. Cependant Jésus, « qui connut la vertu qui était sortie de lui, » se retourna aussitôt au milieu de la foule, et demanda qui l'avait touché. Pierre et ses autres disciples lui répondirent : « Maître, la foule du peuple vous presse et vous accable, et vous demandez qui vous a touché. » Mais Jésus leur dit : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi. » Et il se mit à regarder autour de lui, pour voir celle qui l'avait touché avec tant de foi, qu'elle avait reçu par cet attouchement la guérison de sa maladie. Se voyant découverte, elle se jeta toute tremblante aux pieds du Fils de Dieu, et elle raconta en présence de tout le monde ce qui lui était arrivé. Jésus la rassura et lui dit : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez guérie entièrement de votre mal. »

Il parlait encore à cette femme, lorsqu'un homme vint dire à Jaïre que sa fille était morte, et qu'il était inutile de donner la peine à Jésus d'aller plus loin. Le Sauveur

entendit ce que disait cet homme, et il dit au chef de la synagogue : « Ne craignez point, croyez seulement, et votre fille sera guérie. » Quand ils furent arrivés à la maison, ils y trouvèrent des joueurs de flûte et une troupe de personnes qui pleuraient et qui jetaient de grands cris. Jésus leur dit en entrant : « Pourquoi faites-vous tant de bruit, et pourquoi pleurez-vous? cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. »

A ces paroles, ils se moquèrent de lui, sachant bien qu'elle était morte, mais ignorant qu'il était aussi facile à Jésus de ressusciter les morts, qu'il est facile aux hommes d'éveiller des personnes qui dorment. Il fit sortir tout le monde de la chambre, et n'y laissa entrer que trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la fille. Il s'approcha du lit où elle était, la prit par la main et lui dit : « Ma fille, levez-vous, je vous le commande. »

Elle se leva et marcha, au grand étonnement de son père et de sa mère. Jésus leur commanda de ne rien dire de ce qui s'était passé ; le bruit de ce miracle ne laissa pas de se répandre dans tout le pays.

En sortant de là, Jésus fut suivi par deux aveugles qui criaient après lui : « Fils de David, ayez pitié de nous. » Lorsqu'il fut arrivé à la maison, ils s'approchèrent de lui, et il leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? » Ils répondirent : « Oui, Seigneur. » Et aussitôt il leur toucha les yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. »

Et leurs yeux furent ouverts au même instant. Il leur défendit de parler à personne de leur guérison, pour apprendre aux hommes à désirer, par une humilité sincère, que le bien qu'ils font demeure caché ; et il permit néanmoins que ces aveugles répandissent le bruit de son nom par tout le pays, pour nous enseigner, par leur

exemple, qu'une partie de la reconnaissance que nous devons à Dieu des grâces que nous recevons de lui, et de les publier, afin qu'il soit connu, loué et glorifié par ceux à qui nous le ferons connaître.

On présenta ensuite à Jésus un homme muet possédé du démon. Dès que cet esprit impur fut chassé, le muet parla. Le peuple ravi en admiration disait : « On n'a jamais rien vu de semblable en Israël. »

Les pharisiens commencèrent dès lors à dire ce qu'ils répétèrent souvent depuis, qu'il chassait les démons par le prince des démons.

VII

Jésus, s'en alla ensuite à Jérusalem pour la fête de Pâques.

Il y avait dans cette ville un lavoir qu'on appelait la *piscine probatique*, c'est-à-dire la *piscine aux brebis*, parce qu'elle était proche d'une porte de la ville qui portait ce nom, et quelques-uns disent qu'elle servait à laver les victimes. Un ange venait en un certain temps remuer l'eau de cette piscine, et celui qui y entrait le premier après que l'eau avait été troublée par l'ange était guéri, quelque maladie qu'il eût. C'est pourquoi les cinq galeries d'autour de cette piscine étaient pleines de malades qui attendaient que l'eau fût remuée. Il y en avait un qui portait son mal depuis trente-huit ans ; ce que Jésus ayant su, il lui dit : « Voulez-vous être guéri ? — Seigneur, lui répondit cet homme, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau en a été remuée, et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. » Jésus lui dit : « Levez-vous, emportez votre lit et marchez. » Le malade fut guéri à l'instant, prit son lit et s'en alla.

Or, c'était un samedi, jour que les Juifs appelaient *jour de sabbat*, c'est-à-dire *de repos*, car alors tout travail était défendu par la loi; de sorte que, le voyant chargé de son lit, ils le querellèrent comme violant la loi, mais il leur répondit : « Celui qui ma guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez. » Ils lui demandèrent qui était cet homme dont il parlait, mais il n'en savait rien lui-même, parce que Jésus s'était retiré aussitôt de la foule du peuple qui était là. Depuis, le Sauveur trouva cet homme dans le temple, et lui dit : « Vous voilà guéri. Ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. » Cet homme alla trouver les Juifs, et leur dit que c'était Jésus qui l'avait guéri. Ils prirent de là occasion de persécuter le Fils de Dieu; et parce qu'il leur dit qu'il fallait qu'il agît incessamment avec son Père, ils conçurent encore une plus grande haine contre lui, de ce que non-seulement il ne gardait pas le sabbat, mais qu'il disait aussi que Dieu était son père, et qu'il se faisait égal à lui. Le Sauveur leur prouva alors sa divinité, et il leur fit voir qu'il avait reçu de son Père tout pouvoir d'agir, de juger et de ressusciter. Qu'il ne s'en rendait pas témoignage à lui-même, mais qu'il avait le témoignage de Jean, celui des œuvres et des miracles, enfin celui de son Père même dans les Écritures; et que s'ils ne se rendaient à aucune de toutes ces preuves, c'est qu'ils n'aimaient point Dieu; et qu'au lieu de rechercher la gloire qui vient de lui, ils ne recherchaient que celle qu'ils se donnaient les uns aux autres.

VIII

Nous avons vu que les Juifs avaient fait un crime au Fils de Dieu d'avoir guéri un homme le jour du sabbat,

comme s'il eût en cela violé la loi de Dieu. Ils ne manquèrent pas de lui adresser le même reproche dans d'autres occasions semblables : un jour de sabbat, comme il passait le long des blés, et que ses disciples, pressés de la faim, avaient pris des épis en marchant, les avaient froissés, et en avaient mangé, quelques pharisiens, feignant d'en être indignés, lui dirent : « Voilà vos disciples qui font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat. » Mais il leur cita : premièrement, l'exemple de David, qui, dans un besoin pressant, avait mangé des pains que les prêtres seuls pouvaient manger, pour leur faire comprendre que la nécessité peut dispenser quelquefois de la loi ; secondement, l'exemple de leurs prêtres, qui, sans violer le sabbat, et par l'ordonnance même de la loi, ne laissaient pas d'égorger des victimes dans le temple les jours de sabbat, afin de les convaincre que la loi ne défend pas toutes sortes d'actions le jour du sabbat : que s'ils prétendaient que le temple justifiait ces sortes d'actions, il pouvait bien justifier celles de ses disciples, puisqu'il était plus grand que le temple ; que s'ils eussent bien connu que la miséricorde est plus que le sacrifice, ils n'eussent pas condamné si témérairement des innocents ; qu'ils voulaient renverser l'ordre des choses, en voulant que l'homme fût pour le sabbat, au lieu que le sabbat était pour l'homme ; et qu'enfin le Fils de l'homme était le maître, même du sabbat.

Un autre samedi, comme il enseignait dans une synagogue où il se trouvait un homme qui avait la main droite sèche, les docteurs et les pharisiens demandèrent à Jésus s'il était permis de guérir un jour de sabbat, et ils observaient en même temps s'il guérirait cet homme, afin d'avoir un prétexte de l'accuser. Comme il connaissait leurs pensées, ayant fait venir cet homme au milieu de l'assemblée, il leur demanda à son tour s'il était per-

mis de faire du bien et de sauver la vie en un jour de sabbat; et pour leur faire voir qu'indubitablement cela était permis, il ajouta: « Quel est celui d'entre vous qui, ayant une brebis qui vienne à tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne la prenne et ne l'en retire? Or, combien un homme est-il plus excellent qu'une brebis! » Ils ne pouvaient rien répondre, mais ils ne se rendaient pas pour cela à la vérité; de sorte que Jésus les ayant regardés avec une sainte colère, à cause de la dureté et de l'aveuglement de leur cœur, il se tourna vers l'homme qui avait la main sèche, et lui dit: « Etendez votre main. »

Il le fit, et elle devint au même moment aussi saine que l'autre. Les pharisiens ne purent voir ce prodige sans fureur, et ils délibérèrent des moyens qu'ils pourraient prendre pour perdre Jésus.

Pour lui, il se retira avec ses disciples vers le lac de Génésareth; il y fut suivi d'une foule immense; car le bruit de ses miracles s'était répandu dans toute la Galilée, dans la Judée, dans l'Idumée, dans tout le pays arrosé du Jourdain et jusqu'au bord de la Méditerranée, du côté de Tyr et de Sidon. Il ordonna à ses disciples de lui tenir là une barque prête pour s'y retirer, afin de n'être pas accablé par la foule du peuple. Il guérit tous les malades qui lui furent présentés, leur commanda en même temps de ne le point découvrir, et fit taire avec menaces les démons qui se prosternaient devant lui en criant: « Vous êtes le Fils de Dieu. »

IX

Sur ces entrefaites, le Seigneur se retira sur une montagne, où il passa toute la nuit en prières. Quand le jour fut venu, il appela ses disciples, et parmi eux il en

choisit douze à qui il donna le nom d'*apôtres*, c'est-à-dire *envoyés*, parce qu'il devait les envoyer prêcher son Evangile. C'étaient : Simon, qu'il avait déjà appelé Pierre, et André, son frère; les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, à qui il donna le nom de *Boarnerges* (c'est-à-dire *enfants du tonnerre*); Philippe, le premier à qui il avait dit : « *Suivez-moi ;* » Barthélemy; Matthieu, qu'il avait tiré du bureau des impôts ; Thomas; un autre Jacques, fils d'Alphée, et son frère nommé Judes ou Thadée ; Simon, et Judas Iscariote.

Il descendit ensuite avec eux et s'arrêta dans une plaine qui était sur la même montagne, où il trouva tout le peuple dont nous avons parlé, qui était venu pour l'entendre, et qui s'efforçait de le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait tous les malades. Il y en avait aussi parmi eux qui étaient possédés des démons, et il les délivra tous. Après quoi, il fit, en présence de tout le monde, un discours qui comprend toutes les maximes de la loi chrétienne ; il l'adressa à ses disciples, et il commença par leur apprendre en quoi consiste le bonheur.

Bienheureux, leur dit-il, *les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire ceux qui ne sont point attachés par la cupidité aux biens de la terre, parce que le royaume du ciel est à eux. *Bienheureux ceux qui sont doux*, parce qu'ils posséderont la terre, c'est-à-dire le paradis, qui est, comme l'expliquent les Pères, la terre des vivants et l'héritage de ceux qui souffrent avec douceur qu'on leur ravisse ce qu'ils ont ici-bas, lorsqu'ils ne peuvent le conserver sans offenser Dieu. *Bienheureux ceux qui pleurent*, parce qu'ils seront consolés. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice*, parce qu'ils seront rassasiés. *Bienheureux les miséricordieux*, parce qu'on leur fera miséricorde. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur*,

parce qu'ils verront Dieu. *Bienheureux les pacifiques*, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*, parce que le royaume du ciel est à eux. « Vous serez bienheureux, ajouta-t-il, lorsque les hommes vous haïront et vous persécuteront à cause de moi, et qu'ils vous chargeront d'injures et de reproches : réjouissez-vous alors, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. » Et après avoir ainsi fait voir qu'on n'est vraiment heureux en cette vie qu'autant que, par le mépris des biens, des honneurs et des plaisirs, pour l'amour de la justice et de la paix, par la miséricorde, par la pureté du cœur et par la patience, on se rend digne de la félicité éternelle que Dieu nous réserve dans le ciel : il prononça malheur sur les mauvais riches, sur les matérialistes qui placent leur bonheur dans les richesses, dans les honneurs, parce qu'ils verront leurs plaisirs, leur gloire, leur consolation et leur abondance, faire place à une faim et à des larmes qui seront éternelles.

Le divin législateur apprit ensuite à ses apôtres qu'ils étaient le sel et la lumière du monde, pour réformer les mœurs et dissiper les ténèbres des hommes; qu'ils doivent donc être purs eux-mêmes, et ne pas négliger de répandre la lumière de leur doctrine, puisqu'ils n'étaient placés sur le chandelier que pour cela ; Jésus ajouta qu'il n'était pas venu pour détruire la loi de Moïse, mais pour l'accomplir, et lui donner sa dernière perfection, en enseignant à ses disciples une justice plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, et sans laquelle on ne pourrait entrer dans le ciel.

« Vous savez, disait-il, qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement; et moi je vous dis

que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le même tribunal ; que celui qui dira à son frère : *raca* (terme injurieux chez les Juifs), méritera d'être condamné par le conseil, et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc, étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, après cela vous viendrez présenter votre offrande. »

« Vous savez, leur dit-il encore, qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas d'adultère ; et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

S'arracher l'œil, c'est-à-dire se priver du plaisir de voir lorsque cette vue est capable d'exciter des désirs déréglés dans le cœur, ne faire aucun serment hors le cas de nécessité, voilà la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà ce que les chrétiens doivent exactement pratiquer.

Loin de permettre qu'on se venge, le Sauveur nous apprend au contraire à tendre la joue à celui qui veut nous frapper, c'est-à-dire à souffrir tous les maux si on ne peut les éviter sans manquer à la charité, à la justice et aux autres vertus.

Les Juifs croyaient que l'obligation d'aimer leur prochain ne leur défendait pas de haïr leurs ennemis. Combien plus sublime est la doctrine du Fils de Dieu ! Il veut que nous aimions ceux qui nous haïssent, et que nous fassions du bien à ceux qui nous persécutent, afin de faire quelque chose de plus que les païens, d'imiter Dieu même, qui fait luire son soleil sur les méchants aussi

bien que sur les bons, et de mériter ainsi la glorieuse qualité de ses enfants.

Des péchés il passe aux bonnes actions, et, pour les rendre pures, il apprend à en purifier le motif, nous faisant connaître que l'intention est aux actions extérieures ce que l'œil est à tout le corps, et qu'elles sont pures ou impures selon que l'intention est bonne ou mauvaise, comme le corps est dans la lumière ou dans les ténèbres selon que l'œil est éclairé ou aveugle. Il enseigne donc qu'il ne faut point faire ses bonnes œuvres, par exemple, ses aumônes, ses prières et ses jeûnes afin d'en être loué par les hommes, mais afin de plaire à Dieu, qui les doit récompenser. Il donne des règles pour la prière, voulant qu'elle soit faite avec confiance en la bonté de Dieu, avec persévérance et avec un esprit de paix et de charité pour ses frères : celui qui ne veut ni donner ni pardonner ne mérite pas qu'on lui accorde les grâces et le pardon qu'il demande. Jésus-Christ ne veut pas qu'on fasse consister principalement la force et le mérite de la prière dans le nombre des paroles, comme si Dieu avait besoin de nos discours pour connaître nos besoins, et, afin qu'on sache ce qu'on doit désirer et demander à Dieu : « Voici, dit-il, comme vous prierez : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Il dégage ensuite l'âme de ses disciples de l'amour des biens, en leur apprenant qu'on ne doit point amasser des trésors sur la terre, mais dans le ciel, où il n'y a ni voleur ni aucun autre danger à craindre; qu'on ne peut

aimer Dieu et l'argent tout à la fois, et qu'au lieu de s'embarrasser avec inquiétude des besoins de cette vie, puisque Dieu, qui nourrit les oiseaux et pare les lis, n'abandonnera pas l'homme qui lui est infiniment plus précieux que les fleurs et les animaux, il faut chercher, premièrement et par-dessus toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice, et espérer qu'il donnera le reste comme par surcroît. Il défend les jugements téméraires et condamne ces hypocrites qui, ne voyant pas la poutre qui leur crève les yeux, veulent ôter une paille de l'œil de leur frère. Il apprend à distribuer avec prudence les choses saintes, en disant qu'il ne faut point jeter des perles devant les pourceaux. Il réduit tous les préceptes qui regardent le prochain, à traiter les autres de la même manière qu'on voudrait être traité soi même. Il assure que la voie qui mène à la vie est étroite, que celle qui mène à la mort est large, et que beaucoup de personnes marchent dans cette dernière.

Il enseigne à se défier des faux prophètes, qui, sous des vêtements de brebis, ne laissent pas d'être des loups ravissants ; qu'il ne faut pas juger d'eux par leurs paroles, mais par leurs œuvres, et que, fissent-ils des miracles, Dieu les rejettera un jour comme des gens qu'il n'a jamais connus ; il traitera de même tous ceux qui se contentent de dire : Seigneur, Seigneur ! sans faire ce qu'il ordonne, et ceux-là seuls entreront dans son royaume, qui auront fait sa volonté.

Il conclut enfin ce discours divin en comparant ses auditeurs à des gens qui bâtissent, disant que celui qui l'écoute et qui pratique ce qu'il enseigne est semblable à un homme sage qui bâtit sur la pierre ferme une maison que nulle tempête ne peut abattre, et que celui, au contraire, qui ne pratique point ce qu'il entend, ressemble à

un fou qui bâtit sur le sable une maison que les vents et les pluies ne manqueront pas de renverser.

Après avoir parlé, le Sauveur descendit de la montagne, suivi d'une foule émue.

Un homme tout couvert de lèpre vint se jeter à ses pieds, l'adorer et lui dire : « Seigneur, vous pouvez me guérir, si vous voulez. » Une prière si humble et si pleine de foi plut au Fils de Dieu, qui, étendant sa main, le toucha et lui dit : « Je le veux, soyez guéri. » Et il fut guéri au même instant. Jésus lui défendit de rien dire à personne de ce miracle, et lui ordonna d'aller se montrer au prêtre, afin qu'il le déclarât délivré de sa lèpre, et offrir le sacrifice prescrit par la loi. Cet homme ne laissa pas de publier partout ce qui lui était arrivé, et la réputation de Jésus s'augmentait de telle sorte qu'il ne pouvait plus paraître dans la ville. Il se retirait dans les déserts, où il s'occupait à la prière; mais les peuples ne laissaient pas de venir en foule de tous côtés pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies.

CHAPITRE VI

Jésus guérit un lépreux. — Il ressuscite un mort. — Conversion d'une pécheresse. — Il délivre le possédé aveugle et muet. — Les pharisiens lui demandent un prodige. — Paraboles. — Jésus va prêcher à Nazareth. — Prédication des apôtres. — Supplice de saint Jean-Baptiste. — Jésus et saint Pierre marchent sur l'eau. — Jésus délivre une fille possédée. — Miracle de la multiplication des pains. — Jésus refuse un prodige aux Pharisiens. — Il guérit un aveugle à Bethsaïde.

I

Le Sauveur fut prié par des sénateurs d'aller, étant à Capharnaüm, dans la maison d'un centenier (capitaine de cent hommes), pour guérir un serviteur qu'il aimait beaucoup, d'une paralysie qui l'avait réduit à l'extrémité. Cet officier avait entendu parler de Jésus, et avait prié ses amis de lui aller demander cette grâce. Ils l'en conjurèrent donc avec instance, et ils lui représentèrent non-seulement le danger du serviteur, mais encore le mérite du maître, et les obligations que lui avait le peuple juif, « car il aime, lui disaient-ils, notre nation, et il nous a même bâti une synagogue. » Le Sauveur s'en alla avec eux, et, comme ils étaient proches de la maison, le centenier envoya d'autres personnes au-devant de lui pour le prier de ne se point donner tant de peine et pour lui

dire de sa part : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Il ajouta qu'il ne s'était pas cru plus digne de l'aller trouver que de le recevoir, et qu'il ne doutait pas de l'efficace de ses paroles, s'il voulait commander à la maladie de quitter son serviteur, puisque lui qui n'était qu'un officier subalterne et soumis à d'autres, se faisait néanmoins obéir exactement par les soldats qu'il avait sous lui. Jésus admira la foi de cet homme, et se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : « Je vous le dis, en vérité, que je n'ai point encore trouvé tant de foi parmi les Israélites mêmes. » Il ajouta qu'il viendrait plusieurs personnes d'Orient et d'Occident prendre leur place dans le royaume de Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob, pendant que les Juifs, qui faisaient gloire de descendre de ces patriarches et qui, en cette qualité, étaient les enfants et les héritiers du royaume, en seraient exclus et précipités dans les ténèbres, où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents. C'est ce qui, en effet, est arrivé aux Juifs, à la place desquels les Gentils, qui ne connaissaient point Dieu, ont été appelés à l'héritage du ciel. Le Sauveur accorda à cette foi qu'il estimait tant, la guérison du malade, qui se porta mieux dès l'heure même, et ceux que le centenier avait envoyés, s'en étant retournés chez lui, trouvèrent son serviteur en parfaite santé.

De là, le Sauveur partit pour Naïm, ville de la même province de Galilée, vers la mer Méditerranée, étant toujours suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il fut près de la porte de la ville, il vit qu'on portait en terre le fils unique d'une veuve. Cette pauvre femme, en pleurant, suivait le cercueil : « Ne pleurez point, lui dit Jésus. » Puis s'approchant du cercueil, et faisant arrêter ceux qui le portaient, il le toucha, et parla

au mort en ces termes : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. » Au même instant, le mort, s'étant levé, commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents glorifièrent Dieu en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »

Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour, et vint jusqu'aux oreilles de Jean, que nous avons laissé dans la prison. Le Précurseur apprit de la bouche de ses disciples les miracles que faisait Jésus ; il ne perdit pas une occasion aussi favorable de le leur faire connaître pour le Messie. Il en choisit deux d'entre eux, qu'il envoya lui faire cette question : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus, au lieu de répondre d'abord, fit plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence; après quoi, il leur dit : « Allez rapporter à Jean ce que vous venez de voir et d'entendre; dites-lui que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, et que l'Evangile est annoncé aux pauvres. »

Voilà les preuves sensibles qu'il leur donna de ce qu'il qu'il était, et il ajouta que bienheureux seraient ceux à qui il ne serait point un sujet de scandale; comme s'il eût voulu dire, ainsi que l'expliquent les saints Pères : « Il est aisé de me prendre pour le Messie quand on me voit faire des miracles ; mais il y en aura peu qui croiront encore la même chose lorsqu'ils me verront souffrir une mort ignominieuse sur la croix. »

Ces deux députés s'en étant retournés trouver leur maître, Jésus s'adressa au peuple, et lui parla ainsi de Jean-Baptiste ; « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité du vent, ou un homme vêtu avec luxe et mollesse ? » Et après les avoir ainsi fait souvenir de la fer-

meté inébranlable et de la vie austère et pénitente de ce saint Précurseur, il les assura qu'il était prophète et plus que prophète, puisqu'il avait été prédit lui-même par les prophètes, et qu'il n'avait pas seulement annoncé de loin l'avénement du Messie, mais qu'il avait été envoyé pour marcher devant lui et lui préparer la voie. Il ajouta, pour achever l'éloge de saint Jean, qu'entre tous ceux qui sont nés de femmes, il était le plus grand; que la loi et les prophètes finissaient, que l'Evangile commençait par lui; que c'était lui qui avait le premier annoncé. le royaume de Dieu.

Cependant le peuple, des publicains et quelques pécheurs convertis avaient seuls écouté avec fruit les prédications de Jean et reçu son baptême. Les pharisiens et les docteurs de la loi l'avaient, au contraire, méprisé.

Ils traitaient de la même manière le Fils de Dieu, qui, touché de la dureté et de l'aveuglement de leur cœur, en parla avec un saint ressentiment devant tout le peuple qui venait d'écouter avec joie l'éloge de Jean-Baptiste : « A qui comparerai-je, dit-il, les hommes de ce siècle ? Ne peut-on pas leur appliquer les paroles de ces enfants qui sont assis sur la place, et qui crient à leurs compagnons : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; nous avons chanté des airs lugubres, et vous n'avez point pleuré; car Jean est venu ne mangeant ni ne buvant (c'est-à-dire, menant une vie très-austère), et ils disent qu'il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant (c'est-à-dire menant une vie commune), et ils l'accusent d'être un homme de bonne chère, qui aime à boire, et qui est ami des publicains et des gens de mauvaise vie. »

Il considéra ensuite le peu de fruit que les villes de Galilée, où il avait fait plus de prédications et de miracles, tiraient de tous ces secours que la miséricorde de Dieu

leur présentait pour leur salut. Il leur reprocha leur obstination et leur impénitence, et prononça sur elles ces terribles malédictions : « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde ! parce que si les miracles qui ont été faits parmi vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon (qui étaient deux villes païennes), elles auraient fait pénitence avec le cilice et la cendre. » Et s'adressant à la ville de Capharnaüm, où il avait fait plus de séjour que dans toutes les autres, il lui reprocha son orgueil et son endurcissement : « Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel ? tu seras abaissée jusqu'au fond des enfers, parce que, si Sodome (ville que le feu du ciel avait consumée pour ses désordres) eût été témoin des prodiges qui se sont accomplis en toi, elle subsisterait encore aujourd'hui. » Il ajouta enfin qu'au jour du Jugement les habitants de Sodome, dont le ciel avait puni si sévèrement les horribles impudicités, et ceux de Tyr et de Sidon, qui ne connaissaient point Dieu, seraient traités avec moins de rigueur que les habitants de ces villes impénitentes de Galilée.

II

Il y avait une femme de mauvaise vie plus sage que ceux dont nous venons de parler ; car dès qu'elle sut que Jésus mangeait chez un pharisien, nommé Simon, elle l'y vint trouver, arrosa ses pieds de ses larmes, les essuya avec ses cheveux, les baisa et y répandit de l'huile de parfums qu'elle avait apportée dans un vase d'albâtre. Le pharisien qui avait invité le Sauveur disait en lui-même : « Si cet homme était vraiment prophète, il saurait que c'est une pécheresse qui le touche. » Mais Jésus, connaissant sa pensée, lui proposa cet exemple :

« Deux hommes devaient à un même créancier, l'un une forte somme d'argent, et l'autre une somme beaucoup moindre, mais n'ayant ni l'un ni l'autre de quoi payer, ils obtinrent chacun la remission de leur dette. Lequel de ces deux débiteurs devait le plus aimer son créancier ? lui demanda Jésus. » Simon répondit que c'était celui à qui il avait été remis davantage ; et le Fils de Dieu, approuvant cette réponse, lui en fit l'application en ces termes : « Voyez-vous cette femme ? je suis entré dans cette maison, vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds, et elle les a lavés de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux ; vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds ; vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on remet moins, aime moins. » Comme s'il eût voulu dire : Vous aimez peu, parce que vous croyant juste, vous ne vous rendez pas compte de ce que vous devez à Dieu. Cette femme, qui se sait criminelle, a beaucoup aimé celui dont elle espérait la rémission de ses péchés, et à force d'amour elle a obtenu cette remission. Puis il dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis. » Ceux qui étaient à table murmurèrent de ces paroles, disant en eux-mêmes : « Qui est celui-ci qui prétend même remettre les péchés ? » Mais Jésus, méprisant ces murmures, renvoya ainsi cette pécheresse justifiée : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. »

Le Sauveur s'en retourna chez lui, où il s'assembla une si grande foule de peuple, que ni lui ni ses disciples ne pouvaient même prendre leur repas. Ses proches, l'ayant appris, vinrent pour l'emmener. On lui présenta alors un possédé qui était aveugle et muet. Il chassa le

démon, et cet homme recouvra la parole et la vue, à l'admiration de tout le peuple, qui disait, en parlant de Jésus-Christ : « N'est-ce pas le fils de David ? » c'est-à-dire le Messie, que les Ecritures assuraient devoir être de la race de David. Les pharisiens, au contraire, et les docteurs de la loi, qui étaient venus de Jérusalem, disaient qu'il chassait les démons par le prince des démons. Mais le Sauveur confondit la malice de leurs pensées, en leur représentant, devant tout le monde, que si les démons, qui sont les ennemis mortels des hommes, se chassaient ainsi les uns les autres, c'était une marque évidente que leur règne ne subsisterait pas ; qu'il y avait parmi les Juifs des gens qui chassaient les démons, et que les pharisiens n'accusaient pas pour cela de les chasser par le prince des démons. Qu'un fort armé ne saurait être chassé de sa maison que par un plus fort que lui, et qu'ainsi il ne chassait Satan que par un esprit plus fort que Satan, c'est-à-dire par l'Esprit de Dieu, ce qui devait leur faire croire que le règne de Dieu était venu jusqu'à eux. Que s'opposer comme ils faisaient à ces effets visibles du Saint-Esprit, c'était se rendre coupable d'un blasphème qui ne méritait point de pardon. Que, puisqu'on juge d'un arbre par ses fruits, ils devaient juger de lui par ses œuvres, et ne pas le condamner comme un méchant, lorsqu'il ne faisait que de bonnes actions. Que les calomnies qu'ils vomissaient si témérairement, partaient du mauvais fond de leur cœur, et qu'elles ne seraient point impunies, puisqu'au jour du jugement, il faudra rendre compte même des paroles iuutiles.

Alors quelques-uns d'entre les docteurs et les pharisiens lui dirent : « Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige. » Ils étaient témoins d'une infinité de miracles qu'ils ne laissaient pas

de décrier par leurs impostures; et comme si tout cela ne suffisait pas pour les convaincre qu'il n'agissait que par l'Esprit de Dieu, ils demandent quelque chose de nouveau. Mais voici quelle fut la réponse de Jésus : « Cette race corrompue et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas. »

Jonas, un prophète qui, ayant été envoyé de Dieu déclarer aux habitants de Ninive que dans quarante jours leur ville serait détruite, au lieu d'obéir à cet ordre, s'était embarqué pour aller ailleurs; mais une tempête s'étant élevée, il avoua qu'elle n'était que la peine de sa désobéissance, et, pour l'apaiser, il se fit jeter dans la mer. Il fut aussitôt englouti par un gros poisson qui le jeta au bout de trois jours sur le rivage, d'où il alla à Ninive prêcher ce que Dieu lui avait ordonné. Les Ninivites crurent à sa parole, firent des jeûnes extraordinaires, et évitèrent par leur pénitence le châtiment dont il les avait menacés de la part de Dieu. Jésus proposa donc aux pharisiens le signe de Jonas, en fit deux rapports, l'un à lui et l'autre à eux. Car il dit que, comme ce prophète avait été trois jours dans le ventre d'un poisson qui l'avait dévoré, de même le Fils de l'homme serait trois jours dans le sein de la terre : par où il marquait qu'il serait enseveli dans le tombeau, et qu'il en sortirait vivant au troisième jour. Il ajouta, pour le second rapport, que, comme Jonas fut un signe pour ceux de Ninive, ainsi lui-même en serait un pour les pharisiens.

Comme il confondait ainsi la malice de ses ennemis, une femme éleva la voix du milieu de l'assemblée et lui dit : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri ! »

Il lui répondit : « Mais plutôt heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent ! »

Ce qui n'était pas rabaisser le bonheur de la maternité de la sainte Vierge, mais seulement préférer à ce bonheur celui de sa fidélité, qui le surpasse, en effet, puisqu'elle ne serait pas la plus heureuse de toutes les créatures si elle n'avait pas été la plus fidèle.

Et Jésus ajouta, comme on lui parlait de sa mère et de ses frères : « Ma mère et mes frères sont ceux qui entendent la parole de Dieu et la pratiquent, et qui font la volonté de mon Père. »

Cette instruction n'était pas pour Marie, trop éclairée pour ignorer la vérité qu'elle renferme, trop humble pour penser à se prévaloir de sa maternité, et en même temps trop fidèle observatrice de la volonté du Père céleste pour avoir besoin de s'étayer de quelque autre mérite. Ceci regardait les autres parents du Seigneur, qui ne croyaient pas encore en lui, et le gros de la nation juive, qui ne devait jamais y croire.

Le même jour, Jésus sortit de la maison et s'en alla sur le bord du lac de Génésareth, et entrant dans une barque, il instruisit le peuple resté sur le rivage. Il lui proposa la parabole suivante :

Un homme alla semer, et une partie du grain qu'il semait, étant tombée le long du chemin, y fut foulée aux pieds et mangée des oiseaux; une autre partie, étant tombée dans les pierres, fut brûlée par la chaleur du soleil; la troisième rencontra des épines qui l'étouffèrent; et la quatrième, une bonne terre, où elle porta du fruit en abondance.

Quand ils furent seuls avec lui, les disciples de Jésus lui demandèrent l'explication de cette parabole. Il la leur donna ainsi : Le grain, c'est la parole de Dieu ; que ceux qui, après l'avoir écoutée, n'y font plus attention et se dissipent aussitôt, ressemblent à ces terres qui sont le long du chemin, et que le démon, figuré par les oiseaux,

leur enlève promptement du cœur cette parole qui pouvait les sauver. Qu'il y en a qui la reçoivent avec joie, mais la première tentation leur en fait perdre le fruit. Que d'autres l'étouffent par l'avarice, par l'amour des plaisirs et toutes les autres passions, qui sont autant d'épines qu'il fallait arracher pour profiter de cette divine semence. Enfin, que la bonne terre marque ces âmes bien disposées qui reçoivent et conservent fidèlement la parole de Dieu, et qui, par leur patience et leur fermeté, lui font porter tout le fruit dont ils sont capables.

Le Sauveur proposa encore plusieurs autres paraboles. Il compara le monde à un champ dont le maître, après y avoir fait semer de bon grain, le voit ensuite infesté d'ivraie, que son ennemi y avait semée pendant la nuit. Ses gens la veulent arracher, mais il les en empêche, de peur qu'ils n'arrachent le bon grain avec le mauvais, et il attend la moisson pour les séparer. Jésus compara ensuite le royaume de Dieu à du grain qui, ayant une fois été semé dans la terre, croît sans que celui qui l'a semé y fasse rien de plus; puis à du sénevé qui, ayant la graine très-petite, devient néanmoins plus grand que les autres légumes; enfin, à du levain qu'on laisse dans la pâte jusqu'à ce qu'elle soit toute levée.

Il dit ensuite à ses disciples qui lui demandaient l'explication de la parabole de l'ivraie, qu'elle nous marquait que, dans ce monde, les bons doivent supporter les méchants avec qui ils sont mêlés, jusqu'à ce qu'à la fin des siècles il se fasse une séparation entière des uns et des autres. Il leur apprit la même vérité sous la figure des pêcheurs, qui prennent dans leurs filets indifféremment toutes sortes de poissons, mais qui, étant assis sur le rivage, mettent à part les bons qn'ils veulent emporter, et rejettent les mauvais.

Quant aux trois paraboles qui suivent celle de l'ivraie,

elles signifient : Le prédicateur de l'Evangile répand le grain de la parole, et ce grain croît peu à peu par l'opération secrète de la grâce dans le cœur de celui qui l'a reçu. Le prédicateur sème, plante et arrose : Dieu donne l'accroissement. Il n'y a rien eu de plus méprisé d'abord que la doctrine de l'Evangile, mais, aussi bien que le grain de séneve, elle a crû et elle a rempli toute la terre. Enfin il faut cacher et conserver avec soin dans le fond du cœur la parole de l'Evangile, afin que ce levain sacré fasse lever toute la pâte, et réforme, par sa vertu secrète, toutes les pensées, tous les désirs et toutes les passions humaines.

Sur ces entrefaites, Jésus fut avec ses disciples à Nazareth, où il avait été conçu et élevé. Il entra selon sa coutume, un jour de sabbat, dans la synagogue, où s'étant levé pour lire, on lui présenta le livre d'Isaïe; il l'ouvrit et y lut le passage où le prophète dit que le Messie est envoyé par l'Esprit de Dieu pour prêcher l'Evangile aux pauvres, pour guérir les malades, pour publier le temps des miséricordes du Seigneur, et pour annoncer le jour de son jugement. Jésus ferma le livre, le rendit au ministre; puis, s'étant assis, il expliqua cette prophétie et fit voir qu'elle était accomplie en sa personne. Les auditeurs se demandaient les uns les autres : « D'où est venue à cet homme la grande sagesse qu'il fait paraître ? N'est-ce pas là le fils de cet artisan nommé Joseph, le fils de Marie, et le *frère* (c'est-à-dire le *cousin*) de Jacques, Joseph, Simon et Judes, et n'avons-nous pas ses parents parmi nous ? Où a-t-il donc pris tout ce que nous lui voyons ? »

Le Sauveur ne leur fut pas seulement un objet d'étonnement, mais encore de scandale, ce qui fit que, connaissant leur pensée, il leur dit que sans doute ils lui appliqueraient le proverbe : « Médecin, guéris-toi

toi-même, » pour lui reprocher de ne pas faire dans son propre pays d'aussi grands miracles qu'il en avait fait à Capharnaüm, mais qu'il les assurait qu'un prophète n'était ni bien reçu ni honoré dans son pays. Il leur prouva cette vérité par deux exemples, l'un d'Elie, qui, dans une famine, n'avait point été envoyé de Dieu aux veuves de sa patrie, mais à une veuve étrangère, pour en recevoir l'assistance dont il avait besoin; et l'autre d'Elisée, qui avait guéri de la lèpre un seigneur étranger, pendant que tant de lépreux de son pays ne lui demandaient point leur guérison. Ces vérités irritèrent ceux de la synagogue; ils le menèrent hors de la ville sur la pointe d'une montagne, pour le précipiter. Mais, comme il ne devait mourir que dans le temps et en la manière qu'il lui plairait, il sut bien se dérober à leur fureur, et passa au milieu d'eux sans qu'ils le pussent prendre.

Ayant quitté Nazareth, le Sauveur parcourut de nouveau la Galilée, allant de tous côtés dans les villes et dans les villages, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile, et guérissant toutes sortes de maladies. Il avait avec lui ses douze apôtres, et quelques femmes qu'il avait délivrées des malins esprits, et guéries de leurs maux, entre lesquelles étaient : Marie-Madelaine, une pécheresse; Jeanne, femme de Cusa, intendant de la maison d'Hérode; Suzanne, et plusieurs autres qui croyaient en lui. En parlant à cette grande multitude de peuple à qui il devait annoncer l'Evangile, il dit à ses disciples : « Voici une grande moisson, mais il y a bien peu d'ouvriers : priez donc le maître de la moisson qu'il en envoie. » Comme il était lui-même le maître de cette moisson, et que ses apôtres étaient ceux qu'il avait déjà destinés pour y travailler, il leur donna le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, et les envoya

deux à deux annoncer le royaume de Dieu, après leur avoir prescrit les règles qu'ils devaient suivre dans l'exercice de leur ministère. Il leur ordonna de ne prêcher qu'aux Juifs, et de prendre pour le sujet de toutes leurs prédications, que le royaume du ciel était proche ; d'user gratuitement du pouvoir qu'ils avaient reçu gratuitement ; de ne se point embarrasser d'argent ni d'habits, afin d'être plus libres pour s'acquitter de leurs fonctions, parce qu'ils recevraient de ceux qui seraient convertis par leurs paroles les choses qui seraient nécessaires ; de choisir pour hôtes, dans chaque lieu où ils iraient, les plus honnêtes gens ; de dire, en entrant chez eux : « Que la paix soit dans cette maison, » d'y demeurer autant de temps qu'ils seraient dans le même lieu, et de secouer la poussière de leurs pieds contre ceux qui ne voudraient ni les recevoir ni les écouter. Il les avertit ensuite qu'il les envoyait comme des brebis au milieu des loups, et qu'ils devaient vivre parmi les méchants, à la conversion desquels ils allaient travailler, avec une simplicité accompagnée de prudence ; que, malgré leur sage conduite, ils ne laisseraient pas d'être persécutés ; que, s'ils étaient pris et menés devant les tribunaux, ils ne se missent point en peine de ce qu'ils répondraient aux juges, parce que le Saint-Esprit leur suggérerait alors tout ce qu'ils devraient dire ; qu'ils prissent seulement garde ne point perdre courage, et qu'ils ne craignissent point les hommes, qui ne peuvent rien que sur les corps, mais qu'ils craignissent Dieu, qui peut perdre éternellement le corps de l'âme ; que, s'ils le renonçaient devant les hommes, il les renoncerait devant Dieu au jour du jugement ; comme, au contraire, il les reconnaîtrait pour les siens, s'ils n'avaient point honte de confesser son nom. Enfin, il les assura qu'il ne leur arriverait rien que par l'ordre de Dieu, qu'en perdant leur vie pour

lui dans le temps, ils la sauveraient pour l'éternité ; qu'on ne pouvait être son disciple qu'en portant sa croix, et qu'ils ne devaient pas refuser d'être traités comme leur maître; qu'ils le voyaient eux-mêmes être appelé un démoniaque par ceux qu'il était venu sauver. Il conclut son discours par les avantages de ceux qui écouteraient leur parole, et qui leur fourniraient les choses nécessaires, disant que, quand ils ne leur donneraient qu'un verre d'eau froide en son nom, ils ne perdraient point leur récompense.

Les apôtres, ayant reçu ces instructions, allèrent par tout le pays, prêchant aux peuples qu'ils fissent pénitence. Dieu confirma leurs discours par des miracles. Le bruit des grandes actions de Jésus se répandait de plus en plus dans la Galilée, et jusqu'à la cour d'Hérode. Chacun voulait savoir qui était cet homme qui faisait des choses si prodigieuses. Les uns disaient que c'était Elie ou quelqu'un des anciens prophètes, qui paraissait de nouveau ; d'autres, et Hérode lui-même, doutaient si ce n'était point Jean-Baptiste qui fût ressuscité d'entre les morts. Le saint Précurseur avait été tué comme nous allons le dire :

III

La fille d'Hérodiade, dansant, dans un festin donné par Hérode à toute sa cour, plut tellement à toute la compagnie, que le roi lui dit de lui demander ce qu'elle voudrait, et l'assura qu'il le lui accorderait. Elle alla aussitôt consulter sa mère sur ce qu'elle devait demander, et sa mère lui ordonna de demander la tête de Jean-Baptiste. Elle retourna en grande hâte trouver le roi, et elle le pria de lui faire donner à l'instant dans un bassin la tête du saint. Hérode fut fâché de cette demande,

mais un faux respect humain l'empêcha de la refuser, et ne voulant pas être accusé de manquer à sa parole par ceux qui étaient témoins de son serment, il envoya dans la prison trancher la tête du saint, et la fit donner à cette fille, qui la porta aussitôt à sa mère. Les disciples de saint Jean, ayant appris la mort de leur maître, emportèrent son corps, le mirent dans un tombeau, et allèrent trouver le Sauveur pour lui raconter le martyre du Précurseur.

IV

Jésus ayant appris ce qu'on disait de lui à la cour d'Hérode, et ses apôtres s'étant rassemblés en même temps auprès de lui pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait et enseigné dans les lieux où il les avait envoyés, il leur dit : « Venez vous retirer à l'écart en quelque lieu désert, et reposez-vous un peu. » Ils montèrent donc dans une barque, pour éviter la foule, qui ne leur laissait pas même le temps de manger ; et ayant traversé le lac de Génésareth, ils abordèrent en un lieu solitaire, vis-à-vis de la ville de Bethsaïde. En descendant de la barque, ils trouvèrent une grande multitude de peuple qui était accourue au même lieu. Jésus monta sur une montagne, où il fut suivi de tout ce monde, et s'étant assis, il lui enseigna beaucoup de choses touchant le royaume de Dieu, et il guérit tous les malades qui lui furent présentés.

Le jour étant fort avancé, les apôtres le prièrent de renvoyer le peuple, parce qu'ils étaient en un lieu désert où ils ne pouvaient pas trouver de nourriture. Jésus leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Mais ils lui demandèrent s'il fallait qu'ils allassent acheter pour deux cents deniers de pain, afin de les nourrir. Jésus dit à

Philippe : « Où pourrons-nous acheter assez de pains pour donner à manger à tout ce monde? » Ce qu'il disait, comme remarque l'Evangile, pour le tenter, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit que, quand on en aurait pour deux cents deniers, cela ne suffirait pas afin que chacun en eût tant soit peu. Jésus demanda combien ils avaient de pains, et André, frère de Pierre, lui dit qu'il y avait là un jeune garçon qui avait cinq pains d'orge et deux poissons. « Mais, qu'est-ce que cela, ajouta-t-il, pour tant de gens? » Jésus se les fit apporter, et commanda à ses apôtres de faire asseoir tout ce monde (cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants). Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel et rendant grâces à Dieu, il les bénit, puis rompit les pains, les fit distribuer au peuple par ses disciples, et fit partager de même les deux poissons. Lorsque tous eurent mangé et furent rassasiés, Jésus ordonna de ramasser les morceaux qui étaient restés, et on en remplit douze paniers.

Le peuple, ayant vu cette multiplication miraculeuse qui s'était faite entre les mains de Jésus, le regarda comme le Messie. Ils résolurent même de l'avoir pour roi; mais, sachant leur dessein, il fit entrer ses disciples dans la barque pour passer avant lui à l'autre bord, vers Bethsaïde, et pour lui, il s'enfuit et remonta sur la montagne, où il demeura seul en prière jusqu'à la nuit. Cependant la barque où les apôtres étaient entrés par son ordre était battue par l'orage au milieu du lac ; les vagues s'enflèrent de plus en plus, et le vent, qui leur était contraire, les empêchait d'avancer, en sorte que sur la fin de la nuit ils n'étaient encore éloignés du bord d'où ils étaient partis que de vingt-cinq ou trente stades, c'est-à-dire d'un peu plus d'une lieue. Ils virent alors un homme qui marchait sur l'eau près d'eux. Il leur dit :

« Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez point. » Pierre lui répondit : « Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. » Jésus lui dit : « Venez. » Et Pierre descendit aussitôt de la barque et marcha sur l'eau pour l'aller trouver; mais un grand vent s'étant élevé, il eut peur; et commençant déjà à enfoncer, il cria : « Seigneur, sauvez-moi. » Jésus le prit par la main, en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Et ils montèrent tous deux dans la barque. Dès qu'ils y furent entrés, le vent cessa, et ils abordèrent bientôt au lieu où ils allaient.

Tous ces prodiges ouvrirent les yeux aux disciples, qui n'avaient pas assez fait de réflexions sur le miracle des cinq pains. Ils furent épouvantés de tant de merveilles; ils reconnurent pour Fils de Dieu celui qui en était l'auteur, et ils s'approchèrent de lui et l'adorèrent en cette qualité. Dès qu'ils furent hors de la barque, ceux du lieu où ils abordèrent, les habitants de Génésareth, reconnurent Jésus et coururent le dire par tout le pays; ce qui fit que, partout où il allait, on lui amenait de tous côtés des malades dans les lits, on les exposait hors des maisons, le priant de permettre qu'ils touchassent seulement le bord de sa robe : et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

Cependant tout le peuple qu'il avait rassasié miraculeusement de cinq pains, était en peine de ce qu'il était devenu. Il avait bien vu les apôtres entrer dans la barque pour passer l'eau, mais il n'y avait point vu entrer Jésus, et il n'y avait point eu là d'autres barques; il y en arriva le lendemain dans lesquelles ils montèrent, dès qu'ils surent qu'il n'était plus de ce côté-là, et ils allèrent à Capharnaüm le chercher. Lorsqu'ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : « Maître, quand êtes-vous venu ici? » car ils ne pouvaient pas comprendre comment il avait passé l'eau. Il leur répondit : « Vous me cherchez parce que

je vous ai rassasiés de pain, travaillez pour avoir une autre nourriture qui ne périsse point, mais qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. » Ils lui demandèrent aussitôt quelles œuvres agréables à Dieu ils devaient faire pour obtenir cette nourriture; il leur répondit : « L'œuvre de Dieu est que vous croyez en celui qu'il a envoyé. — Mais quel miracle faites-vous, lui repartirent-ils, qui nous oblige de croire en vous? Nos pères ont mangé dans le désert la manne que l'Ecriture appelle le pain du ciel; » comme s'ils eussent voulu dire : Vous avez nourri cinq mille hommes de cinq pains une seule fois, Moïse en a nourri plus de six cent mille, pendant quarante ans, de la manne qui tombait du ciel; pourriez-vous faire quelque chose de plus que Moïse? « Je vous le dis, en vérité, répondit Jésus, Moïse ne vous a point donné le véritable pain du ciel; c'est mon Père qui le donne, et ce pain est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent : « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain. » Il leur répondit : « Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croira en moi n'aura jamais soif. » Nous apprenant par ces paroles qu'il est la nourriture divine des âmes qui le mangent, en croyant en lui par une foi vivante et animée de la charité, et qui, en le mangeant de la sorte, méritent cette vie bienheureuse, où elles seront pleinement et éternellement rassasiées. Il ajouta ensuite qu'après avoir vu de leurs yeux tant de miracles qu'il avait faits, ils ne croyaient pas en lui, et que, par cette incrédulité, ils perdaient le grand avantage que remporteraient ceux que son Père faisait venir à lui, qui était d'être ressuscités au dernier jour et de posséder la vie éternelle. Ils ne laissaient pas cependant de murmurer entre eux : « Hé quoi! disaient-ils, n'est-ce pas là le fils de Joseph, et ne con-

naissons-nous pas son père et sa mère? Comment donc nous dit-il qu'il est descendu du ciel? » Jésus, loin d'affaiblir ces vérités qui les offensaient, les établit au contraire encore plus fortement, et, après leur avoir fait voir que, selon ces paroles de l'Écriture, ils seront tous enseignés de Dieu, que tout homme que son Père enseignait venait à lui, et qu'ils n'y venaient pas parce qu'ils n'écoutaient pas la voix de celui qui l'avait envoyé; il leur déclara de nouveau qu'il était le pain de vie; que la manne n'avait point empêché de mourir ceux qui l'avaient mangée, mais que sa chair était le vrai pain descendu du ciel, qui donnait la vie éternelle à ceux qui la mangeaient. Ces dernières paroles les rebutèrent encore davantage, et ils se disputaient entre eux comment il leur pourrait donner sa chair à manger. Il continua néanmoins son discours, et il les assura que sa chair était vraiment une viande, que son sang était vraiment un breuvage, qu'ils n'auraient point la vie en eux s'ils ne mangeaient cette chair et s'ils ne buvaient ce sang, et que celui qui s'en nourrirait serait ressuscité au dernier jour et aurait la vie éternelle. Il leur apprit enfin ces grands effets que son corps opère dans les âmes qui le reçoivent dignement, en leur disant : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui, et il vivra pour moi comme je vis pour mon Père qui m'a envoyé. »

Ces vérités, qu'il enseignait dans la synagogue de Capharnaüm, scandalisèrent beaucoup les Juifs, et même plusieurs de ses disciples, qui dirent, après les avoir entendues : « Ces paroles sont bien dures, qui peut les écouter? » Ils prenaient trop à la lettre ce qui devait être entendu en un sens spirituel. Ils s'imaginaient, comme dit saint Augustin, que pour manger son corps il faudrait le mettre en pièces comme la chair que l'on

vend à la boucherie, et ils ne savaient pas qu'outre la manière de se nourrir du Sauveur par la foi, on le mangerait encore réellement dans l'Eucharistie, sous la figure du pain, d'une manière qui ne ferait point horreur. Mais au lieu de croire avec respect tout ce que leur disait Celui qui est la vérité, en attendant qu'il leur éclaircît ce qu'ils ne comprenaient pas encore, ils s'offensèrent de ce qu'il disait, et ne voulurent plus être ses disciples. Les apôtres furent plus sages que ces déserteurs; car Jésus leur ayant dit : « Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter? » Pierre lui répondit, au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle; nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Parmi ces douze qui demeurèrent ainsi fermes avec lui, il ne laissait pas d'y en avoir un qui devait le trahir: c'était *Judas Iscariote;* et Jésus, qui le savait, prédit dès lors l'infidélité de cet apôtre, en disant : « Ne vous ai-je pas choisi pour douze? Et néanmoins un de vous est un démon! »

V

Le jour de Pâques était proche : Jésus n'alla point à Jérusalem selon sa coutume, pour y solenniser cette fête; il demeura en Galilée. Des scribes et des pharisiens venus de Jérusalem s'assemblèrent auprès de lui, et voyant que ses apôtres ne faisaient aucune difficulté de prendre leurs repas sans avoir lavé leurs mains, ils s'en plaignirent à lui; ce n'est pas qu'il y eût quelque précepte de la loi qui ordonnât de laver les mains avant de manger, mais les pharisiens ajoutaient à la loi plusieurs traditions humaines qu'ils observaient souvent avec plus de soin que la loi même. C'est pourquoi ils dirent au

Sauveur : « Pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens, en ne lavant point leurs mains lorsqu'ils prennent leurs repas? » Jésus leur demanda à son tour pourquoi ils violaient eux-mêmes la loi du Seigneur pour suivre leurs traditions, et pourquoi, par exemple, ils voulaient faire croire à un enfant que Dieu aurait pour agréable son offrande, pendant qu'il laisserait dans le besoin son père et sa mère, lui faisant ainsi préférer une tradition des hommes au commandement de Dieu, qui ordonne si expressément aux enfants d'honorer et d'assister ceux dont ils tiennent la vie; il leur fit voir ensuite qu'avec toutes leurs observations ils étaient ces hypocrites dont Dieu a dit par le prophète Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. » Enfin, il appela le peuple, et il lui dit tout haut: « Ecoutez-moi tous, et comprenez bien ce que je vous dis : Rien de ce qui, venant de dehors, entre dans le corps de l'homme n'est capable de le souiller, mais ce qui sort de l'homme est ce qui le souille. » Sur cela, les apôtres s'approchèrent de lui et lui dirent que les pharisiens étaient fort scandalisés de ce qu'il venait de dire ; mais il leur répondit que toute plante que son Père n'aurait pas plantée serait arrachée, et qu'ils laissassent là ces aveugles qui conduisaient d'autres aveugles, avec lesquels ils tomberaient dans la fosse. Il rentra ensuite dans la maison, où ses disciples le prièrent de leur expliquer ce qu'il avait voulu dire par ces paroles : « Ce qui entre dans le corps de l'homme ne souille point l'homme, mais ce qui sort de l'homme le souille. » Il leur apprit que ce qui entre dans le corps de l'homme, ce sont les viandes, qui ne sont pas capables de le souiller; mais ce qui sort du cœur, ce sont les mauvaises pensées, les adultères, les faux témoignages, et généralement tous les crimes, et

que c'est là proprement ce qui rend l'homme impur, et non pas de manger sans avoir lavé ses mains.

VI

Notre-Seigneur s'en alla ensuite sur les confins de Tyr et de Sidon, et entra dans une maison où il voulait demeurer inconnu; mais une femme païenne, que l'Evangile appelle Chananée, parce qu'elle était sortie de la Phénicie, ancien pays des Chananéens, ayant su où il était, vint le trouver en criant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot; et lorsque ses disciples l'eurent prié de les délivrer de l'importunité de cette femme, en lui accordant ce qu'elle demandait, il leur dit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, c'est-à-dire aux Juifs. » Mais elle ne se rebuta point pour ce refus; au contraire, comme si elle en fût devenue plus hardie, elle s'approcha de lui, se jeta à ses pieds et l'adora, en lui disant : « Seigneur, assistez-moi ! » Il lui dit : « Laissez premièrement rassasier les enfants; car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. — Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle, mais encore les petits chiens ne laissent-ils pas de manger sous la table des miettes du pain des enfants. » Alors il lui dit : « O femme, votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez. » Elle s'en alla chez elle; elle trouva sa fille couchée sur son lit, et entièrement délivrée.

VII

Jésus s'en retourna près du lac de Génésareth. Là, on lui présenta un homme qui était sourd et muet, le priant de lui imposer les mains; il le tira de la foule, et le prenant à part, il lui mit ses doigts dans les oreilles, et de la salive sur la langue, puis levant les yeux aux ciel, il jeta un soupir, et lui dit : « Ephpheta, » qui veut dire, en langue syriaque, *ouvrez-vous et déliez-vous*. Les oreilles de cet homme furent aussitôt ouvertes et sa langue fut déliée, en sorte qu'il entendit et parla. Jésus défendit à ceux qui furent témoins de cette guérison miraculeuse d'en parler à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils la publiaient.

Le Sauveur monta ensuite sur une montagne où le peuple lui amena plusieurs malades, et il les guérit.

Les assistants rendaient gloire à Dieu des prodiges qu'ils voyaient, et ils ne pouvaient se lasser de suivre celui qui accompagnait de tant de miracles la doctrine salutaire qu'il enseignait. Il semblait qu'ils avaient oublié le soin de manger, et le Sauveur, qui connaissait leurs besoins, dit un jour à ses disciples : « J'ai une grande compassion de ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'il est avec moi, et il n'a rien à manger; je ne veux pas le renvoyer à jeun, de peur qu'il ne tombe en défaillance sur les chemins; car il y en a parmi eux qui sont venus de loin. — Comment, dirent ses disciples, pourrions-nous trouver en ce lieu désert assez de pains pour rassasier une si grande multitude de personnes? » Il leur demanda combien ils avaient de pains, ils lui dirent qu'ils en avaient sept, avec quelques petits poissons. Il fit asseoir tout le peuple, bénit et fit distri-

buer les sept pains et les poissons; et il en nourrit et rassasia quatre mille personnes, en sorte qu'on rapporta encore sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.

Dès qu'il eut renvoyé la foule, il passa l'eau avec ses disciples, et alla dans le pays de Dalmanutha, à l'orient du lac de Généraseth, entre Gérasa et Corozaïn, sur les confins de Magedan. Les pharisiens et les saducéens l'y vinrent trouver pour le tenter, et lui demandèrent de nouveau qu'il leur fît voir quelque prodige dans l'air; mais, au lieu de faire ce qu'exigeaient de lui ces incrédules et ces opiniâtres, qui refusaient de se rendre à tant de miracles dont ils étaient témoins, il leur reprocha qu'ils savaient bien prédire par les différents changements de l'air s'il ferait chaud ou froid, si on aurait de la pluie ou du beau temps, et qu'ils ne savaient pas discerner ce qui est juste, ni reconnaître à tant de marques visibles que le temps bienheureux de l'avénement du Messie était arrivé. Puis, il répéta ce qu'il avait déjà répondu autrefois à une pareille demande : « Cette nation corrompue et adultère demande un signe et un prodige, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas. » Il les quitta ainsi et repassa l'eau avec ses disciples, à qui il dit : « Ayez soin de vous bien garder du levain des pharisiens et des saducéens, et du levain d'Hérode. » Les apôtres crurent qu'il leur parlait de levain, parce qu'ils avaient oublié de prendre des pains avec eux, et qu'ils n'en avaient qu'un dans la barque. Sur quoi, il les reprit fortement de leur peu de foi, du peu de réflexion qu'ils faisaient sur tout ce qu'ils voyaient, de l'aveuglement de leur cœur, qui les empêchait de comprendre tout ce qui se faisait en leur présence et d'en profiter, enfin de ce qu'ils oubliaient si promptement tout ce qu'ils avaient vû. Il leur demanda combien il était resté

de paniers des cinq pains dont il avait nourri cinq mille hommes, et des sept dont dont il en avait rassasié quatre mille; et il leur fit comprendre qu'au lieu de s'occuper l'esprit, comme ils faisaient, d'un pain qui ne nourrit que le corps, et de leurs besoins temporels, ils devaient écouter avec attention les vérités spirituelles qu'il leur enseignait sous le nom et le voile des choses naturelles, et concevoir ainsi que le levain dont il leur parlait était la doctrine corrompue des pharisiens et des saducéens.

Ils arrivèrent à Bethsaïde, où on lui présenta un aveugle qu'on le pria de toucher; il le prit par la main, et l'ayant mené hors de la ville, il lui mit de sa salive sur les yeux, lui imposa les mains, et lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle lui répondit qu'il voyait marcher des hommes qui lui paraissaient comme des arbres. Le Fils de l'homme lui mit encore une fois la main sur les yeux; l'aveugle commença à mieux distinguer les objets et recouvra entièrement la vue. Après quoi, Jésus le renvoya chez lui, avec défense de dire à personne ce qui lui était arrivé.

CHAPITRE VII

Saint Pierre confesse la divinité de Jésus. — Jésus prédit sa mort à ses disciples. — Il est transfiguré sur une montagne. — Il guérit un possédé lunatique et muet. — Il prédit sa mort. — Il réprime l'ambition de ses disciples. — Règles qu'il donne pour corriger et pour pardonner. — Il guérit dix lépreux. — Il enseigne dans le temple. — Il sauve la vie à une femme adultère. — Il continue d'enseigner dans le temple. — Il rend la vue à un aveugle-né. — Le bon pasteur.

I

Le Sauveur partit de là avec ses disciples, et remontant vers la source du Jourdain, il s'en alla dans les villages proches de Césarée de Philippe, ville située sur le même fleuve, dans la partie septentrionale de la Galilée. Il leur demanda en chemin ce que les hommes disaient de lui ; ils répondirent que les uns le prenaient pour Jean-Baptiste, les autres pour Elie, d'autres pour Jérémie, et d'autres enfin pour quelqu'un des prophètes qui serait ressuscité. « Mais vous, leur dit-il, que dites-vous que je suis ? » Pierre prit la parole et lui répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Sur quoi, Jésus lui dit : « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ce que vous venez

de dire, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi, je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. »

Jésus défendit ensuite à ses apôtres de publier qu'il était le *Fils de Dieu*, et il commença à leur parler de ce qu'il devait endurer comme *Fils de l'homme*. Il leur découvrit qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y fût rejeté par les magistrats, par les prêtres et par les docteurs, qu'il y souffrît beaucoup, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Pierre, qui aimait tendrement Jésus-Christ, ne put souffrir ce discours; il tira son Maître à part et lui dit : « Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera point. » Mais Jésus reprit celui qui se mêlait de lui donner des conseils, et qui, l'aimant d'une affection trop humaine, n'était pas encore capable de pénétrer les desseins de Dieu; c'est pourquoi il lui dit, en présence des autres disciples : « Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes à scandale, parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu. » Tout ceci s'était passé en particulier entre Jésus-Christ et les apôtres; mais il appela alors le peuple, et commenca à annoncer devant tout le monde des vérités que Pierre n'avait pas comprises quand il avait voulu le détourner de mourir : car il déclara publiquement que, pour le suivre, il faut renoncer à soi-même et porter sa croix tous les jours; que se perdre pour l'amour de lui et de l'Evangile, c'est se sauver; que vouloir se sauver autrement, c'est se perdre, et qu'il ne sert de rien de gagner tout le monde si l'on se perd soi-même. Qu'un jour il viendra lui-même, dans sa gloire, rendre à chacun selon

ses œuvres, et qu'alors il rougira devant son Père de ceux qui auront rougi de lui et de sa parole devant les hommes. Et il ajouta qu'il y en avait, parmi ceux qui l'écoutaient, qui ne mourraient point qu'ils ne l'eussent vu dans son règne et dans l'éclat de sa gloire.

Jésus accomplit cette promesse au bout de huit jours; car il prit en particulier Pierre, Jacques et Jean, et les mena avec lui sur une haute montagne, où il se mit en prière. Pendant qu'il priait, son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements, tout éclatants de lumière, parurent plus blancs que la neige. Les trois apôtres, cependant, étaient accablés de sommeil; mais quand ils furent éveillés, ils virent leur Maître transfiguré, c'est-à-dire tout autre qu'ils ne l'avaient encore vu jusqu'alors; car ils l'aperçurent dans cette gloire dans laquelle il avait promis de se découvrir à quelques-uns d'eux, et ils virent avec lui deux hommes pleins de majesté, qui lui parlaient de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Ils connurent que ces deux hommes étaient Moïse et Elie ; et lorsqu'ils se séparèrent de Jésus, Pierre, pour les arrêter, dit à son Maître : « Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Mais comme il parlait encore sans savoir ce qu'il disait dans son transport, ainsi que le remarque l'Evangile, une nuée lumineuse couvrit ceux qu'il voulait retenir, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles : « C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mon affection, écoutez-le. » La nuée et la voix avaient rempli ces trois disciples d'une telle frayeur, qu'ils tombèrent le visage contre terre. Jésus s'approcha d'eux, les rassura et les fit relever, et ils ne virent plus que lui. En descendant de la montagne, il leur commanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu,

jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Ils obéirent à ce commandement, mais ils n'en comprirent point les dernières paroles, et ils s'entre-demandaient ce qu'il voulait dire par ces mots : « jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. » Puis, à l'occasion d'Elie, qu'ils venaient de voir avec lui, ils lui demandèrent pourquoi les docteurs et les pharisiens disaient que ce prophète devait venir avant le Messie. Jésus leur répondit qu'Elie devait venir effectivement, et qu'il serait rejeté et maltraité aussi bien que le Fils de l'homme ; et il ajouta qu'il était déjà venu, que les Juifs l'avaient traité selon leur fantaisie, et qu'ils feraient souffrir le Fils de l'homme comme ils avaient fait souffrir son Précurseur. Cette réponse fit comprendre aux apôtres que le dernier Elie, dont il venait de parler, était Jean-Baptiste, qui avait précédé le premier avénement de Jésus-Christ, avec l'esprit et la vertu d'Elie, comme Elie en personne doit précéder le second avénement du même Jésus-Christ.

Le lendemain, le Sauveur étant arrivé au lieu où étaient les apôtres, il trouva une grande multitude de personnes, et des docteurs de la loi qui disputaient avec eux. Pour le peuple, dès qu'il eut aperçu le Fils de Dieu, il courut à lui tout ravi d'admiration et de joie, pour le saluer. Jésus demanda aux docteurs quel était le sujet de leur dispute ; et, au même instant, un homme, fendant la presse, vint se jeter à genoux à ses pieds, et le pria d'avoir pitié de son fils unique, qu'il lui amenait, et que ses disciples n'avaient pu guérir. Cet enfant était lunatique et possédé d'un démon qui le rendait muet. L'infidélité des Juifs, qui ne croyaient pas encore pleinement en Jésus-Christ, après avoir vu tant de prodiges, était une maladie plus grande et plus dangereuse

que celle de ce possédé, et souvent elle était un obstacle aux miracles que le Fils de Dieu voulait faire; c'est pourquoi il voulut la guérir avant que de chasser ce démon; et il toucha fortement cette plaie, pour la faire sentir à ceux qui en étaient frappés. « O race incrédule et dépravée, leur dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez-moi ici cet enfant. » L'enfant ne l'eut pas plutôt vu, que le démon commença à l'agiter de violentes convulsions, et à le jeter par terre, où il se roulait en écumant. Jésus demanda au père depuis quand son fils était tourmenté de la sorte. Le père lui répondit que c'était dès son enfance, et il ajouta : « Si vous y pouvez quelque chose, ayez pitié de nous et nous secourez. » Jésus lui dit : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » Aussitôt le père de l'enfant s'écria : « Seigneur, je crois, aidez-moi dans mon incrédulité ; » c'est-à-dire : Suppléez à ce qui manque à ma foi, pour la rendre digne d'obtenir la guérison de mon fils. Alors Jésus dit au démon : « Esprit sourd et muet, sors de cet enfant, je te le commande, et n'y rentre plus. » Le démon jeta un grand cri; et après de fortes convulsions qu'il fit souffrir à l'enfant, il sortit et le laissa comme mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main, il se leva et fut rendu parfaitement guéri à son père. Les assistants, témoins d'un si grand miracle, en furent ravis d'admiration.

Lorsque Jésus fut rentré dans la maison, ses disciples lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser ce démon; et il leur répondit que c'était à cause de leur incrédulité ; ajoutant que, s'ils avaient un grain d'une foi pleine et parfaite, ils pourraient d'une seule parole transplanter les arbres et transporter les montagnes, et qu'enfin cette sorte de démon ne se chassait que par la prière et par le jeûne.

Pendant que tout le monde était en admiration des grandes choses que Jésus faisait dans tous les lieux où il allait, il ne pensait qu'à préparer ses disciples aux bassesses et aux ignominies de sa mort. Il la leur annonça encore une seconde fois : « Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, qui le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. » Mais ils n'entendirent point ce langage.

Ils traversèrent la Galilée et revinrent à Capharnaüm. Les receveurs d'un certain tribut de deux drachmes demandèrent à Pierre si son Maître ne payait pas le tribut: à quoi cet apôtre répondit qu'il le payait. Dès qu'il fut entré dans la maison, Jésus le prévint, et lui demandant si les rois de la terre se faisaient payer le tribut par leurs propres enfants ou par des étrangers, Pierre répondit que c'était par les étrangers, et Jésus en conclut que les enfants en étaient donc exempts, laissant à inférer de là que lui, qui était le Fils unique de Dieu, était encore moins obligé de payer le tribut aux hommes. « Néanmoins, ajouta-t-il, afin que nous ne les scandalisions point, allez jeter votre ligne dans l'eau, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le et ouvrez-lui la bouche : vous y trouverez une pièce d'argent de quatre drachmes, que vous lui donnerez pour moi et pour vous. »

II

Vers ce même temps, les disciples de Jésus disputaient ensemble, tout en cheminant, la question de savoir lequel d'entre eux était le plus grand. Lorsqu'ils furent à la maison, Jésus, qui voyait toutes les pensées de leur cœur, leur demanda de quoi ils avaient disputé entre eux ; ils n'osèrent lui répondre : mais lorsqu'il les eut

fait approcher, ils lui demandèrent en général qui était le plus grand dans le royaume du ciel. Il leur répondit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier et le serviteur de tous. » Et ayant appelé un petit enfant, il l'embrassa et leur déclara que, s'ils ne devenaient semblables aux petits enfants, ils n'entreraient point dans le royaume du ciel ; que celui-là y serait le plus grand qui, en s'humiliant, se rendait petit comme l'enfant qu'ils voyaient ; et il ajouta que recevoir en son nom un de ces petits dont il parlait, c'était le recevoir lui-même, comme le recevoir lui-même, c'était recevoir celui qui l'avait envoyé. Sur cela Jean, fils de Zébédée, lui dit : « Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il n'est point de notre compagnie. Mais Jésus le reprit de cette conduite, lui fit comprendre que cet homme ne deviendrait pas facilement le calomniateur de celui au nom duquel il faisait des miracles, et qu'ils ne le devaient pas regarder comme ennemi, puisqu'il n'était pas contre eux. Il revint ensuite à ces petits, c'est-à-dire aux humbles, et il prononça malheur contre ceux qui leur seraient une occasion de chute et de scandale, en déclarant qu'il vaudrait mieux être jeté avec une meule au cou dans le fond de la mer, que de scandaliser un de ces petits qui croient en lui et qui sont gardés par des anges. Il ajouta que le monde était plein de scandales, qu'il était nécessaire qu'il en arrivât, mais que malheureux est celui par qui il en arrive ; que, pour les éviter, il n'y avait qu'à se représenter l'enfer, où le ver qui ronge les damnés ne meurt point, et où le feu qui les brûle ne s'éteint point, et loin de les consumer, leur est, au contraire, comme un sel qui les préserve de la combustion, afin qu'ils soient tourmentés éternellement ; que, pour s'exempter de ces châtiments terribles, il faut retran-

cher tout ce qui peut être une occasion de chute, et se couper pour cela, s'il le faut, les pieds et les mains, et s'arracher les yeux, c'est-à-dire, se priver des choses les plus utiles et les plus chères lorsqu'elles sont capables de nous faire tomber dans le péché. Cet éloignement des scandales ne doit pas étouffer dans le cœur la charité qu on doit avoir pour les personnes qui les causent. C'est pourquoi le Fils de Dieu donna, dans le même discours qu'il fit à ses apôtres, d'excellentes règles pour corriger celui qui fait mal, et pour lui pardonner l'offense qu'on en reçoit : car il veut premièrement qu'on reprenne en particulier celui par qui on est offensé, afin de le gagner, s'il se peut, par cette conduite ; que si la correction secrète ne lui sert de rien, il faut la réitérer devant deux ou trois témoins ; et si celle-là est encore inutile, il le faut déférer à toute l'Eglise, et n'avoir plus de commerce avec lui non plus qu'avec un infidèle, s'il méprise la voix de l'Eglise, comme il a méprisé celle des particuliers. Et afin que l'Eglise puisse séparer de sa communion ceux qui pourraient nuire au salut de ses autres enfants, il lui promet l'autorité de lier et de délier, l'assurant qu'il ratifiera dans le ciel tout ce qu'elle aura prononcé sur la terre. Il ordonne en second lieu, lorsque la correction a été utile, de pardonner l'offense qu'on a reçue, et de pardonner sept fois le jour, si, sept fois le jour, celui qui a fait le mal se repent de ce qu'il a fait ; c'est-à-dire qu'il ne se faut point lasser de pardonner à celui qui est touché de sa faute. Car Pierre ayant demandé sur cela à Jésus-Christ combien de fois il devait pardonner à son frère, et s'il le devait faire jusqu'à sept fois, Jésus lui répondit : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » Et pour lui faire voir la nécessité et les avantages de cette disposition continuelle à pardonner, il lui proposa la pa-

rabole d'un roi qui, faisant rendre compte à ses serviteurs, en trouva un qui lui devait une somme immense qu'il ne pouvait payer. Le roi commanda qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qui était à lui; mais ce serviteur s'étant jeté à ses pieds pour le prier de patienter, il lui remit sa dette. Ce malheureux ne fut pas plus tôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait une fort petite somme, il le prit à la gorge, ne voulut point écouter la prière qu'il lui fit de lui donner du temps, et le fit mettre en prison. Le roi, ayant su cela, fit venir ce serviteur ingrat, lui reprocha son inhumanité, et le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. Jésus fit lui-même l'application de cette parabole, en disant : « C'est ainsi que vous serez traités par mon Père, qui est dans le ciel, si chacun de vous ne remet à son frère, du fond du cœur, les offenses qu'il en aura reçues.

III

Pendant que Jésus instruisait ainsi ses apôtres dans la Galilée, quelques-uns de ses parents qui ne croyaient pas en lui ne purent souffrir qu'il se réduisît ainsi dans une province au lieu de se faire paraître par l'éclat de ses miracles dans la capitale de toute la Judée. Il y avait trois fêtes solennelles par an que tous les Juifs étaient obligés d'aller célébrer à Jérusalem, ce qui attirait à cette époque une multitude innombrable de personnes dans cette ville. Ces trois fêtes étaient celles de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles. Cette dernière se solennisait le premier jour de la lune de septembre et durait huit jours, pendant lesquels les Juifs habitaient sous des tentes faites de branches d'arbres, pour se souvenir des

tentes ou tabernacles sous lesquels ils avaient demeuré si longtemps dans le désert, lorsqu'ils furent sortis d'Égypte. Le temps de cette fête étant proche, les parents de Jésus lui voulurent persuader d'y aller pour la solennité des Tabernacles, afin de se faire connaître au monde et de ne pas priver de la vue de ses miracles les disciples qu'il s'était acquis en cette ville. Il leur répondit que, pour eux, ils pourraient aller à Jérusalem quand il leur plairait, mais que, pour lui, il avait des mesures à garder, parce qu'il avait des ennemis; que le monde le haïssait parce qu'il le convainquait du déréglement de ses œuvres. « Allez-y donc, leur dit-il, pour le jour de la fête, car, pour moi, je n'y vais pas encore, parce que mon temps n'est pas encore venu. » Il les laissa partir, et peu après il partit lui-même, mais comme en secret; il prit son chemin par le milieu de la Samarie.

En passant par un village, Jésus vit dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui, et élevant leurs voix, lui dirent : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. » Il leur ordonna d'aller se montrer aux prêtres; ils obéirent, et, en y allant, ils furent guéris. Un d'eux, qui était Samaritain, revint aussitôt sur ses pas en glorifiant Dieu, et se jeta aux pieds de Jésus, le visage contre terre, pour lui rendre grâces. Jésus pour faire éclater davantage l'humble reconnaissance de cet homme, dit, comme par une espèce d'étonnement : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont donc les neuf autres? Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu. » Et il lui dit : « Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé. »

IV

Cependant les Juifs cherchaient le Sauveur à Jérusalem pendant les premiers jours de la fête, et l'on s'entretenait fort de lui; les uns disant que c'était un homme de bien, et d'autres, que ce n'était qu'un imposteur. Il arriva vers le milieu de l'octave, et enseigna dans le temple, au grand étonnement des Juifs, qui ne pouvaient comprendre comment il savait si parfaitement l'Ecriture, lui qu'ils n'avaient pas vu étudier. Il leur apprit, sur cela, qu'il ne parlait pas de lui-même, et que s'ils eussent voulu faire la volonté de Dieu, ils auraient facilement reconnu que sa doctrine était de celui qui l'avait envoyé, et dont il ne cherchait que la gloire; mais parce qu'ils n'accomplissaient point la loi, au lieu de se rendre à la vérité qu'il enseignait, ils cherchaient à le faire mourir. Le peuple alors s'écria : « Vous êtes possédé du démon; qui est-ce qui cherche à vous faire mourir? » Jésus les fit souvenir de cet homme malade depuis trente-huit ans qu'il avait guéri en un jour de sabbat, et de la colère qu'avaient conçue contre lui, pour ce sujet, des personnes qui circoncisaient elles-mêmes le jour du sabbat, sans prétendre pour cela violer la loi de Moïse. Quelques gens de Jérusalem qui connaissaient la haine que leurs magistrats lui portaient, étaient tout surpris de le voir parler si librement sans qu'on lui fît rien, et ils s'entre-demandaient : « N'est-ce pas qu'ils ont reconnu qu'il est véritablement le Christ? Néanmoins, ajoutaient-ils, on ne saura point d'où sera le Christ, et nous savons bien d'où est celui-ci. » Mais Jésus criait à haute voix dans le temple : « Vous me connaissez et vous savez d'où je suis; cependant je ne suis point venu de moi-même, et vous

ne connaissez point celui qui m'a envoyé. » Leur reprochant ainsi qu'ils ne considéraient que l'origine qu'il tirait de la terre comme homme, mais qu'ils ne connaissaient point celle qu'il tirait de Dieu, dont il est le Fils unique de toute éternité.

Plusieurs d'entre le peuple crurent en lui, mais les sacrificateurs et les pharisiens envoyèrent des archers pour le prendre. Jésus, qui ne devait souffrir que dans le temps prescrit par son Père, dit à ces archers : « Je suis avec vous encore un peu de temps, puis je m'en retourne à celui qui m'a envoyé ; vous me chercherez sans me trouver, et vous ne pouvez venir où j'irai. » Les Juifs n'entendirent point le sens de ces paroles, et ils ne savaient s'il les menaçait de quitter la Judée pour aller enseigner les nations.

On ne se saisit point de lui, parce que son heure n'était pas encore venue, et le dernier jour de la fête, qui était très-solennel, il criait à haute voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive. » Ce qu'il entendait des grâces abondantes du Saint-Esprit, qu'il devait répandre dans les âmes de ceux qui croiraient en lui après qu'il serait entré dans sa gloire. Cependant le peuple se partageait toujours en différents sentiments sur son sujet.

Les prêtres et les pharisiens demandèrent aux archers qu'ils avaient envoyés pour le prendre, pourquoi ils ne l'avaient point amené ; mais ils n'eurent point d'autre réponse d'eux que ce peu de paroles : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là. » Les pharisiens leur demandèrent s'ils avaient été assez simples pour se laisser séduire et pour suivre l'erreur d'une populace maudite, au lieu de se ranger du côté des grands et des pharisiens, dont pas un ne croyait en lui. Sur cela, Nicodème, ce

pharisien qui était venu trouver Jésus la nuit, leur remontra que la loi ne permettait de juger personne sans l'avoir entendu; mais ils lui répondirent : « Etes-vous aussi galiléen? » c'est-à-dire disciple d'un homme de Galilée, d'où ils prétendaient qu'il n'était jamais sorti aucun prophète.

L'assemblée se sépara ainsi sans rien faire, et Jésus se retira sur une montagne appelée la montagne des Oliviers, qui n'était éloignée de Jérusalem que de l'espace du chemin qu'on pouvait faire le jour du sabbat, c'est-à-dire de six cents pas; et il en partit dès la pointe du jour, pour retourner au temple, où étant assis, il commença à instruire tout le peuple qui s'amassait autour de lui. Alors les docteurs et les pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère; et, la faisant tenir debout devant lui, au milieu du peuple, ils lui dirent ; « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère; et Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les personnes qui sont convaincues de ce crime; que dites-vous sur cela? » Ils lui faisaient cette question, afin d'avoir sujet de l'accuser, ou d'être trop cruel envers les pécheurs, s'il était d'avis qu'on lapidât cette femme, ou de vouloir détruire la loi, s'il voulait qu'on lui pardonnât. Mais le Sauveur, au lieu de leur répondre, se baissa et écrivit avec son doigt sur la terre; et comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Puis se baissant encore, il remit à écrire sur la terre comme auparavant. Ils se retirèrent tous, étourdis par cette réponse, et pressés par les remords de leur conscience. Jésus, étant demeuré seul avec cette femme, lui demanda : « Où sont ceux qui vous accusaient? Personne ne vous a-t-il condamnée? » Elle lui répondit : « Non, Seigneur. » Il lui dit :

« Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez-vous-en, et ne péchez plus à l'avenir. »

V

Malgré la haine des Juifs, Jésus continuait ses prédications. Il leur dit qu'il était la lumière du monde, et qu'en le suivant on ne marchait point dans les ténèbres. Les pharisiens lui répliquèrent que le témoignage qu'il se rendait à lui-même n'était pas recevable ; mais il leur fit voir qu'il était appuyé sur celui que son Père, qui l'avait envoyé, lui rendait par un si grand nombre de prodiges. Ils lui demandèrent où était son Père ; il leur répondit qu'ils ne connaissaient point le Père, parce qu'ils ne voulaient point connaître le Fils, et il ajouta : « Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Vous ne pouvez venir où je m'en vais. » Et sur ce qu'ils pensaient qu'il voulait peut-être se suicider, afin de n'être point suivi où il allait, il leur déclara qu'il n'était point d'ici-bas, comme eux, mais d'en haut, et que, s'ils ne croyaient pas en lui, ils mourraient dans leurs péchés. Ils lui demandèrent qui il était, et il répondit qu'il était le Fils de Dieu, mais en des termes qu'ils ne comprirent point. Il ajouta que, quand ils l'auraient élevé en haut (par où il entendait la croix à laquelle on le devait attacher), ils le connaîtraient et ils sauraient qu'il ne faisait rien de lui-même, et qu'il ne leur disait que ce qu'il avait appris de son Père.

Ces vérités, qui aveuglaient les superbes, éclairèrent plusieurs autres personnes qui crurent en lui, et il leur dit que, s'ils demeuraient fermes dans l'observation de sa parole, ils seraient vraiment ses disciples ; qu'ils connaîtraient la vérité, et que la vérité les rendrait libres. Les

Juifs lui répliquèrent, sur cela, qu'ils n'étaient point esclaves, mais libres, comme étant les enfants d'Abraham. Il leur répondit que quiconque pèche est l'esclave du péché, et qu'ils ne seraient vraiment libres que quand il les aurait délivrés; qu'ils étaient enfants d'Abraham selon la chair, mais qu'en rejetant la vérité, et cherchant à faire mourir celui qui la leur annonçait, ils faisaient ce qu'Abraham n'a point fait, et suivaient les exemples d'un autre père dont ils se rendaient les enfants par imitation. Ils soutinrent qu'en ce sens ils n'avaient point d'autre père que Dieu; mais il leur soutint, de son côté, que, s'ils étaient enfants de Dieu, ils écouteraient la parole de Dieu, et aimeraient son Fils unique qu'il leur avait envoyé; que l'homicide et le mensonge étant les œuvres du diable, des gens qui voulaient tuer un homme qu'ils ne pouvaient convaincre d'aucun crime, et qui leur disait la vérité, avaient le diable pour père. Ils ne répliquèrent à cela que par des injures, et ils l'appelèrent un Samaritain et un possédé. Jésus leur répondit simplement : « Je ne suis point un possédé du démon, mais j'honore mon Père, » ajoutant qu'un autre lui ferait justice, parce qu'il ne voulait pas se la faire lui-même, d'autant qu'il ne recherchait point sa gloire. Il dit, après cela, que celui qui garderait sa parole ne mourrait jamais, ce qu'il entendait de la mort éternelle. Mais les Juifs, qui l'entendirent de la mort du corps, prirent de là occasion de l'insulter, en lui demandant s'il était plus grand qu'Abraham et que les prophètes, pour exempter ceux qui garderaient sa parole d'une mort que ses grands hommes n'avaient pu éviter, et le priant de leur dire pour qui il voulait qu'on le prît. Il leur répondit de nouveau qu'il ne se glorifiait point lui-même, mais qu'il tirait toute sa gloire de son Père, qu'ils adoraient comme leur Dieu, et qu'ils ne

connaissaient point. Qu'Abraham, dont ils parlaient sans cesse, avait souhaité avec ardeur de voir l'avénement de celui qu'ils méprisaient, qu'il l'avait vu et qu'il en avait été comblé de joie. Ils lui repartirent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? » Il leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, j'étais avant qu'Abraham fût au monde. » Là-dessus, ils prirent des pierres pour le lapider, mais il sortit du temple, n'évitant pour lors cet emportement de ses ennemis, que pour s'exposer lui-même à toute leur rage, quand son temps de souffrir serait venu.

En passant, il rencontra un aveugle de naissance : ses disciples lui demandèrent si c'était le péché de cet homme, ou celui de ceux qui l'avaient mis au monde, qui était la cause de son aveuglement ; il leur répondit que cet homme n'était point aveugle pour quelque péché que lui ou son père et sa mère eussent commis, mais pour faire éclater davantage les œuvres merveilleuses de la puissance de Dieu. Il ajouta que c'était à lui de faire ces œuvres pendant le temps destiné à cela, et que, tant qu'il serait dans le monde, il était la lumière du monde. Puis, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle et l'envoya se laver dans un bain, nommé la *piscine*, ou *lavoir de Siloé*. Dès que l'aveugle eut obéi, il vit clair. Tous ceux qui le connaissaient doutaient si c'était lui-même ; mais il leur racontait comment un homme appelé *Jésus* lui avait rendu la vue. Ils lui demandèrent où était cet homme ; et leur ayant répondu qu'il ne le savait pas, ils le menèrent aux pharisiens, qui l'interrogèrent aussi eux-mêmes, et il leur raconta comment la chose s'était passée.

C'était encore un jour de sabbat que le Sauveur avait guéri cet aveugle, ce qui fit dire à quelques-uns des

pharisiens : « Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat ; » mais les autres ne pouvaient comprendre comment un méchant homme aurait pu faire de si grands prodiges. Tout cela les confondait étrangement, et ils aimèrent mieux n'en rien croire, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir le père et la mère de l'aveugle, à qui ils demandèrent : « Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il clair présentement? » Ils répondirent simplement: « Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons ni comment il voit, ni qui lui a ouvert les yeux, il a de l'âge, interrogez-le, qu'il réponde lui-même pour lui. » Ils appelèrent donc une seconde fois celui qui avait été aveugle, et lui dirent : « Rends gloire à Dieu, nous savons que cet homme est un pécheur et un méchant ; » il leur répondit : « Je ne sais s'il est un méchant, mais je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois clair. » Ils lui demandèrent de nouveau comment il lui avait rendu la vue, et il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples? » Ils s'emportèrent alors contre lui en le maudissant, et ils lui dirent : « Sois toi-même un de ses disciples, car, pour nous, nous sommes les disciples de Moïse ; nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais nous ne savons point d'où est celui-ci. » Cet homme leur répliqua que c'était une chose étonnante qu'ils ne sussent pas d'où venait un homme qui avait pu lui ouvrir les yeux, car s'il ne venait de Dieu, il n'aurait pu faire un tel prodige sur un aveugle-né. Ils le chassèrent en lui disant : « Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu te mêles de nous enseigner. » Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé dehors, et l'ayant rencontré, il lui

dit : « Croyez-vous au Fils de Dieu? » Il lui répondit : « Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? » Jésus lui dit : « Vous l'avez vu, et c'est celui-là même qui vous parle. » Il lui répondit : « Je crois, Seigneur, » et aussitôt il se prosterna à ses pieds et l'adora.

Jésus ajouta qu'il était venu en ce monde pour exercer un jugement étonnant, qui était d'éclairer les aveugles, et d'aveugler ceux qui voient, c'est-à-dire ceux que l'orgueil empêche de reconnaître leur aveuglement spirituel. Car quelques pharisiens qui l'entendirent lui ayant demandé s'ils étaient aussi des aveugles, il leur répondit : « Si vous l'étiez, vous n'auriez point de péché; mais vous dites que vous voyez et votre péché demeure. »

VI

Après avoir ainsi confondu la vanité de ces superbes, qui se mêlaient de conduire les autres, lorsqu'ils étaient si aveugles eux-mêmes, Jésus leur proposa, sous la parabole du pasteur et des brebis, les trois caractères différents de trois sortes de personnes qui s'engagent dans le gouvernement des âmes. Car il leur apprit qu'il y en a qui, au lieu d'entrer par la porte dans la bergerie, y entrent par un autre endroit, comme des voleurs, pour voler, pour égorger et pour détruire; et il leur expliqua cette énigme qu'ils n'entendaient pas, en leur disant qu'il était lui-même cette porte par laquelle il faut entrer dans la conduite du troupeau. Il y en a d'autres qui, étant entrés par la porte, conduisent les brebis avec un esprit de mercenaire, en sorte qu'ils les abandonnent dès qu'ils voient venir le loup, parce qu'ils ne les aiment pas et qu'ils n'ont d'amour que pour eux-mêmes. Il y a enfin de bons pasteurs qui n'entrent point par eux-

mêmes dans la bergerie, mais qui se font ouvrir par le portier, qui connaissent les brebis et sont connus d'elles, et qui les aiment jusqu'à exposer leur vie pour elles dans les occasions.

Jésus s'appliqua ensuite toutes les qualités de ces derniers, et fit voir qu'il était le bon pasteur par excellence. Il déclara enfin que les Juifs n'étaient pas les seules brebis pour lesquelles il voulait mourir; qu'il y en avait d'autres, savoir les gentils, qu'il fallait qu'il amenât dans sa bergerie, et que de ceux d'entre les uns et les autres qui écouteraient sa voix, il ne se ferait qu'un troupeau, dont lui-même serait l'unique pasteur.

Ce discours excita une nouvelle division parmi ses auditeurs, les uns disant qu'il était fou et possédé du démon, et les autres répondant que les possédés ne parlaient pas comme lui, et que le démon n'ouvrait pas les yeux des aveugles.

CHAPITRE VIII

Jésus choisit soixante-douze disciples. — Il loge chez Marthe et apprend à ses disciples à prier. — Reproches aux pharisiens et aux docteurs. — Instructions aux disciples. — Nécessité de la pénitence. — Les Juifs veulent lapider Jésus. — Il prédit la ruine de Jérusalem. — Il guérit un hydropique. — Il confond la vanité des pharisiens.

I

A quelque temps de là, Jésus choisit encore soixante-douze disciples pour les envoyer devant lui deux à deux, dans tous les lieux où il devait aller. Il leur donna les mêmes instructions qu'il avait données à ses apôtres, et même pouvoir sur les démons. Ils s'en revinrent le trouver tout joyeux, et lui dirent : « Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis par votre nom. » Mais il leur apprit à ne pas tant se réjouir de cet empire qu'il leur donnait sur les esprits malins, que de ce que leurs noms étaient écrits dans le ciel. Au même moment, il se sentit transporté par un mouvement soudain du Saint-Esprit, et s'adressant à Dieu, son Père, il lui rendit grâces de ce qu'il avait révélé aux petits, c'est-à-dire aux simples, les mystères qu'il cachait aux sages et aux prudents de ce siècle. Il ajouta que son Père lui avait donné toutes

choses, et que nul ne pouvait connaître Dieu que le Fils unique de Dieu, et celui à qui le Fils de Dieu le ferait connaître. Il répéta à ses disciples qu'ils étaient bienheureux de voir et d'entendre ce que tant de rois et de prophètes n'avaient ni vu ni entendu, quoiqu'ils l'eussent souhaité avec tant d'ardeur. Enfin, se sentant emporté par sa charité pour les hommes, il s'écria : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux, mon fardeau est léger. »

Alors, un docteur de la loi se leva, et, pour le tenter, lui demanda ce qu'il devait faire pour posséder la vie éternelle. Jésus lui ayant aussi fait cette demande : « Qu'est-ce qu'ordonne la loi, et qu'y lisez-vous? » il répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-mêmes. — Vous avez fort bien répondu, répliqua Jésus, faites cela, et vous vivrez. » Le docteur, voulant paraître juste et un fidèle observateur de la loi, lui demanda encore qui était celui qu'il devait prendre pour son prochain. Jésus lui répondit par la parabole d'un Juif qui est dépouillé et blessé en chemin par des voleurs qui le laissent à demi mort. Un prêtre et un lévite passent l'un après l'autre auprès de cet homme, sans lui rendre aucune assistance; et un Samaritain, au contraire, c'est-à-dire un étranger à l'égard des Juifs, le voit en passant, et, ému de compassion, il s'approche de lui, il verse de l'huile et du vin dans ses plaies, il les bande et il met le blessé sur son cheval, et l'emmène à l'hôtellerie; là, il le recommande à l'hôte, et lui laisse même de l'argent pour avoir soin de lui. Le Sauveur, voulant que le doc-

teur se fit lui-même l'application de cette parabole, lui demanda lequel de ces trois passants avait été le prochain de celui que les voleurs avaient blessé; il répondit que c'était celui qui avait exercé la miséricorde envers lui. Et Jésus, approuvant sa réponse, lui dit : « Allez et faites de même. »

Le Christ continua ensuite son chemin avec ses disciples, et il entra dans un bourg où une femme nommée Marthe le reçut avec joie dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, et un frère appelé Lazare, duquel il sera parlé dans la suite de cette histoire. Pendant qu'elle s'occupait du soin de préparer tout ce qu'il fallait pour son divin hôte, sa sœur se tenait assise aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. Marthe se plaignit à lui de ce que Marie la laissait ainsi toute seule dans l'embarras, et le pria qu'il lui ordonnât de la venir aider; mais Jésus lui répondit : « Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez du soin de beaucoup de choses, cependant il n'y en a qu'une de nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Il ne condamnait point, par ces paroles, l'hospitalité de Marthe, mais il lui apprenait à l'exercer sans inquiétude et sans trouble.

Un jour, un de ses disciples le vit en prière, et lorsqu'il eut achevé, il lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses disciples. » Il lui enseigna alors cette excellente prière que nous avons rapportée.

Un autre jour, Jésus fut invité à dîner par un pharisien, et dès qu'il fut entré chez lui, il se mit à table sans se laver auparavant, selon la coutume des pharisiens. Son hôte fut choqué de cette conduite. Jésus-Christ lui dit : « Vous autres pharisiens, vous avez grand soin de tenir net le dehors de la coupe et du plat; mais, aveu-

gles que vous êtes, nettoyez-en premièrement le dedans; car le dedans de vos cœurs est tout plein de rapines, d'iniquité et d'impureté : donnez l'aumône, et toutes choses en vous seront pures. »

Il découvrit un jour toute leur hypocrisie, et censura fortement le déréglement de leur conduite; il leur reprocha d'avoir trop de scrupule dans les petites choses et pas assez dans les grandes; semblables à des gens qui ont peur d'avaler un moucheron et avalent un chameau; parce qu'ils aimaient à avoir les premières places dans les assemblées et à être salués dans les lieux publics; parce que, sous prétexte de leurs longues prières, ils dévoraient et ruinaient les veuves, dans les maisons desquelles ils trouvaient moyen de s'insinuer; parce qu'ils couraient de tous côtés pour faire embrasser la religion juive à quelque infidèle, et le rendaient ensuite encore plus coupable qu'eux-mêmes.

Il les compara enfin à ces sépulcres blanchis au dehors et qui, au dedans, sont pleins d'ossements et de pourriture. Les docteurs de la loi crurent que tous ces reproches retombaient sur eux, et un d'entre eux, prenant la parole, dit à Jésus : « Maître, en parlant ainsi, vous nous déshonorez aussi nous-mêmes. » Mais il ne les épargna pas plus que les autres, parce qu'ils imposaient aux autres un joug qu'ils n'auraient pas voulu toucher du bout du doigt, et que, n'entrant point dans le ciel, ils voulaient aussi empêcher les autres d'y entrer. Il finit par cette menace terrible : « Je vous enverrai des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns, et vous crucifierez les autres, vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu par vos pères retombe sur vous; car je vous déclare qu'on en demandera compte à cette na-

tion, et tout cela viendra fondre sur cette race qui est aujourd'hui. »

Une multitude innombrable de peuple s'étant assemblée autour de Jésus, il avertit ses disciples de se donner de garde du levain des pharisiens, c'est-à-dire de leur hypocrisie, et de ne point appréhender les persécutions des hommes. Alors un homme lui dit du milieu de la foule : « Maître, dites à mon frère qu'il partage avec moi la succession qui nous est échue. » Mais le Seigneur, voulant apprendre aux hommes à se renfermer chacun dans les fonctions de son état, lui répondit : « Mon ami, qui m'a établi pour vous juger ou pour vous faire vos partages? » Puis il ajouta : « Ayez soin de vous bien garder de toute avarice, » et pour mieux insinuer cette vérité dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient, il leur proposa cette parabole : Un homme riche, étant en peine du lieu où il serrerait une récolte extraordinaire qu'il avait faite, s'avisa d'abattre ses greniers et d'en faire de plus grands, et lorsqu'il y eut amassé tout ce qu'il avait recueilli, il se dit à lui-même qu'ayant du bien pour plusieurs années, il n'avait plus qu'à se reposer et à faire bonne chère. Mais Dieu dit à cet homme : « Insensé que tu es! on s'en va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera ce que tu as amassé? » « Et c'est là, poursuivit Jésus, l'état de celui qui amasse des trésors pour soi, et qui n'est point riche en biens spirituels. »

C'est pourquoi il apprit à ses disciples à ne se point mettre en peine des choses de cette vie, mais à chercher premièrement le royaume et la justice de Dieu, qui leur donnerait toutes les choses nécessaires; que, loin d'amasser des richesses, ils devaient vendre ce qu'ils avaient pour le donner en aumône et se faire un trésor dans le ciel; qu'ils étaient, à la vérité, en petit nombre, mais qu'ils ne craignissent point pour cela, puisqu'il plaisait

au Père céleste de leur donner son royaume. Il leur dit encore qu'ils se tinssent toujours prêts à paraître devant Dieu. Qu'étant établis les intendants de sa maison pour distribuer à son peuple la nourriture de la parole, ils s'acquittassent fidèlement de ce devoir, ne faisant pas comme l'économe insensé qui, voyant que son maître ne revient point, dissipe en débauche le bien qui lui a été confié, ne se sert de l'autorité qu'il a sur les autres serviteurs que pour les maltraiter, et mérite par cette conduite déréglée d'être précipité, avec les hypocrites et les infidèles, dans ce lieu de peines où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents. Que, puisque le Fils de l'homme viendrait, sans les avertir du jour et de l'heure, leur demander compte de leur administration, ils veillassent toujours comme un père de famille veillerait, s'il savait qu'en une certaine nuit on dût venir voler sa maison. Que, connaissant la volonté de leur maître, ils seraient d'autant plus coupables s'ils ne l'accomplissaient pas, et que, plus on leur confiait, plus aussi le compte qu'ils auraient à rendre serait grand.

En ce même temps, quelques-uns vinrent raconter à Jésus que Pilate, gouverneur de Judée, avait fait tuer certains Galiléens pendant qu'ils sacrifiaient, et avait ainsi mêlé leur sang avec celui de leurs victimes. Sur quoi, Jésus leur ayant demandé s'ils s'imaginaient que ces Galiléens étaient les plus grands pécheurs de toute la Galilée, puisque Dieu les avait ainsi abandonnés à la cruauté des hommes, il leur dit que ce n'était pas ce qu'ils devaient penser; mais que ce qu'ils devaient conclure de cet accident, c'était que, s'ils ne faisaient pénitence, ils périraient tous, aussi bien que ces misérables. Il leur fit conclure la même chose de la mort de dix-huit hommes de Jérusalem qui avaient été écrasés par la chute d'une tour; et afin de les porter à bien user du

temps que Dieu leur donnait pour faire pénitence de leurs crimes, il les compara à un figuier stérile, que celui à qui il appartient veut faire couper et qu'il laisse néanmoins, parce que son jardinier veut encore essayer pendant un an à lui faire porter du fruit, en le labourant au pied et y mettant du fumier.

II

Le Sauveur continuait toujours d'enseigner dans les synagogues les jours de sabbat. Il s'y trouva une fois une femme possédée, qui était malade depuis dix-huit ans, et si courbée, qu'elle ne pouvait regarder en haut. Il l'appela; en lui imposant les mains, il lui dit : « Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité; » et au même instant cette femme fut redressée, et rendit gloire à Dieu de sa guérison. Le chef de la synagogue, irrité de ce que Jésus avait fait ce miracle le jour du sabbat, dit au peuple qu'il y avait six jours de travail dans chaque semaine, et qu'ainsi ils vinssent ces jours-là pour être guéris, et non pas au jour du sabbat, qui était un jour de repos. Mais le Sauveur demanda à ces hypocrites s'il ne lui était pas aussi permis de délivrer des liens du démon en un jour de sabbat une fille d'Abraham qu'il tenait captive depuis dix-huit ans, qu'à eux de délier au même jour leur bœuf et leur âne, et de les tirer de l'étable pour les mener boire.

III

Quelque temps après, arriva la fête de la Dédicace du temple, qui se célébrait en hiver, deux mois après l'octave de la solennité des Tabernacles, et par conséquent

vers le commencement de décembre. Jésus se trouva à Jérusalem pendant cette fête, et il se promenait dans une galerie qui était au parvis du temple, appelée la *galerie de Salomon*, lorsque les Juifs s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. » Il leur répondit. « Je vous l'ai déjà dit, et vous ne me croyez pas ; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi ; mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. »

Alors, les Juifs coururent encore une fois aux pierres pour le lapider, et il leur demanda pour laquelle de tant de bonnes œuvres qu'ils lui avaient vu faire ils voulaient le traiter de la sorte. Ils lui répondirent que ce n'était pour aucune bonne œuvre, mais parce que, étant homme, il se faisait Dieu. Il les convainquit par leurs propres Ecritures, que des hommes sont quelquefois appelés des dieux, et qu'ainsi il ne commettait point de blasphème en se donnant ce nom, lui qui était le Fils unique de Dieu, envoyé par son Père, et qui prouvait ce qu'il était par un si grand nombre de miracles. Ils demeurèrent dans leur obstination, et ils voulurent se saisir de lui, mais il s'échappa encore de leurs mains, parce que son heure n'était pas venue ; et ayant repassé le Jourdain, il s'en alla demeurer le long de ce fleuve, au lieu même où Jean avait baptisé autrefois ; il y fut suivi d'un grand nombre de peuple, qu'il instruisit, selon sa coutume, guérissant en même temps tous les malades qui lui furent présentés.

IV

A quelque temps de là, il retourna à Jérusalem. Chemin faisant, il donnait des instructions partout où il pas-

sait. Un homme vint lui faire cette question : « Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés ? » Jésus prit de là occasion de dire à ceux qui l'écoutaient : « Faites vos efforts pour entrer par la porte étroite, car je vous déclare que plusieurs chercheront les moyens d'y entrer, et ne le pourront. Et, quand la porte sera fermée, on aura beau dire : Seigneur, ouvrez-nous ; le père de famille dira alors : Je ne vous connais point; et si on lui répond : Nous avons bu et mangé avec vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques, il répondra toujours : Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. » Ce sera pour lors que les Juifs seront dans les pleurs, en voyant entrer dans le ciel tant de gentils qui y viendront de tous côtés, pendant qu'eux, qui étaient les hérétiers du royaume, seront chassés dehors, et se verles derniers, des premiers qu'ils étaient auparavant.

Le même jour, des pharisiens lui vinrent dire : « Retirez-vous de ce lieu, car Hérode veut vous faire mourir. » Jésus, qui savait le temps de sa mort, puisqu'il ne devait mourir que quand il voudrait, les renvoya à ce renard (c'est ainsi qu'il nomme Hérode, pour montrer qu'il était au-dessus de toutes les ruses et artifices de ce prince), et leur ordonna de lui dire qu'il avait encore quelques jours à chasser les démons et à guérir les malades; après quoi, il consommerait son sacrifice par la mort, qu'il endurerait à Jérusalem. Sur quoi, il fit ces reproches à cette malheureuse ville : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'a pas voulu ! » Il la menaça ensuite de sa désolation, et il assura qu'elle ne le reverrait point jusqu'à ce que ses habitants lui disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Jésus entra ensuite un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux pharisiens, pour y prendre son repas. Là, il vit devant lui un homme hydropique, et il demanda aux pharisiens et aux docteurs, qui l'observaient, s'il était permis de guérir un homme un jour de sabbat ; comme ils ne répondaient rien, il prit l'hydropique par la main, le guérit, et l'ayant renvoyé, il leur dit ce qu'il avait déjà dit autrefois en de pareilles rencontres : « Qui est celui d'entre vous qui, voyant son âne ou son bœuf qui tombe dans un puits, ne l'en retire aussitôt, le jour même du sabbat ? » Mais ils ne répondirent pas plus à cette question qu'à la première ; et Jésus, qui avait considéré de quelle manière ceux qui avaient été conviés à ce repas choisissaient les premières places, leur dit, pour confondre leur vanité, que, quand un homme est invité à des noces, il ne doit pas se mettre de lui-même à la première place, de peur d'avoir la honte qu'on le fasse descendre plus bas, pour faire place à quelqu'autre plus considérable que lui ; que, s'il se met, au contraire, au dernier rang, celui qui l'a convié le fera monter plus haut, ce qui lui sera ue sujet de gloire devant toute l'assemblée ; parce que quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. A cette instruction, qui regarde les conviés, Jésus en ajouta une autre qui regarde ceux qui invitent, et il leur apprit à ne point appeler à leur table les riches qui les devaient traiter à leur tour, mais à y convier les pauvres et les infirmes, parce que Dieu les récompensera lui-même, au jour de la résurrection, de ce qu'ils auront fait sans aucun intérêt et par charité. Un de ceux qui étaient à table, ayant entendu ces dernières paroles, lui dit : « Heureux celui qui mange du pain dans le royaume de Dieu ! » Mais Jésus lui fit voir, par une parabole, qu'il venait appeler les hommes à ce grand festin du ciel, et que

cependant, quelque bonheur qu'il y eût d'être de ce festin, tous ceux qui y étaient appelés n'y viendraient pas, parce qu'ils aimeraient mieux les biens de la terre, qui finissent, que ceux du ciel, qui demeurent éternellement. Voici cette parabole : Un homme, ayant invité plusieurs personnes à un grand souper, les envoya querir lorsque tout fut prêt, mais ils s'en excusèrent tous ; en sorte que, le serviteur ayant rapporté tout ceci à son maître, il jura qu'aucun de ceux qu'il avait conviés ne goûterait de son souper, et il fit venir en leur place les pauvres et les infirmes qu'on rencontra dans les rues et dans les carrefours de la ville. Lorsqu'ils furent assemblés, il se trouva encore des places vides, et le roi envoya son serviteur dans les chemins et le long des haies, avec ordre de presser ceux qu'il trouverait de venir remplir sa maison. C'est ainsi que les gentils ont été appelés au ciel à la place des Juifs, et qu'entre ces gentils il y en a que Dieu y fait entrer en les pressant avec plus d'instance.

CHAPITRE IX

Jésus établit le fondement du salut. — Il reçoit les pécheurs à la pénitence. — Il recommande l'aumône. — Il s'élève contre le divorce et fait l'éloge de la virginité. — Il parle de sa naissance. — Il prêche la prière, l'humilité, la charité. — Le royaume de Dieu.

I

Un jour, Notre-Seigneur se retourna vers ceux qui le suivaient, et leur dit : « Celui qui vient à moi et qui ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, ne peut être mon disciple, non plus que celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit point. » Il établit le fondement du salut dans ce renoncement général à toutes choses. Il ajouta : « Ainsi, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. »

Parmi ce grand nombre de personnes qui étaient ordinairement autour de Jésus, il y avait des publicains et des gens de mauvaise vie, qui aimaient à entendre sa parole. Les scribes et les pharisiens ne pouvaient souffrir la bonté qu'il avait de se laisser approcher par ces sortes de personnes, et ils murmuraient de ce qu'il les recevait si facilement, et de ce qu'il mangeait même

avec eux. Pour les convaincre de l'injustice de leurs plaintes, Jésus leur demanda si un homme qui a cent brebis n'en laisse pas quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la centième qui s'est égarée, et si, l'ayant trouvée, il ne la rapporte pas tout joyeux sur ses épaules, invitant tous ses amis à prendre part à sa joie; de même, si une femme qui, de dix pièces d'argent, en a perdu une, ne balaye pas toute la maison pour la chercher, et si elle ne se réjouit pas avec ses voisines de l'avoir trouvée. Il leur déclara que, comme la brebis et la pièce d'argent retrouvées causeraient un plaisir plus sensible que celles qui n'avaient point été perdues, de même il y avait une grande joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur.

Il expliqua encore cette vérité par une autre parabole : Un homme avait deux enfants, dont le plus jeune, s'étant fait donner par son père ce qui lui pouvait revenir de son bien, alla le dissiper en débauche dans un pays éloigné. Après avoir tout mangé, il fut réduit à garder les pourceaux pour gagner sa vie; et dans cet état, réfléchissant sur sa misère, il résolut de retourner chez son père, et de lui avouer humblement sa faute, de lui demander, pour toute grâce, d'être traité comme ses serviteurs. Dès que son père le vit, il fut touché de compassion et de joie tout ensemble; il courut à lui, se jeta à son cou et le baisa, pendant que son fils lui disait : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » Cette humble confession acheva son entière réconciliation avec son père, qui, l'ayant dépouillé de ses haillons, et lui ayant donné de beaux habits, fit un festin magnifique pour se réjouir de son retour.

Cette conduite déplut à son fils aîné, qui, revenant des champs, ne voulut point entrer dans la maison, parce

qu'on faisait pour son frère, qui avait été un débauché, ce qu'on n'avait jamais fait pour lui, quoiqu'il eût toujours été très-fidèle à son devoir. Son père, à qui il fit ces reproches, lui dit : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait faire un festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé. » Il est aisé de faire l'application de cette parabole, et de reconnaître dans la jalousie de ce fils aîné les murmures injustes des pharisiens, qui étaient en colère de ce que Jésus recevait bien les pécheurs, lui qui n'était venu au monde que pour leur salut.

Le Sauveur proposa une autre parabole à ses disciples, afin de confondre l'avarice des pharisiens, comme il avait déjà confondu leur envie et leur orgueil. Il dit donc à ses apôtres qu'un homme riche avait un intendant qu'il fit venir pour lui faire rendre compte de son administration, et pour lui ôter le gouvernement de son bien, parce qu'il était accusé de l'avoir dissipé. Cet économe, se voyant sur le point d'être réduit à travailler de ses mains ou à demander l'aumône, s'avisa, pour se faire une ressource après la perte de sa charge, d'appeler tous les débiteurs de son maître, l'un après l'autre, et de les décharger d'une partie de leurs dettes, permettant à celui qui devait cent barils d'huile, de reprendre son obligation et d'en faire une de cinquante ; à celui qui devait cent mesures de froment, d'en faire une de quatre-vingts, et ainsi des autres.

Jésus apprit à ses disciples à imiter, non l'injustice, mais l'adresse de cet intendant, en employant les biens de la terre à se faire des amis en la personne des pauvres, pour être reçus par eux après la mort dans le lieu du repos éternel, afin que les enfants de la lumière ne soient pas moins prudents pour les choses qui regardent leur

salut, que les enfants du siècle ne le sont pour leurs affaires temporelles. Il leur enseigna ensuite à être fidèles dans les petites choses, de l'être dans les grandes, et à n'être pas les esclaves de l'argent et des richesses.

Les pharisiens, qui étaient avares, entendaient avec mépris toutes ces vérités, et se moquaient de celui qui les annonçait ; mais il sut bien réprimer leurs railleries, en découvrant la fausseté de toutes leurs vertus extérieures ; car il leur dit que, malgré tout le soin qu'ils avaient de paraître justes, le fond de leur cœur était connu de Dieu. Il leur apprit aussi quelle devait être la fin et la punition de cette avarice qui les rendait sourds à sa parole et durs envers les pauvres, par l'exemple qu'il leur rapporta d'un riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours, sans avoir compassion de ceux qui n'avaient pas de quoi manger ; car il y avait un pauvre, nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, qui était couché à sa porte, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, sans que personne lui en donnât, pendant que les chiens, plus compatissants que ce mauvais riche, lui venaient lécher ses plaies. Ils moururent tous les deux, mais avec un sort bien différent : car le pauvre fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le lieu de repos qui était destiné pour les âmes saintes, et le riche fut enseveli dans l'enfer. Il vit de là le bonheur de ce mendiant qu'il avait méprisé, et il s'écria : « Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre de grands tourments dans cette flamme. » Mais ce patriarche lui représenta qu'outre la distance infinie qui les séparait tous les deux, il était juste que celui qui n'avait eu que du mal pendant sa vie, fût dans la

consolation et dans la joie après sa mort ; et que celui qui avait été comblé de biens et de délices sur la terre, souffrît la soif et les autres tourments dans l'autre monde.

Le riche, n'ayant aucune miséricorde à espérer pour lui, pensa à cinq frères qu'il avait, et pria Abraham de les faire avertir par Lazare de l'état où il était, afin que son exemple les rendît sages ; mais il lui fut répondu qu'ils avaient Moïse et les prophètes, et que, s'ils ne les écoutaient pas, ils n'auraient pas plus de croyance pour un mort qui serait ressuscité exprès pour les avertir de leur devoir.

Ces vérités confondaient les pharisiens, mais sans les convertir. Ils portaient toujours envie au Messie et ils s'efforçaient sans cesse de le surprendre. Ils lui dirent donc pour le tenter : « Est-il permis à un homme de quitter sa femme pour quelque cause que ce soit ? » Et sur ce qu'il leur demanda ce que la loi en ordonnait, ils lui répondirent que Moïse permettait de quitter sa femme en lui donnant un écrit par lequel on déclarât qu'on la répudiait. Mais Jésus les fit remonter jusqu'à l'établissement du mariage, que Dieu avait institué lui-même, en disant que l'homme et la femme seraient si étroitement unis, qu'ils ne devaient plus se regarder que comme une seule chair. « Ainsi donc, poursuivit Jésus, que l'homme ne sépare point ce que Dieu a joint. » Ils insistèrent sur la permission que Moïse avait donnée : mais il leur répondit qu'il ne l'avait donnée qu'à cause de la dureté de leur cœur ; que cela n'avait pas été ainsi dès le commencement, et que quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère ; et que celui qui épouse celle qu'un autre a quittée, est aussi coupable d'adultère. Ses disciples l'interrogèrent à la maison sur la même chose, et il leur fit la même réponse.

II

Une autre fois, les pharisiens lui demandèrent quand viendrait le règne de Dieu. Il leur répondit qu'il était déjà venu, et qu'il était au-dedans d'eux, c'est-à-dire que le règne de Dieu est spirituel, et qu'il s'établit dans le fond du cœur par la justice et la charité. De là, il prit occasion de dire à ses disciples que le temps viendrait qu'ils voudraient jouir d'un seul jour de sa présence, mais qu'ils ne le verraient plus; qu'il reviendrait une autre fois comme un éclair, mais qu'auparavant il devait souffrir beaucoup et être rejeté par les Juifs. Que, comme dans le temps de Noé, les hommes buvaient, mangeaient et se mariaient, sans penser au déluge, qui arriva tout à coup et les fit périr, et que, comme le feu du ciel surprit de la même sorte les habitants de Sodome, il en serait de même à l'avénement du Fils de l'homme. Qu'on ne devait donc penser qu'à se sauver, sans regarder derrière soi, et se souvenir de la femme de Loth, qui, ayant regardé derrière elle, contre la défense que l'ange lui en avait faite, fut changée en statue de sel.

Il leur apprit aussi qu'il ne faut point se lasser de prier, et il leur proposa la parabole d'une veuve, laquelle, ayant pour juge un méchant homme qui ne voulait point lui faire justice, l'y obligea néanmoins par ses importunités. Il leur déclara, par cet exemple, que Dieu, qui est juste, ne manquera point d'exaucer ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et de les délivrer bientôt de l'oppression qu'ils souffrent.

Jésus se servit d'une autre comparaison pour rabaisser l'orgueil de certains superbes, qui, se persuadant qu'ils étaient justes et étant pleins de cette vaine confiance en

leur fausse sainteté, n'avaient que du mépris pour les autres. Il leur adressa cette parabole : Deux hommes, l'un pharisien et l'autre publicain, allèrent faire leur prière au temple. Le premier, étant debout, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, et même comme ce publicain; je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. » Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » « Je vous déclare, ajouta Jésus-Christ, que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

On présenta alors au Sauveur plusieurs enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux. Ses disciples, voulant repousser ceux qui les lui présentaient, leur parlèrent rudement. Mais Jésus leur dit de laisser venir à lui ces petits enfants, puisque le royaume de Dieu était pour les petits, et que, pour y entrer, il fallait devenir petit, c'est-à-dire humble. Recommandant ainsi cette enfance spirituelle qui consiste en une simplicité sainte et une humilité sincère. Il embrassa ensuite ces petits enfants, et après les avoir bénis par l'imposition de ses mains, il partit de là pour aller ailleurs.

III

Lorsque Jésus se fut mis en chemin, un jeune homme de qualité et fort riche accourut à lui, et, se mettant à genoux, lui dit : « Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? » Jésus lui répondit :

« Pourquoi m'appelez-vous bon? il n'y a que Dieu qui soit bon, c'est-à-dire qui soit bon par lui-même, étant la bonté parfaite et essentielle et la source de toute bonté. » Ce jeune homme ne louait en Jésus qu'une bonté humaine et bornée, et le Fils de Dieu, en refusant le titre de bon maître et lui répondant qu'il n'y a que Dieu qui soit bon, voulait lui apprendre à reconnaître en lui une bonté divine et souveraine. Il lui dit ensuite, pour répondre à sa demande, qu'afin d'avoir la vie éternelle, il fallait garder les commandements; et parce que ce jeune homme lui demanda quels étaient ces commandements qu'il devait garder, il lui dit : « Vous savez les préceptes de la loi : Vous ne tuerez point, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne déroberez point, vous ne porterez point faux témoignage, vous ne tromperez personne, vous honorerez votre père et votre mère, et aimerez votre prochain comme vous-même. » Il lui répondit : « J'ai observé toutes ces choses dès ma jeunesse, que me reste-t-il encore à faire? » Alors Jésus jeta les yeux sur lui et il l'aima; mais cet amour qu'il conçut pour ce jeune homme ne l'empêcha pas de lui enseigner une vérité à laquelle il ne se rendit pas, car il lui dit : « Il vous manque encore une chose si vous voulez être parfait : allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel; après cela, venez et suivez-moi. » Mais ce seigneur, qui avait de grands biens, ne pouvant se résoudre à suivre le conseil qu'on lui donnait de les quitter, s'en alla tout triste; et Jésus, qui le vit ainsi affligé, regardant autour de lui, dit à ses disciples : « Je vous dis en vérité, il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel. » Et comme ils étaient tous étonnés de ces paroles, il répéta encore la même vérité en ces termes : « Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui se fient en leurs richesses entrent

dans le royaume de Dieu! il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. » Ce discours ne fit qu'augmenter l'étonnement des apôtres, qui se disaient l'un à l'autre : « Eh! qui pourra donc être sauvé? » Mais il les rassura en leur représentant que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.

Alors Pierre lui dit : « Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi; quelle récompense donc en recevrons-nous? » Jésus lui répondit qu'au jour de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, ils seront assis avec lui sur des trônes pour juger tout le peuple d'Israël. Et il assura que, non-seulement eux, mais quiconque quittera pour lui et pour l'Evangile sa maison, ses parents et ses terres, recevra, dès ce siècle même, cent fois autant de maisons, de parents et de terres, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle; ce qui veut dire que Dieu, qui récompensera ses élus en l'autre monde, ne leur refusera pas en celui-ci les consolations nécessaires pour les soutenir dans leurs afflictions, et qu'il leur fera trouver des personnes qui, par les devoirs de la charité chrétienne, leur serviront de parents et leur fourniront les choses qu'ils auront quittées ou perdues pour l'amour de lui.

Les apôtres étaient surpris de la promesse que Jésus-Christ leur faisait de les faire asseoir sur des trônes pour juger toute leur nation, eux qui étaient si peu considérables parmi les Juifs; le Fils de Dieu aurait voulu les tirer d'étonnement en leur répétant ce qu'il avait déjà dit dans une autre rencontre, que plusieurs de ceux qui auront été les premiers seront les derniers, et que plusieurs de ceux qui auront été les derniers seront les premiers. Pour leur expliquer cette vérité, il leur proposa cette parabole : Il en est du royaume du ciel comme

d'un homme qui, ayant envoyé dès le matin des ouvriers avec qui il est convenu du prix pour travailler à sa vigne, en envoie encore d'autres à neuf heures, à midi, à trois heures, et une heure avant la fin du jour, en leur promettant de les payer raisonnablement. Le soir étant venu, il fait appeler tous ces ouvriers, et, commençant par ceux qui sont venus les derniers, il leur fait donner la même somme qu'il avait promise à ceux qu'il avait loués dès le matin, de sorte que ceux-ci, s'attendant à recevoir plus que les autres, murmurent de ce qu'on ne leur donne que le prix qui a été arrêté. Mais le maître leur fait voir qu'il ne leur fait aucun tort, puisqu'il leur donne ce qui leur appartient, et qu'il est libre de donner aux autres ce qu'il lui plaît. « C'est ainsi, conclut le Fils de Dieu, que les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, parce qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

CHAPITRE X

Résurrection de Lazare. — Conseil tenu par les Juifs contre Jésus. — Les Samaritains le rejettent. — Jésus prédit sa mort pour la troisième fois. — Il blâme l'ambition de ses apôtres. — Il loge chez Zachée. — Il soupe à Béthanie. — Il pleure sur Jérusalem. — Il prédit de nouveau sa mort. — Il chasse les marchands du temple. — Paraboles. — Il confond les pharisiens, les saducéens et les scribes. — Il loue l'aumône d'une pauvre veuve. — Il prédit la ruine de Jérusalem. — Description du jugement dernier. — Il fait la cène. — Il lave les mains à ses apôtres. — Il les console, leur donne ses instructions, institue l'eucharistie, après avoir prédit la trahison de Judas.

I

Pendant que Jésus instruisait ainsi ses disciples au delà du Jourdain, Marthe et Marie lui firent savoir la maladie de Lazare, leur frère. Il partit avec ses apôtres.

Ils n'arrivèrent à Béthanie que quatre jours après que Lazare avait été mis dans le tombeau. Marthe, ayant appris que Jésus venait, alla hors du bourg au-devant de lui, et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. — Je sais bien, répliqua-t-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour. » Il lui

repartit : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? » Elle lui répondit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Après ces paroles, elle s'en alla, et ayant appelé sa sœur, elle lui dit secrètement que le Maître était venu et qu'il la demandait. Marie se leva aussitôt et alla trouver Jésus hors du bourg, au lieu même où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient avec elle lorsqu'elle se leva pour aller au-devant du Fils de Dieu, la voyant sortir si promptement, la suivirent, s'imaginant qu'elle allait pleurer au tombeau de son frère. Dès qu'elle fut arrivée auprès de Jésus, elle se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. »

Il demanda où on avait mis le mort ; on lui dit : « Seigneur, venez et voyez. » Il y alla en pleurant, et ses pleurs firent dire à quelques Juifs : « Voyez comme il l'aimait ! » pendant que d'autres disaient ; « Ne pouvait-il pas l'empêcher de mourir, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? » Jésus, continuant à faire paraître les sentiments dont il voulait bien être ému, arriva au sépulcre, qui était une grotte fermée d'une pierre qu'on avait mise par-dessus. Il commanda qu'on ôtat la pierre ; sur quoi, Marthe lui représenta que le mort devait sentir mauvais, parce qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau. Mais il lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? » On ôta donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit ses paroles : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci

être traité avec moquerie et avec outrage, pour être flagellé et crucifié ; et il ressuscitera le troisième jour. » Mais ils ne comprirent pas plus cette troisième prédiction qu'il leur faisait de sa mort, qu'ils n'avaient compris les deux autres.

III

Dans le même temps, Salomé, femme de Zébédée, et mère de Jean et de Jacques, s'approcha de Jésus avec ses deux fils et l'adora, comme pour lui faire une prière. Il lui demanda ce qu'elle voulait, et elle lui répondit : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » Il ne fit point de réponse à cette femme ; mais il s'adressa à ses enfants qui la faisaient parler, et il leur dit : « Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire, et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » Par ce calice et ce baptême, il entendait sa mort, et il demandait ainsi à ces deux disciples s'ils pourraient bien le suivre et l'imiter dans ses souffrances. Ils lui répondirent qu'ils le pouvaient ; et il les assura qu'ils auraient leur part de son calice ; mais, pour que les premières places de son royaume, elles étaient pour ceux à qui son Père les avait préparées, c'est-à-dire à ceux qui les mériteront par leur vie et leurs souffrances.

L'ambition de ces deux apôtres déplut aux dix autres, qui en conçurent de l'indignation contre eux. Jésus, qui connaissait le fond de leurs cœurs, et qui voulait guérir cet orgueil qui les rendait les uns ambitieux, et les autres jaloux, leur apprit qu'ils ne devaient pas ressembler aux princes et aux grands du monde, qui dominent avec

empire sur leurs sujets; qu'il fallait, au contraire, que celui qui voudrait être grand parmi eux fût le serviteur de tous, à l'exemple du Fils de l'homme, qui n'était pas venu pour être servi, mais pour servir et pour racheter les âmes par sa mort.

Le Sauveur et ses apôtres continuèrent leur voyage et arrivèrent à Jéricho. Il y avait dans cette ville un homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche, qui avait un grand désir de voir Jésus. Mais comme la foule l'en empêchait, parce qu'il était petit, il courut devant et monta sur un sycomore, en un lieu par où il sut qu'il devait passer. Jésus y passa, en effet, et levant les yeux, il vit Zachée, et lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est c'est chez vous qu'il faut que je loge aujourd'hui. » Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie, pendant que d'autres disaient en murmurant : « Il est allé loger chez un homme de mauvaise vie. » Mais Jésus fit bien voir, par le changement miraculeux qu'il opéra dans le cœur de ce publicain, qu'il était entré comme un médecin dans la maison d'un malade, pour le guérir ; car Zachée, se présentant devant lui, lui dit : « Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant. » Et Jésus répondit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut. »

Tous ceux qui étaient présents l'écoutaient avidement; et comme il était proche de Jérusalem, ils crurent que le règne glorieux du Messie, tel qu'ils se le figuraient, allait paraître bientôt, s'imaginant peut-être que c'était dans ce voyage et dans la solennité prochaine de Pâques que le Fils de Dieu allait enfin se placer sur le trône, et établir ce royaume dont il avait tant parlé. Il connaissait leur pensée, et il la condamna par cette parabole : Un homme noble et puissant, s'en allant

prendre possession d'un royaume, appela ses serviteurs, et leur donna à chacun une même somme d'argent pour la faire profiter jusqu'à ce qu'il revînt. Ceux de son pays qui le haïssaient, envoyèrent après lui, et déclarèrent qu'ils ne le voulaient point pour leur roi. Il revint, et fit rendre compte à ses serviteurs de l'argent qu'il leur avait laissé. Il y en eut un qui avait gagné dix fois autant, et un autre cinq, et il les récompensa à proportion de leur gain, donnant à celui-ci le gouvernement de cinq villes, et à l'autre le gouvernement de dix. Il s'en trouva un qui avait serré son argent au lieu de le faire profiter, craignant, à ce qu'il disait, la trop grande sévérité de son maître, et n'osant pas ainsi hasarder ce qu'il lui avait confié. Mais son maître condamna cette conduite, lui ôtant son argent, et le donna à ceux qu'il avait déjà récompensés si amplement. Pour ceux qui l'avaient refusé pour leur roi, il les fit tous mourir en sa présence.

Ce roi, c'est Jésus-Christ. Il est allé au ciel, et il en doit revenir glorieux, pour juger les vivants et les morts. Il distribue des grâces ici-bas, et veut qu'on les fasse profiter par un bon usage. Il revient et trouve trois différentes sortes de personnes : les uns ont fait un bon usage des grâces qu'ils ont reçues, et il leur en donne encore de plus grandes; les autres n'en ont fait aucun profit, et il les leur ôte ; et d'autres enfin se sont révoltés contre lui, et n'ont point voulu obéir à ses ordres, ce sont les infidèles et les impies, mais principalement ici les Juifs, qui, étant son peuple, ont été néanmoins les premiers à s'opposer à l'établissement de son Église, et il les a exterminés. Lorsqu'il fut sorti de Jéricho, un aveugle, fils de Timée, qui était assis le long du chemin pour demander l'aumône, s'étant informé de ce que voulait dire le bruit qu'il entendait, et ayant appris que c'était Jésus qui passait par là, se mit à crier avec un

autre aveugle, assis sur le même chemin : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Le peuple qui accompagnait Jésus lui parla rudement pour le faire taire; mais il criait encore plus haut, aussi bien que son compagnon : « Fils de David, ayez pitié de moi. » Jésus s'arrêta et le fit appeler. Il se leva et alla avec son compagnon trouver Jésus, qui leur demanda à tous deux : « Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, lui dirent-ils, que vous nous ouvriiez les yeux. » Le Sauveur leur toucha les yeux, et au même instant ils recouvrèrent la vue.

IV

Jésus, six jours avant la fête de Pâques, arriva à Béthanie, où il avait ressuscité depuis peu Lazare. On lui apprêta à souper dans la maison de Simon le Lépreux; Marthe y servait, et Lazare était un de ceux qui soupaient avec lui. Lorsqu'il fut à table, Marie s'approcha de lui avec un vase d albâtre, plein d'une livre d'huile d'un parfum de nard de grand prix, qu'elle versa sur ses pieds, les essuyant de ses cheveux; et ayant rompu le vase, elle répandit sur sa tête le reste du parfum. Les apôtres, mais principalement Judas Iscariote, murmurèrent de cette profusion, et ce dernier disait qu'on aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers et en donner l'argent aux pauvres. Ce n'est pas qu'il se souciât des pauvres, mais c'est qu'il était un larron; et, comme il gardait l'argent qui servait à la dépense de Jésus-Christ et à la nourriture des pauvres, il eût bien voulu avoir entre ses mains le prix de ce parfum, pour en satisfaire son avarice. Mais Jésus déclare que ce que Marie venait de faire était une bonne œuvre; qu'elle avait prévenu le jour de sa sépulture en parfumant son corps par

avance; que, pour les pauvres, à l'assistance desquels ils disaient qu'on aurait pu employer l'argent de ce parfum, ils en auraient toujours avec eux qu'ils pourraient secourir, mais qu'ils ne l'auraient pas toujours pour lui donner des marques de leur estime et de leur affection; et enfin que l'action de Marie serait connue partout où l'Evangile sera prêché. Cependant on sut à Jérusalem l'arrivée de Jésus à Béthanie, et beaucoup de Juifs y vinrent pour le voir et pour voir Lazare qu'il avait ressuscité. Pour les princes des prêtres, ils résolurent de tuer Lazare, parce que sa résurrection attirait un grand nombre de Juifs au Fils de Dieu.

Le lendemain, Jésus partit de Béthanie, et lorsqu'il fut proche du bourg de Bethphagé, situé au pied de la montagne des Oliviers, qui n'est éloignée de Jérusalem que de six cents pas, il dit à deux de ses disciples : « Allez à ce village qui est devant vous, vous y trouverez une ânesse, et, auprès d'elle, son ânon, qui n'a encore porté personne; déliez-la et me l'amenez; et si ceux à qui ils sont vous demandent ce que vous en voulez faire, vous leur répondrez que le Seigneur en a besoin, et ils les laisseront emmener. » Les disciples obéirent, et la chose s'étant passée comme il le leur avait prédit, ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon.

Cependant le peuple, qui était venu à Jérusalem pour la fête de Pâques, ayant su que Jésus venait aussi dans cette ville, prit des branches de palmier, et s'en alla en grande foule au-devant de lui, en criant : « *Hosanna!* c'est-à-dire salut et gloire, béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur! » Jésus monta sur l'ânon, que ses disciples couvrirent de leurs vêtements, et il marcha ainsi en triomphe, pour accomplir cette prophétie de Zacharie : « Ne craignez point, fille de Sion, voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté

sur le poulain d'une ânesse. » Une grande multitude de peuple étendit aussi ses habits le long du chemin, et les autres coupaient des branches d'arbre, et les jetaient par où il passait. Lorsqu'ils approchèrent de la descente de la montagne des Oliviers, ses disciples, poussés d'un transport de joie à la vue de cette gloire que recevait leur Maître, se mirent à louer Dieu à haute voix de toutes les merveilles qu'ils avaient vues, en disant : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ; paix et gloire dans le ciel ! » Et tout le peuple joignit ses acclamations à celles des apôtres.

Les pharisiens dirent à Jésus : « Maître, faites taire vos disciples. » Mais il les fit taire eux-mêmes, en leur disant que les pierres crieraient, si ses disciples gardaient le silence. Ils arrivèrent enfin proche de Jérusalem, et Jésus, jetant les yeux sur cette misérable ville, s'écria en pleurant : « Ah ! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te pouvait apporter la paix ! mais tout cela est caché à tes yeux. Et il viendra un temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'investiront et te serreront de toutes parts, qu'ils te raseront, qu'ils extermineront tes enfants, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu te visitait. « Il fit voir ainsi qu'il était plus sensible à la ruine de Jérusalem qu'aux acclamations solennelles avec lesquelles il était suivi de cette grande multitude de peuple ; toute la ville en fut émue, et chacun demandait : « Qui est donc celui-ci ? » mais la foule dont il était accompagné répondait : « C'est Jésus, ce prophète qui est de Nazareth, en Galilée. »

V

Quelques gentils s'étant adressés à Philippe et à André pour voir Jésus, tous deux avertirent leur Maître. Jésus, qui se préparait à mériter par sa mort le salut des gentils, aussi bien que celui des Juifs, répondit à ces deux apôtres que l'heure était venue qu'il allait être glorifié, et que, comme le grain du froment ne porte du fruit qu'après qu'il est mort dans la terre où on l'a jeté, de même sa mort serait la semence d'une grande moisson ; que les fidèles qui en seraient le fruit apprendraient, à son exemple, à haïr leur vie en ce monde, afin de la conserver pour la vie éternelle ; et que le service qu'ils lui rendraient, le suivant partout où il allait, serait récompensé par la participation de sa gloire. Il voulut bien même, pour leur consolation, ressentir les horreurs de la mort, et il excita volontairement en son âme une agitation qu'il fit éclater au-dehors par ces paroles : « Mon âme est troublée, et que dirai-je? mon Père, délivrez-moi de cette heure. » Puis, comme pour se rassurer lui-même par la vue de la gloire de Dieu qu'il tirerait de sa mort, il ajouta : « Mais c'est pour cela que je suis enfin arrivé à cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom. »

Au même temps, on entendit une voix du ciel qui dit : « Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore. » Ceux qui étaient là disaient que c'était un coup de tonnerre, et d'autres, que c'était un ange qui lui avait parlé. Mais il leur répondit : « Cette voix n'est point pour moi, mais pour vous. » Et pour marquer les effets que devait opérer la mort qu'il endurerait sur la croix, il dit : « C'est maintenant qne le monde va être jugé, et que le

prince du monde, c'est-à-dire le démon, s'en va être chassé dehors; et quand on m'aura élevé de terre, je tirerai tout à moi. » Les Juifs demandèrent, sur cela, comment il accordait la mort du Fils de l'homme avec ce que l'Ecriture disait, que le Christ devait demeurer éternellement, et ils ajoutèrent: « Qui est ce Fils de l'homme? » Il leur répondit qu'ils avaient encore la lumière avec eux pour un peu de temps; et il les avertit que, comme il ne serait plus temps de marcher ni d'agir lorsqu'ils l'auraient perdue, ils devaient croire en cette lumière, c'est-à-dire en lui, pendant qu'ils l'avaient.

Sur ces entrefaites, Jésus, étant pressé de la faim, s'approcha d'un figuier qu'il vit de loin le long du chemin par où il allait. Mais comme ce n'était pas le temps des figues, il n'y trouva rien à manger; c'est pourquoi il maudit cet arbre, en disant: « Qu'il ne paisse jamais de toi aucun fruit, » et l'arbre sécha aussitôt. Ce n'est pas, disent les Pères, que ce figuier fût coupable pour ne pas porter du fruit hors de son temps: mais le Sauveur voulait faire comprendre aux hommes, par ce qu'il fit à cet arbre, qu'il cherche en eux des bonnes œuvres, qu'il ne leur est jamais permis d'être sans fruit, et que le châtiment dû à leur stérilité est d'être abandonnés à cette stérilité même.

VI

Etant arrivé à Jérusalem, il alla au temple, où il ne put souffrir le trafic par lequel on déshonorait la sainteté de ce lieu; c'est pourquoi il en chassa les marchands et leur dit: « N'est-il pas écrit: Ma maison sera appelée par toutes les nations la maison de prière? et cependant vous en faites une caverne de voleurs. » Il vint, au

même temps, des aveugles et des boiteux qui se présentèrent à lui, et il les guérit.

Le soir étant venu, il sortit de Jérusalem et y retourna dès le matin du jour suivant. Ses apôtres virent avec étonnement l'arbre qu'il avait maudit devenu sec jusqu'à la racine, et Pierre le lui montra en disant : « Maître, voyez comme le figuier que vous avez maudit est devenu tout sec. » Il prit de là occasion de leur faire connaître quelle est la force de la foi et de la prière : car il leur dit que, s'ils avaient une ferme foi en Dieu, ils ne sécheraient pas seulement un figuier, mais qu'ils transporteraient les montagnes ; et que tout ce qu'ils demanderaient dans la prière leur serait accordé, pourvu qu'ils eussent soin, avant de prier, de pardonner à ceux qui les auraient offensés, parce que, sans cela, Dieu ne leur pardonnerait point leurs offenses.

Jésus rentra dans le temple, où, pendant qu'il instruisait le peuple et qu'il lui annonçait l'Evangile, les prêtres, les docteurs et les magistrats, étant survenus, lui demandèrent qui lui avait donné l'autorité de faire ce qu'il faisait. Il leur répondit : « J'ai aussi une demande à vous faire, et, après que vous y aurez répondu, je vous dirai par quelle autorité je fais ceci. » Il leur demanda d'où était le baptême de Jean ; s'il était du ciel ou des hommes, c'est-à-dire s'il était d'institution divine ou humaine. Cette question les embarrassa fort, car ils n'osaient répondre qu'il était du ciel, de peur que Jésus ne leur demandât pourquoi ils ne l'avaient point reçu ; et ils craignaient qu'en disant que ce baptême n'était que d'une institution humaine, le peuple, persuadé que Jean était un prophète, ne se jetât sur eux pour les lapider. Ils aimèrent donc mieux répondre qu'ils n'en savaient rien. Et Jésus leur répliqua : « Je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ce que vous voyez. »

Il proposa ensuite plusieurs paraboles à ces hypocrites, pour leur faire connaître quel devait être le châtiment de cette aversion injuste qu'ils avaient conçue contre lui, et de l'obstination avec laquelle ils rejetaient la vérité qui leur était annoncée. La première était d'un homme qui, ayant deux fils, leur ordonna d'aller l'un après l'autre travailler à sa vigne. Le premier lui répondit qu'il n'y voulait pas aller; mais étant touché de repentir, il y alla ; et le second, ayant promis d'y aller, n'y alla point. Jésus demanda aux prêtres et aux scribes lequel de ces deux enfants avait fait la volonté de son père ; et sur ce qu'ils lui répondirent que c'était le premier, il leur fit voir que ce premier figurait les publicains et les personnes de mauvaise vie qui avaient fait la pénitence que Jean leur avait prêchée, et qu'eux, pour n'avoir pas voulu croire ce saint Précurseur qui était venu à eux dans la voie de la justice, seraient devancés dans le royaume du ciel par les femmes prostituées, dont ils n'avaient point imité le repentir.

La seconde parabole était d'un homme qui, ayant un long voyage à faire, loua sa vigne, et vers le temps des vendanges envoya un de ses serviteurs pour recevoir de ses vignerons ce qu'ils lui devaient. Mais les vignerons battirent ce serviteur et le renvoyèrent, sans lui rien donner. Il leur en envoya un second qu'ils blessèrent, et un troisième qu'ils firent mourir. Il leur en envoya encore d'autres qu'ils traitèrent de la même manière, en sorte qu'il se résolut à leur envoyer son fils unique qu'il aimait tendrement, se persuadant qu'ils auraient du respect pour lui : mais, au contraire, en le voyant ils se dirent les uns aux autres : « Voici l'héritier, tuons-le et nous serons les maîtres de l'héritage. » Ils se saisirent donc de lui, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. « Eh bien ! dit Jésus, lorsque le seigneur de la vigne

sera venu, comment traitera-t-il ses vignerons? » Quelques-uns lui répondirent qu'il perdrait ces méchants comme ils le méritaient, et qu'il louerait sa vigne à d'autres vignerons qui le payeraient mieux. Il approuva leur réponse, et il assura qu'en effet ils seraient traités de la sorte, mais quelques autres qui voyaient peut-être déjà que cette parabole les regardait, lui dirent : « A Dieu ne plaise que cela soit ainsi ! » Il jeta les yeux sur eux, et il leur dit : « Que veut donc dire cette parole de l'Ecriture : La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient, est devenue, par un miracle de la toute-puissance du Seigneur, la principale pierre de l'angle ? » Et pour leur appliquer la parabole entière, il ajouta : « C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. »

C'est ce qui est arrivé en effet ; car les Juifs, à qui Jésus avait confié sa vigne, c'est-à-dire sa loi et son Eglise, et qui, au lieu de bien user de ces avantages, ont maltraité les prophètes qui les avertissaient de leur devoir, et ont crucifié le Fils unique de Dieu, ne sont plus le peuple du Seigneur, et l'Eglise est maintenant composée des gentils qui, auparavant, ne connaissaient point Dieu. Les prêtres et les docteurs de la loi virent bien que c'était d'eux que Jésus parlait, et ils eussent bien voulu se saisir de lui à l'heure même ; mais la crainte qu'ils eurent du peuple les en empêcha, et ils eurent la confusion de se voir encore dépeints dans cette autre parabole : Un roi envoya ses serviteurs pour appeler aux noces de son fils ceux qu'il y avait conviés ; et parce qu'ils refusèrent d'y venir, il leur envoya encore d'autres serviteurs pour les presser, et pour les avertir que tout était prêt ; mais ils s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic, et quelques autres se

saisirent des serviteurs et les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, envoya ses armées exterminer ces meurtriers et brûler leur ville, et, en leur place, il fit venir à ces noces tous ceux qu'on trouva dans les rues. Il entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et y ayant aperçu un homme qui n'avait point la robe nuptiale, il lui demanda comment il avait osé entrer là sans cette robe; et, après lui avoir fait lier les pieds et les mains, il le fit précipiter dans ce lieu de ténèbres où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents. Jésus fit l'application de cette parabole, en disant : « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

VII

Des pharisiens qui n'avaient pas moins de part que les autres à l'application de ces paraboles, se retirèrent avec un ferme dessein de chercher toutes les occasions de perdre celui qui les confondait de la sorte. Ils lui envoyèrent donc quelques-uns de leurs disciples, hypocrites comme eux, avec des officiers d'Hérode, pour lui faire dire quelque chose qui leur donnât lieu de le mettre entre les mains de la justice. Ces envoyés l'allèrent donc trouver, et lui parlèrent ainsi : « Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que, sans avoir égard à qui quece soit, vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité; dites-nous donc votre avis sur ceci : est-il permis ou non de payer le tribut à César? » Mais Jésus, qui connaissait leur malice, leur demanda à voir une des pièces d'argent dont on payait le tribut; et, quand il en eut une entre ses mains, il leur dit : « De qui est cette image et cette inscription? » Ils lui répondirent qu'elle était de César; et il répliqua : « Rendez

donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Ils se retirèrent tout confus.

Après leur départ, il vint des saducéens, Juifs d'une secte ne croyant pas à la résurrection des morts. Ils l'interrogèrent sur l'ordonnance de la loi de Moïse, qui obligeait un homme d'épouser la veuve de son frère mort sans enfants. Ils supposèrent donc qu'une femme avait été épousée de la sorte par sept frères l'un après l'autre, et qu'ils étaient morts tous sept sans enfants, et ils lui demandèrent lequel de ces sept frères serait son mari après la résurrection. Jésus leur répondit qu'ils ne comprenaient ni le sens des Ecritures, ni la puissance de Dieu ; que le mariage, qui est nécessaire en ce monde, pour donner aux hommes mortels des enfants et des successeurs en qui ils puissent revivre, ne le sera pas dans l'autre monde, où il n'y aura point de mort, et où tous seront semblables aux anges, en ce qu'ils seront immortels. Il leur fit voir ensuite, par l'Ecriture, que les morts sont vivants à l'égard de Dieu, qui les doit ressusciter un jour, et qu'ainsi ils étaient dans une grande erreur de nier la résurrection future.

Un pharisien, qui avait vu comme Jésus avait fermé la bouche aux saducéens, lui demanda, pour le tenter, quel était le premier et le plus grand des commandements de la loi ; il lui répondit que c'était celui-ci : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Il ajouta que le second commandement, semblable au premier, était cet autre : Vous aimerez votre prochain comme vous-même, et que toute la loi et les prophètes étaient renfermés dans ces deux commandements. Le pharisien loua la réponse de Jésus. Le Fils de Dieu, de son côté, loua la sagesse de ce docteur, et l'assura qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu.

Jésus s'adressa ensuite au peuple et principalement à ses disciples, et il les avertit de respecter et d'observer la vérité que les docteurs et les pharisiens leur enseignaient, puisqu'étant assis sur la chaire de Moïse, ils avaient droit de les instruire; mais qu'ils se donnassent bien de garde d'imiter leurs actions. Il condamna encore l'hypocrisie et l'orgueil de ces superbes, qui ordonnaient ce qu'ils ne voulaient pas faire eux-mêmes; qui affectaient d'avoir les premières places et de recevoir les premiers honneurs, et qui ne se servaient de leurs longues prières que pour dévorer les maisons des veuves. Il apprit à ses disciples à ne point rechercher d'être appelés maîtres, mais à reconnaître qu'ils étaient tous frères, qu'ils avaient un même père, qui est Dieu, et un même maître, qui est Jésus-Christ. Et il leur répéta ces paroles qu'il leur avait déjà dites plusieurs fois : « Celui qui est le plus grand parmi vous, sera le serviteur des autres; car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. »

VIII

Jésus, étant assis un jour vis-à-vis du tronc du temple, considérait les offrandes que chacun y apportait : ayant vu une pauvre veuve qui y mit deux petites pièces qui valaient cinq centimes de notre monnaie, il appela ses disciples et leur dit que cette pauvre femme avait plus donné que tous les autres, parce que les riches, qui avaient beaucoup mis dans le tronc, avaient donné de leur abondance, et qu'elle, au contraire, en donnant tout ce qu'elle avait, avait donné de son indigence même.

Jésus étant sorti du temple pour s'en retourner à Bé-

thanie, ses disciples s'entretenaient en chemin de la grandeur et de la beauté de cet édifice, et des dons magnifiques dont il était enrichi. Ils s'approchèrent de leur Maître pour lui faire remarquer ce qu'ils admiraient; mais il leur répondit qu'il viendrait un temps auquel, de ce grand édifice, il ne demeurerait pas pierre sur pierre. Quand ils furent arrivés à la montagne des Oliviers, Jésus s'y assit vis-à-vis du temple, et quatre de ses apôtres, Pierre, Jacques, Jean et André, le prièrent de leur dire quand arriverait cette destruction du temple qu'il venait de prédire; quand le monde finirait; quand il reviendrait glorieux, et quelles seraient les marques de ces grands événements. Il leur expliqua toutes ces choses, et il commença par les avertir de ne se pas laisser tromper par plusieurs imposteurs qui prendraient le nom de Messie; comme, aussi, de ne se point troubler des guerres, des séditions, des famines et d'autres signes épouvantables, qui ne seraient que les présages et les commencements des horribles malheurs qui devaient arriver dans la suite. Il leur prédit qu'avant tout cela ils seraient persécutés, présentés aux juges, frappés dans les synagogues, livrés aux supplices par leurs propres parents, haïs de tout le monde pour l'amour de lui, et qu'on en ferait mourir plusieurs d'entre eux: mais il les consola en même temps, en les assurant qu'il leur donnerait une sagesse, pour parler devant les juges, à laquelle tous leurs ennemis ne pourraient résister; qu'ils posséderaient et sauveraient leurs âmes par leur patience; que, malgré toute la rage de leurs persécuteurs, il ne se perdrait pas un des cheveux de leur tête, et que son Évangile serait prêché par tout le monde. Il leur déclara enfin qu'il s'élèverait de faux prophètes qui tromperaient plusieurs personnes; que les perséctions en feraient tomber beaucoup d'autres; qu'on verrait croître l'ini-

quite, et la charité se refroidir; mais ceux-là seraient sauvés qui persévéreraient jusqu'à la fin.

Il leur dit donc que, quand ils verraient Jérusalem investie, et son temple souillé par des abominations exécrables, la désolation en serait prochaine; qu'ils ne devaient alors penser qu'à se sauver avec toute la promptitude possible, pour ne pas être enveloppés dans les malheurs de leur nation; que ce serait alors le temps de la vengeance de Dieu sur les Juifs, qui verraient leur ville foulée aux pieds par les gentils, seraient passés au fil de l'épée, emmenés captifs dans toutes les nations et accablés de tous les maux dont Dieu les avait menacés dans son Ecriture, et enfin seraient réduits à une affliction telle, qu'il n'y en avait jamais eu et n'y en aurait jamais de semblable.

Toutes ces choses arrivèrent peu de temps après, en la manière que le Fils de Dieu les prédit ici à ses apôtres, et il n'y avait pas plus de quarante ans que Jérusalem avait comblé la mesure de ses crimes par la mort de Jésus-Christ, lorsqu'elle fut prise par les Romains. Onze cent mille Juifs périrent dans le siége de la ville et plus de deux cent mille autres furent tués en cette guerre.

Le Sauveur, après avoir ainsi satisfait à la première demande des apôtres, passa aux deux autres qui regardaient son avénement glorieux et la fin du monde. Il leur apprit que son second avénement serait semblable à un éclair qui paraît tout d'un coup et passe en un instant de l'orient à l'occident.

Il ne restait plus qu'à apprendre aux apôtres le temps auquel toutes ces choses devaient arriver, et ce que fera le Fils de l'homme sur la terre, lorsqu'il y reviendra, comme il le dit lui-même, plein de gloire et de majesté. Pour le premier point, Jésus leur déclara que ce temps était inconnu à toutes les créatures, et connu de Dieu

seul, et qu'il leur était utile de l'ignorer, afin qu'ils prissent garde à eux, qu'ils ne laissassent point appesantir leurs cœurs par l'excès du boire et du manger, et par les inquiétudes de cette vie ; et qu'en veillant et priant sans cesse, ils se rendissent dignes de comparaître avec assurance devant lui. Il leur apprit que de quelque signe que son second avénement dût être précédé, il ne laisserait pas de surprendre ceux qui ne veilleront point sur eux-mêmes, et que le jour du jugement sera comme un filet qui enveloppera tous les habitants de la terre. Et, après avoir rapporté l'exemple des bons serviteurs qui, pendant l'absence de leur maître, s'acquittent fidèlement de la commission qu'ils ont reçue, et veillent sans cesse en l'attendant, parce qu'ils ne savent point quand il reviendra, il conclut : « Veillez donc de même, de peur que le Seigneur ne survienne tout à coup et qu'il ne vous trouve endormis. » Et il ajouta : « Ce que je vous dis, je le dis à tous ; veillez. »

Pour imprimer plus fortement dans leur esprit cette vérité dont dépend tout le salut, il leur proposa deux paraboles : la première, de dix vierges qui prirent leurs lampes allumées pour aller au-devant de l'époux et de l'épouse, et être de la noce. Cinq d'entre elles, que le Fils de Dieu appelle folles, se contentèrent d'avoir leurs lampes allumées ; mais les cinq autres, prévoyant sagement que l'époux pourrait tarder à venir, portèrent avec elles de l'huile dans des vaisseaux, afin qu'elles en pussent remettre dans leurs lampes si elles venaient à s'éteindre. Ce qu'elles avaient prévu arriva : l'époux tarda à venir, elles s'endormirent les unes et les autres. Sur le minuit, on entendit un grand cri : « Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. » Elles se levèrent aussitôt et préparèrent leurs lampes ; mais les cinq vierges folles, voyant que les leurs commençaient à s'é-

teindre, demandèrent de l'huile aux vierges sages, qui les renvoyèrent aux marchands : et pendant qu'elles allèrent en acheter, l'époux vint, et les vierges sages entrèrent aux noces avec lui. Leurs compagnes vinrent ensuite, mais la porte était fermée ; et elles eurent beau frapper, en disant : « Seigneur ouvrez-nous ! » il leur répondit qu'il ne les connaissait point. Il est aisé de faire l'application de cette parabole, et de tirer cette conclusion du Fils de Dieu : « Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure où le Fils de l'homme doit venir. »

La seconde parabole est d'un homme qui, devant faire un long voyage, mit son bien entre les mains de ses serviteurs, et leur distribua différentes sommes d'argent, selon la capacité différente de chacun, afin qu'ils les fissent profiter. A son retour, il en trouva qui avaient fait profiter au double les sommes qu'ils avaient reçues, et il dit à chacun : « O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, j'en mettrai beaucoup en votre disposition ! entrez dans la joie de votre seigneur. » Mais en ayant trouvé un qui avait caché dans un trou l'argent qu'on lui avait confié, il le lui ôta, et le fit jeter au fond d'un cachot, comme un serviteur paresseux et inutile. Nous avons déjà vu, dans une parabole presque toute semblable à celle-ci, des serviteurs qui, ayant tous reçu une même somme, l'avaient fait profiter diversement. Ici, les sommes sont différentes et le gain est égal, et nous apprenons par toutes ces comparaisons, que, pour être sauvé, il faut faire un bon usage des grâces que Dieu donne à chacun selon la mesure qu'il lui plaît; qu'on sera d'autant plus récompensé, qu'on aura fait profiter avec une plus grande usure les dons de sa miséricorde.

Après ces paroles, il leur apprit ce qu'il fera sur la

terre lorsqu'il y reviendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges. Il séparera les bons d'avec les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; qu'il dira aux bons, qui seront à sa droite : « Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous m'êtes venus voir. » Les justes, tout étonnés, lui demanderont quand est-ce qu'il a souffert tous ces besoins et qu'ils lui ont rendu toutes ces assistances, et il leur répondra : « Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous les avez rendues au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendues. » Il dira ensuite aux méchants, qui seront à gauche : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » Et il ajoutera que le sujet de leur condamnation est qu'ils ont manqué à lui donner les secours dont il avait besoin en manquant de les donner à ses frères.

IX

Jésus instruisait ainsi ses apôtres, pendant que les prêtres et les docteurs de la loi ne pensaient qu'à trouver le moyen de se saisir adroitement de lui et de le faire mourir. Il ne se cachait plus, parce que son heure était venue. Il paraissait le jour dans le temple, où le peuple s'assemblait de grand matin pour l'écouter, et la nuit il se retirait sur la montagne des Oliviers. Le mercredi, ses ennemis s'assemblèrent dans la salle du grand prêtre

Caïphe, et tinrent conseil ensemble contre lui. Comme ils craignaient le peuple, ils voulaient se saisir de lui avec adresse, et ils ne voulaient pas le faire durant la fête, de peur de quelque tumulte. Cependant, le démon entra dans le cœur de Judas Iscariote, cet apôtre avare et larron, et lui inspira la détestable résolution de trahir et de vendre son Maître. Ce traître alla donc trouver les prêtres et les magistrats, et leur dit : « Que voulez-vous me donner, et je vous le mettrai entre les mains? » Ils écoutèrent avec joie cette proposition, et ils lui promirent, pour le salaire de sa perfidie, trente pièces d'argent. Depuis lors, il ne cessa de chercher le moyen de leur livrer son Maître, qui, de son côté, disait à ses disciples : « Vous savez que la pâque se fait dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être mis sur la croix. »

La fête de Pâques était la plus grande et la plus solennelle de toutes les fêtes des Juifs, et Dieu même l'avait instituée pour être un monument éclatant des grâces qu'il avait faites à ce peuple, et une image sensible de celles qu'il devait faire à tout le genre humain par la mort de son Fils.

Cette grande solennité était donc proche, lorsque les apôtres demandèrent à leur Maître où il voulait manger la pâque. Il envoya aussitôt Pierre et Jean à Jérusalem, et leur dit qu'en entrant dans la ville ils trouveraient un homme portant une cruche d'eau; qu'ils le suivissent, et que là où il irait, ils dissent au maître de la maison qu'il voulait faire la pâque chez lui avec ses disciples. « Et il vous montrera, ajouta-t-il, une grande chambre haute, toute meublée et toute prête; préparez-nous là tout ce qu'il faut. » Pierre et Jean firent tout ce qu'il leur avait ordonné, et sur le soir, le Sauveur se rendit à ce lieu avec ses douze apôtres, et quand l'heure fut venue, ils se mirent tous à table. Il dit alors à ses disciples : « J'a

souhaité avec ardeur de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir, car je vous déclare que je n'en mangerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu, » c'est-à-dire dans le ciel, où non-seulement la pâque, mais encore tous les autres mystères doivent avoir leur entier accomplissement. Puis il prit un calice, et après avoir rendu grâces, il leur dit : « Prenez-le et distribuez-le entre vous, car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le règne de Dieu soit arrivé. »

Jésus ne pensa plus ensuite qu'à mourir, et il sembla n'être arrivé si près de la fête de Pâques, qui signifie *passage*, que pour se souvenir que l'heure était venue qu'il devait passer de ce monde à son Père. Il savait que le diable avait mis dans le cœur de Judas le dessein de le trahir, et il voulut, avant que d'être livré entre les mains de ses ennemis, donner à ses disciples, qu'il avait toujours aimés, un témoignage signalé de son amour. Il se leva donc de table, quitta ses vêtements, prit un linge, versa de l'eau dans un bassin, et, sans oublier que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il s'en retournait à Dieu, il se mit à laver les pieds de ses apôtres et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Pierre ne put souffrir cette humiliation de son Maître, et lui dit tout surpris : « Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Et quoique Jésus lui répondît : « Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez après, » il persista à lui dire : « Jamais vous ne me laverez les pieds. » Mais son Maître lui ayant dit : « Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi, » il aima mieux le voir abaissé à ses pieds que d'être séparé de lui, et il lui répondit : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Jésus lui dit que celui qui a été déjà lavé n'a plus

besoin que de se laver les pieds, et qu'ils étaient purs, quoique non pas tous, voulant marquer par cette exception le disciple qui le devait trahir.

Cette réponse nous donne lieu de croire qu'il lava les pieds à ses apôtres, non-seulement pour leur donner un exemple éclatant d'humilité, mais encore pour leur faire connaître que, quelque pur qu'on soit devenu par le baptême, on a sans cesse besoin en cette vie de purifier les affections, parmi lesquelles il se mêle toujours quelque chose d'humain : comme, quelque net qu'on soit pour le reste du corps, les pieds ne laissent pas d'amasser toujours quelque poussière qui les salit, si on n'a soin de les laver.

Après qu'il eut lavé les pieds de ses apôtres, il reprit ses vêtements, et s'étant remis à table, il leur dit : « Savez-vous ce que je viens de faire? Vous me donnez le nom de Maître et de Seigneur ; vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que, pensant à ce que j'ai fait, vous fassiez aussi de même. »

Ils continuèrent leur repas, et sur la fin du souper, Jésus, qui, en leur lavant les pieds, les avait comme préparés au sacrement qu'il devait instituer à l'heure même, prit du pain, le bénit, en rendant grâces à Dieu, le rompit et le leur donna, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi. » Il prit de même le calice, rendit grâces à son Père et le leur donna, en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. »

Il se troubla ensuite volontairement, soit par la vue

de la mort qu'il allait souffrir, soit par l'horreur de la perfidie de Judas, et il dit à ses apôtres : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous, qui est à table et qui mange avec moi, me trahira. » Cette parole les étonna et les attrista tout ensemble, et chacun d'eux commença à lui dire : « Est-ce moi, Seigneur ? » Il leur répondit : « L'un de vous douze qui met la main avec moi dans le plat me trahira. Pour le Fils de l'homme, il va à la mort, selon ce qui a été déterminé de lui dans les Ecritures ; mais malheur à celui par qui il sera trahi, car il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde. » Ils ne savaient de qui ils voulaient parler, et ils s'entre-demandaient qui c'était. Pierre fit signe à Jean, qui était le disciple bien-aimé de Jésus, et qui était couché sur son sein, de s'enquérir de qui il parlait. Jésus répondit à Jean : « C'est celui à qui je donnerai un morceau que j'aurai trempé. » Judas eut l'imprudence de demander lui-même à son Maître : « Est-ce moi ? » Et Jésus lui dit oui. Il trempa un morceau et le lui donna, et quand ce traître eut pris ce morceau, le démon prit possession de lui, pour lui faire exécuter le dessein qu'il lui avait mis dans le cœur depuis quelques jours. Jésus lui ayant dit en même temps : « Faites au plus tôt ce que vous faites, » il sortit sans que les autres apôtres sussent où il allait, croyant que Jésus l'envoyait acheter quelque chose ou donner quelqu'argent aux pauvres, parce que c'était lui qui tenait la bourse. Dès qu'il fut sorti, Jésus, considérant la gloire que son Père retirerait de sa mort et celle qu'il recevrait lui-même de son humble obéissance, dit à ses disciples : « C'est maintenant que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et c'est bientôt qu'il le glorifiera. » Ils récitèrent ensuite un cantique, et se levèrent de table pour

aller sur la montagne des Oliviers, où nous avons déjà vu que Jésus se retirait pendant les nuits.

X

Cependant il s'éleva de nouveau parmi les apôtres une contestation, lequel d'eux tous devait être estimé le plus grand. Jésus la réprima, en leur répétant ce qu'il leur avait dit il n'y avait pas longtemps, qu'il n'en était pas d'eux comme des rois qui traitent leurs sujets avec empire, et que le plus grand d'entre eux devait devenir comme le moindre, puisque lui, qui était leur Maître, était parmi eux moins comme celui qui est à table, que comme celui qui y sert. Il leur dit ensuite qu'ils étaient toujours restés fermes avec lui dans toutes les persécutions, et qu'il leur préparait pour cela le royaume que son Père lui avait préparé lui-même; mais il ajouta que Satan avait demandé à les cribler comme on crible le froment, c'est-à-dire à les tenter pour les faire tomber, et il dit à Pierre : « J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point; lors donc que vous aurez été convertis, travaillez à affermir vos frères. » Puis, leur parlant à tous, il leur dit qu'il n'avait plus guère à être avec eux, qu'il s'en allait où il ne pouvaient aller avec lui ; mais qu'il leur recommandait de s'aimer les uns les autres comme il les avait aimés, parce que c'était par cet amour qu'on reconnaîtrait qu'ils seraient ses disciples. Pierre lui demanda où il allait, et sur ce que Jésus lui répondit : « Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais, mais vous me suivrez après ; » il lui répliqua : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant? » Jésus s'expliqua plus clairement, en disant aux apôtres : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion

de scandale et de chute ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées; mais après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée. » Pierre lui répondit : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi ; je suis tout prêt à aller avec vous en prison et à la mort, et je donnerais ma vie pour vous. » Jésus lui repartit : « Vous donneriez votre vie pour moi ! En vérité, en vérité, je vous le dis, que cette même nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois. » Pierre persista à dire que, quand il faudrait mourir pour lui, il ne le renoncerait point, et tous les autres disciples dirent la même chose, consultant plutôt les sentiments présents de leurs cœurs que leur faiblesse qui était parfaitement connue du Sauveur.

Il leur demanda ensuite s'ils avaient manqué de quelque chose lorsqu'il les avait envoyés sans sac, sans bourse et sans souliers ; et comme ils lui eurent répondu que non, il leur dit : « Maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'en a point vende sa robe pour acheter une épée, » voulant décrire, par ce langage figuré, la grandeur de la persécution qu'on allait leur livrer, qui était telle, que, si on eût eu recours aux moyens que la prudence humaine suggère ordinairement en de semblables extrémités, il eût fallu vendre jusqu'à ses habits, afin d'avoir des armes pour se défendre. « Car je vous assure, ajouta-t-il, qu'il faut qu'on voie accomplir ce qui est écrit de moi : Il a été mis au rang des scélérats. » Eux qui prirent à la lettre ce qu'il leur avait dit, de vendre sa robe pour acheter une épée, lui dirent qu'il y en avait là deux ; mais comme il l'entendait dans un autre sens, il se contenta de leur répondre : « C'est assez. »

Il était impossible que toutes ces assurances que Jésus donnait de sa mort prochaine n'affligeassent sensiblement les apôtres ; aussi voulut-il bien les consoler, en leur disant qu'ils ne se troublassent point, qu'ils crussent en lui, et qu'ils sussent que, s'il s'en allait pour leur préparer à chacun une place dans la maison de son Père, il reviendrait pour le tirer à lui. « Ainsi, leur dit-il, vous savez où je vais et vous en savez la voie. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons où vous allez, et comment pouvons-nous en savoir la voie ? » Jésus lui repartit qu'il était la voie, la vérité et la vie ; que c'était par lui qu'on allait à Dieu, et que, s'ils le connaissaient, ils connaîtraient aussi son Père. Sur cela, Philippe lui dit : « Seigneur, montrez-nous votre Père et il nous suffit. » Mais Jésus lui répliqua : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore ; » et il ajouta qu'en le voyant on voyait son Père, puisqu'il était en son Père, et son Père en lui, ce qu'ils devaient avoir reconnu par les miracles qu'ils lui avaient vu faire, les assurant en même temps que ceux qui croiraient en lui feraient les mêmes prodiges, même encore de plus grands, parce qu'il ferait tout ce qu'on demanderait à Dieu son Père en son nom.

Il leur promit ensuite qu'il obtiendrait de son Père pour eux un consolateur, qui serait l'Esprit de vérité, que le monde n'est point capable de recevoir, parce qu'il ne le connaît point. Qu'il ne les laisserait point orphelins, mais qu'il reviendrait à eux, et qu'ils le verraient lorsque le monde ne le verrait plus ; ce qui arriva après sa résurrection, car alors il ne se fit voir qu'à ses disciples. Qu'il leur ferait connaître un jour qu'il était en son Père, parce qu'il se découvrira à ceux qui l'aimeront et qui donneront des marques de cet amour en recevant et en gardant ses commandements. Jude lui

demanda pourquoi il se découvrirait à eux et non pas au monde ; il lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous ferons en lui notre demeure : celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles. »

Il ne s'expliqua pas davantage sur la demande de Jude, nous laissant à comprendre, par sa réponse, que la raison pour laquelle il ne se découvre pas au monde, c'est-à-dire aux amateurs du monde, c'est parce que le monde ne l'aime point et ne garde point ses commandements. Il ajouta que la doctrine qu'il leur avait enseignée était celle de son Père, et que le Saint-Esprit leur donnerait l'intelligence et le souvenir de toutes les vérités qu'il leur avait enseignées. Enfin, pour les rassurer de nouveau, il leur dit qu'il leur donnerait sa paix ; qu'ils ne se troublassent point ; que, s'ils l'aimaient, ils devaient se réjouir de ce qu'il s'en retournait à son Père, à qui il était inférieur comme homme ; qu'il leur prédisait les choses qui devaient arriver, afin que, quand elles seraient arrivées, ils crussent en celui qui les leur avait prédites ; qu'il ne leur parlerait plus guère, parce que le prince du monde, qui est le démon, allait venir, c'est-à-dire allait le faire mourir par les mains des Juifs, quoiqu'il n'eût aucun droit sur lui, puisqu'il n'était coupable d'aucun péché. « Mais, continua-t-il, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce qui m'a été ordonné, levez-vous, sortons d'ici. »

En allant ainsi à la mort, pour obéir à son Père, Jésus ne voulut pas perdre ce peu de temps qu'il avait à être encore avec ses apôtres, mais il l'employa à les instruire et à jeter dans leur cœur une semence que le Saint-Esprit devait faire profiter en son temps. Il leur dit donc qu'ils étaient purs, parce qu'ils avaient reçu la

doctrine de l'Evangile; mais que, pour porter le fruit que cette doctrine exige de ceux qui l'ont reçue, il fallait qu'ils demeurassent en lui comme les branches de la vigne doivent demeurer attachées au cep, sans quoi elles ne peuvent porter de raisin. Que la gloire de son Père était que ses disciples portassent beaucoup de fruit, et qu'il retrancherait un jour et jetterait au feu ceux qui n'en portent point, comme un vigneron retranche et brûle les sarments secs et stériles. Que ce fruit qu'il leur recommandait était l'amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres, imitant leur Maître qui donnait sa vie pour ses ennemis mêmes. Qu'ils ne l'avaient pas choisi, mais que c'était lui qui les avait choisis, afin de porter un fruit permanent, et qu'il les avait traités non en esclaves, mais en amis, en leur apprenant ce qu'il avait appris lui-même de son Père. Qu'en les choisissant pour les attacher à lui, il les avait séparés du monde, et qu'ainsi, n'étant plus du monde, ils devaient s'attendre à en être haïs et persécutés, comme il en était haï et persécuté lui-même. Qu'on les chasserait des synagogues; qu'on croirait honorer Dieu et lui rendre un sacrifice agréable en les faisant mourir, et qu'ils seraient traités de la sorte par ceux qui ne connaissaient ni le Père, ni le Fils que le Père avait envoyé; qu'il leur annonçait ces choses avant qu'elles arrivassent, afin que, quand elles arriveraient, ils se souvinssent qu'il les avait prédites, et que ce souvenir les fortifiât et les empêchât de succomber à la violence de la persécution.

Les apôtres écoutaient toutes ces vérités avec douleur. Il leur disait qu'il s'en retournait à celui qui l'avait envoyé, et pas un d'eux ne lui demandait où il allait, tant ils étaient saisis de tristesse. Il leur reprocha doucement ce silence, et, pour les consoler, il leur apprit qu'il était de leur intérêt qu'il s'en allât, parce que ce ne serait

qu'après son départ qu'il leur enverrait l'Esprit consolateur; que, quand ce consolateur, qui est le Saint-Esprit, serait venu, il convaincrait le monde et principalement les Juifs, du péché qu'ils avaient commis en ne croyant pas en celui que Dieu leur avait envoyé pour les sauver; qu'il les convaincrait de la justice et de la sainteté, soit de Jésus-Christ, laquelle a paru par la gloire de sa résurrection et de son ascension, soit des fidèles qui ont cru, sans voir, en celui que les Juifs avaient vu et rejeté; qu'il convaincrait enfin le monde du jugement et de la condamnation du prince du monde, c'est-à-dire du démon, dont le règne a été détruit par Jésus-Christ, et à la peine duquel participeront tous ceux qui ne voudront pas sortir de ses liens pour se soumettre à l'empire du Sauveur ; que ce même Esprit de vérité ferait comprendre aux disciples toutes les vérités qu'ils avaient entendues, et qu'il leur enseignerait celles qu'on ne leur disait pas alors, parce qu'ils n'étaient pas encore capables de les porter.

Puis il ajouta : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père. » Ses disciples n'entendirent point le sens de ses paroles; ils le lui demandèrent à lui-même. Jésus, connaissant qu'ils voulaient l'interroger là-dessus, leur déclara qu'ils pleureraient pendant que le monde se réjouirait; mais que, comme une femme, ayant été dans les douleurs de l'enfantement, oublie tout son mal lorsqu'elle a la joie d'avoir mis un fils au monde, de même ils seraient pour quelque temps dans la tristesse, mais qu'il les reverrait dans peu, et qu'alors leur tristesse serait changée en une joie que personne ne leur pourrait ravir. Les apôtres virent bientôt l'accomplissement de cette prédiction de Jésus, car ils pleurèrent sa mort pendant que ses en-

nemis en triomphaient : mais ils eurent la joie, au bout de trois jours, de le voir ressusciter, et les Juifs eurent la confusion de voir honoré comme Dieu celui qu'ils avaient fait mourir comme un méchant sur une croix, et dont ils avaient voulu effacer le nom de la mémoire des hommes.

Il leur promit ensuite deux choses : la première, que, dans le temps qui suivrait sa résurrection, il ne leur parlerait plus par paraboles et par énigmes, mais qu'il leur parlerait si ouvertement de son Père, qu'ils n'auraient plus aucun éclaircissement à lui demander sur ce qu'il leur avait dit; la seconde, qu'ils prieraient en son nom, ce qu'ils n'avaient point encore fait, et qu'ils obtiendraient tout ce qu'ils demanderaient de la sorte. « En ce temps-là, dit-il, vous demanderez en mon nom, et il n'est pas besoin de vous promettre que je prierai mon Père pour vous, car mon Père vous aime lui-même parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti, c'est-à-dire né éternellement, de mon Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père. »

Les apôtres crurent entendre parfaitement ces dernières paroles, et ils lui dirent que c'était alors qu'il leur parlait ouvertement et sans paraboles ; c'est pourquoi ils croyaient qu'il était sorti de Dieu. Il leur répondit : « Vous croyez présentement, mais l'heure va venir, et elle est déjà venue, que vous serez dispersés et que vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi. Je vous dis ces choses, afin que vous trouviez la paix en moi : vous aurez des afflictions dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Ces instructions données à ses apôtres, Jésus leva les

yeux au ciel, et s'adressant à son Père, il lui dit : « Mon Père, l heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, et que, comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, il donne à tous ceux que vous lui avez donnés, la vie éternelle, qui consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'avez chargé : maintenant donc, mon Père, glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. » Il pria ensuite pour ses apôtres, que son Père lui avait donnés, et qui, ayant reçu sa parole, avaient cru qu'il était sorti de Dieu, et qu'il avait été envoyé par lui. Comme il les laissait dans le monde, il les recommanda à son Père, non pour les retirer du monde par la mort, mais pour les préserver du péché. Il les avait conservés tous au nom de son Père, et il ne s'en est perdu qu'un : Judas. Il les avait séparés du monde, et parce qu'ils n'avaient pas l'esprit du monde, le monde les haïssait : c'est pourquoi il pria son Père de les conserver et de les sanctifier par sa parole, qui est la vérité même, s'offrant lui-même pour eux en sacrifice, afin de leur mériter cette grâce.

Il lui recommanda encore tous ceux qui devaient croire en son nom par la parole des apôtres, et il demanda pour eux cette union admirable qui fait que les saints ne sont plus qu'un tout ensemble, et étant réunis en Dieu par sa charité, comme le Père, qui est dans le Fils, et le Fils, qui est dans le Père, ne sont qu'un par leur nature.

« Mon Père, ajouta-t-il, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi, afin qu'ils contemplent ma gloire. » Et il finit cette admirable prière par ces paroles : « Père juste, le monde ne vous

a pas connu, mais moi, je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin qu'ils aient en eux-mêmes cet amour dont vous m'avez aimé, et que je sois aussi moi-même en eux. »

CHAPITRE XI

LA PASSION.

I

Jésus n'avait plus qu'à souffrir et à mourir. Continuant son chemin vers la montagne des Oliviers, il passa le torrent de Cédron, qui coule entre Jérusalem et cette montagne, et entra avec ses disciples dans un jardin qui était en un lieu appelé Gethsémani; il leur dit de s'y tenir pendant qu'il irait faire sa prière près de là, et de prier eux-mêmes afin d'être délivrés de la tentation. Ayant ensuite pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur et de tristesse, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi. » Puis s'éloignant d'eux de quelques pas, il se prosterna contre terre, et comme il avait bien voulu, pour la consolation des siens, sentir en lui-même tous les mouvements que la nature excite ordinairement dans les hommes aux approches de la mort, il voulut bien aussi leur apprendre, par son exemple, ce qu'ils devaient faire en cet état. Par un sentiment volontaire de l'infirmité de la chair, il pria son Père de

l'exempter de la mort qu'il lui avait ordonné de souffrir ; il soumit cependant, avec une obéissance filiale, ce sentiment libre et naturel à la volonté de son Père. Il lui dit donc : « Mon Père, mon Père, tout vous est possible : éloignez de moi ce calice ; mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. »

Il se leva après cette prière, alla à ses disciples, qu'il trouva endormis, et, s'adressant à Pierre, il lui fit ce reproche : « Simon, vous dormez ; » et il leur dit à tous trois : « Quoi, vous n'avez pu seulement veiller une heure avec moi ! veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible, » comme s'il eût voulu dire : l'esprit veut braver la mort, et vous croyez avoir assez de force pour la mépriser ; mais la faiblesse de la chair l'emportera sur la force de l'esprit, si vous ne demandez à Dieu par la prière qu'il vous secoure contre la crainte de la mort. Après leur avoir parlé de la sorte, il s'en retourna faire sa prière, et il continua de dire à Dieu : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. »

Il revint une seconde fois à ses disciples, et les ayant encore trouvés endormis, il retourna pour la troisième fois à la prière.

Il lui apparut alors un ange du ciel qui vint le fortifier. L'agonie où il était, c'est-à-dire le combat qui se passait au dedans de lui, entre la chair qui répugnait à souffrir, et l'esprit qui voulait obéir à Dieu, causa une agitation si violente dans son corps, qu'il eut une sueur comme de gouttes de sang coulant jusqu'à terre.

Il s'en alla pour la troisième fois retrouver ses apôtres, et après leur avoir dit, en manière de reproche, de dormir et de reposer, s'ils le pouvaient ou le voulaient, il les avertit que l'heure était venue que le Fils de l'homme

allait être livré entre les mains des pécheurs. « Levez-vous donc, leur dit-il, allons ; celui qui doit me trahir est bien près d'ici. » Comme il parlait encore, Judas Iscariote arriva avec une cohorte de soldats romains et de gens que les prêtres, les scribes, les pharisiens et les magistrats avaient envoyés pour le prendre. Ils étaient armés d'épées et de bâtons ; ils avaient des flambeaux et des lanternes, parce qu'il était nuit. Comme ils ne connaissaient pas celui dont ils avaient ordre de se saisir, Judas leur avait dit : « Celui que je baiserai, c'est lui-même : arrêtez-le et l'emmenez sûrement. » Il s'approcha donc de Jésus et lui dit : « Je vous salue, mon Maître, » et lui donna en même temps le baiser qui devait servir de signal pour le faire prendre.

L'Agneau de Dieu ne refusa point ce baiser — plus cruel que toutes les cruautés qu'il souffrit dans sa passion, — et au lieu de le traiter comme le méritait sa perfidie, plus touché de sa perte que de son crime, il lui dit ce peu de mots : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! »

Il s'avança aussitôt vers les soldats que Judas avait amenés, et leur demanda qui ils cherchaient ; ils lui répondirent : « Jésus de Nazareth. » Il leur dit : « C'est moi ; » et aussitôt ils furent renversés et tombèrent tous par terre. Celui qui les avait terrassés permit qu'ils se relevassent aussitôt. Il leur demanda encore une fois : « Qui cherchez-vous? » Et sur ce qu'ils lui dirent de nouveau : « Jésus de Nazareth, » il leur répondit : « Je vous ai déjà dit que c'est moi. Si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ; » ce qu'il disait de ses disciples, afin que la parole qu'il avait dite s'accomplît : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

Il s'abandonna donc alors à ses ennemis, qui se jetèrent

sur lui et le prirent. Ses disciples lui demandèrent s'ils se serviraient de l'épée pour le défendre, et Pierre, tirant la sienne, en frappa Malchus, un des gens du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite : mais Jésus ordonna à ses disciples de s'arrêter, toucha l'oreille de Malchus et le guérit : puis il dit à Pierre : « Remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Quoi ! ne boirai-je point le calice que mon Père m'a donné? et croyez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne m'enverrait pas ici en même temps plus de douze légions d'anges? Comment s'accomplira ce que disent les Ecritures, qu'il faut que les choses se passent de la sorte ? »

Il s'adressa ensuite à ceux qui étaient accourus pour le prendre, et il leur dit : « Vous êtes venus ici armés d'épées et de bâtons pour vous saisir de moi, comme si j'étais un voleur : j'étais tous les jours assis au milieu de vous et j'enseignais dans le temple, sans que vous m'ayez arrêté; mais voici votre heure et l'empire des ténèbres, et il faut que les Ecritures s'accomplissent. » Alors ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent tous. Seul, un jeune homme le suivit, couvert seulement d'un linceul; mais les soldats l'ayant voulu arrêter, il laissa son linceul et s'échappa de leurs mains.

Ceux qui avaient pris Jésus le lièrent et le menèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe. Anne l'envoya chez son gendre, qui était le grand prêtre de cette année-là, et qui avait dit aux Juifs qu'il était avantageux qu'un homme mourût pour la nation. Tous les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les sénateurs étaient assemblés chez Caïphe, qui interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Le Sauveur lui répondit : « J'ai parlé publiquement à tout le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où s'as-

semblent tous les Juifs, et je n'ai rien dit en cachette. Pourquoi donc m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui m'ont entendu, ils savent ce que j'ai enseigné. »

Cette réponse était digne de la Sagesse éternelle. Comme l'a fait observer le P. de Ligny, un accusé n'est pas admis à déposer en sa faveur; et si ce dont on l'accuse est public, il est aisé d'en faire la preuve par témoins. Ne vouloir pas procéder ainsi, c'était trop visiblement vouloir le perdre, et Jésus devait à la vérité et à son innocence de le faire sentir.

Il est vrai qu'il ne le pouvait pas sans faire sentir à ses juges qu'ils avaient tort; et comme on n'a jamais raison impunément contre des juges passionnés, dès qu'il eut répondu ainsi, un des officiers qui étaient là lui donna un soufflet, en lui disant : « Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre ? »

Cet officier voulait à tout prix un avancement rapide. Jésus lui repartit : « Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Cependant, tous ceux du conseil cherchaient quelques faux témoignages contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point de suffisants pour cela, quoiqu'il se fût présenté plusieurs témoins qui déposaient beaucoup de choses. Il en vint deux qui l'accusèrent d'avoir dit qu'il détruirait le temple, et qu'en trois jours il en rebâtirait un autre, qui ne serait point fait, comme le premier, par la main des hommes; mais ce témoignage ne suffisait pas encore : néanmoins, Caïphe, se levant au milieu de l'assemblée, dit à Jésus : « Vous ne répondez-vous point à ce que ces gens-là déposent contre vous ? » Comme il ne répondit point à cette interrogation, on lui en fit une autre; ils lui dirent tous : « Si vous êtes le Christ, dites-le nous. » Il leur répondit :

« Si je vous le dis, vous ne me croirez point, et si je vous fais quelque demande, vous ne me répondrez point, et ne me laisserez point aller ; mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. » Ils lui répliquèrent sur cela : « Vous êtes donc le Fils de Dieu? » et il leur repartit : « Vous l'avez dit, je le suis. »

Le grand prêtre lui fit la même question, et lui commanda par le Dieu vivant de leur dire s'il était le Christ et le Fils de Dieu. Jésus lui répéta : « Vous l'avez dit, je le suis, » et ajouta qu'ils le verraient un jour venir sur les nues du ciel et assis à la droite de Dieu. Alors le pontife, cachant la joie sous le masque d'une douleur hypocrite, déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé, qu'avons-nous plus besoin de témoins? vous venez d'entendre la blasphème, que vous en semble? » Tous conclurent qu'il avait mérité la mort, et ils l'y condamnèrent. Aussitôt, on lui cracha au visage, on lui banda les yeux, et les uns lui donnaient des coups de poing, et les autres des soufflets, en lui disant par raillerie : « Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. » Ils ajoutèrent à ces insultes beaucoup d'autres injures et de blasphèmes.

Pendant qu'on passait la nuit chez le grand prêtre à traiter le Sauveur d'une manière si révoltante, les gens de la maison et ceux qui avaient pris Jésus étaient en bas dans la cour, où ils avaient allumé du feu, et se chauffaient. Pierre se chauffait aussi avec eux : car, ayant suivi de loin son Maître, pour voir ce qui lui arriverait, il avait trouvé un dtsciple qui était connu chez Caïphe, et qui avait prié la servante qui gardait la porte de le laisser entrer dans la cour. Quelques moments après, cette servante, étant venue au lieu où tous ces gens se chauffaient, vit Pierre assis devant le feu avec les autres, et

après l'avoir considéré attentivement, le reconnut, et dit tout haut : « Celui-ci était aussi avec cet homme. » Elle lui dit ensuite à lui-même : « N'êtes-vous pas de ses disciples ? » Mais il le nia devant tout le monde, et il lui répondit : « Femme, je ne le connais point, je ne suis point de ses disciples, je ne sais ce que vous dites. » Il sortit après cela de la cour, pour aller devant le vestibule, et le coq chanta.

Comme il sortait, une autre servante, l'ayant vu, dit à ceux qui se trouvaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth. »

Il rentra et se remit auprès du feu, où quelques-uns lui demandèrent s'il n'était pas des disciples de Jésus ; mais il le nia pour la seconde fois, et jura qu'il n'en était point et qu'il ne le connaissait point.

Une heure après, un autre officier du grand prêtre et parent de Malchus, à qui Pierre avait coupé l'oreille, assura tout haut, en montrant Pierre, qu'il était de Galilée et de la suite de Jésus ; et s'adressant à lui, il lui dit : « Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec cet homme ? »

Les autres s'avancèrent au même instant et lui dirent : « Vous êtes certainement de ces gens-là, car votre langage nous fait assez connaître que vous êtes de Galilée. »

Il nia pour la troisième fois, avec un serment accompagné d'imprécations, et il dit en jurant et en détestant : « Je ne connais point celui dont vous me parlez, je ne sais ce que vous dites. » Au même instant, le coq chanta pour la seconde fois. Jésus regarda Pierre et le fit souvenir de la prédiction qu'il lui avait faite ; et cet apôtre sortit aussitôt et pleura amèrement son péché.

Saint Augustin remarque que Jésus, étant en haut, lié et entre les mains de ses ennemis, ne pouvait pas voir des yeux du corps son disciple, qui était en bas dans la cour, et qu'ainsi le regard dont parle l'Evangile était

un regard de miséricorde, était un mouvement secret de la grâce qui ouvrit les yeux de Pierre, pour lui faire connaître sa faute, et qui amollit son cœur, pour la lui faire expier par ses larmes.

Ce qui mit le comble à la douleur de l'Agneau de Dieu, rassasié d'opprobres en cette nuit horrible, ce ne fut pas de servir de jouet à la plus abominable canaille, à la vile multitude, ce fut de se voir renoncer par le chef de ses apôtres, le premier et le plus favorisé de ses disdiples, tandis qu'il était ainsi en butte aux outrages de ses cruels ennnemis.....

Le matin étant venu, Celui que les anges adorent à genoux fut livré entre les mains de Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains.

Cependant, Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, se repentit de son crime, rapporta aux prêtres et aux magistrats les trente pièces d'argent qu'il avait reçues d'eux, et leur dit : « J'ai péché, parce que j'ai livré le sang du juste !

Ils lui répondirent : « Que nous importe? c'est votre affaire ! »

Mais lui, après avoir jeté cet argent dans le temple, se retira et se pendit. Les prêtres ne crurent pas pouvoir mettre dans le trésor du temple un argent qui était le prix du sang et de la vie d'un homme ; c'est pourquoi ils en achetèrent le champ d'un potier, pour y ensevelir les étrangers, et ce champ fut appelé *Haceldama*, c'est-à-dire le *champ du sang*.

Ainsi s'accomplit ce qui avait été prédit par un prophète, que Jésus serait mis à prix, qu'il serait vendu trente pièces d'argent, et que de cet argent on achèterait le champ d'un potier.

Judas s'était fait justice ; mais cette justice cruelle qu'il fit de lui-même fut un nouveau crime : désespé-

rer de la miséricorde du Seigneur est l'injure la plus sensible qu'on puisse lui faire.

II

De chez Caïphe, Jésus fut mené par les prêtres et les magistrats au prétoire, c'est-à-dire au palais du gouverneur. Mais ils ne voulurent pas entrer dans cette maison habitée par un païen; de sorte que Pilate fut obligé de sortir pour leur demander de quoi ils accusaient celui qu'ils venaient de lui amener. Ils lui répondirent que, si ce n'eût été un méchant homme, ils ne le lui auraient pas mis entre les mains. Le gouverneur leur dit : « Jugez-le vous-mêmes selon les ordonnances de votre loi; mais ils lui repartirent qu'il ne leur était permis de faire mourir personne. Les Romains avaient ôté depuis peu aux Juifs le pouvoir de condamner à mort; et tout ceci n'était que l'accomplissement de ce que Jésus avait dit à ses apôtres, qu'il serait livré aux gentils pour être crucifié.

Cependant, le gouverneur ne se contentant pas de ces accusations vagues, les Juifs lui dirent que Jésus, outre qu'il pervertissait toute leur nation, empêchait encore de payer le tribut à César, et prenait la qualité de roi et de Messie. Pilate rentra donc dans son palais, et ayant fait venir Jésus, il lui demanda s'il était le roi des Juifs. Jésus lui répondit : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Pilate lui répliqua : « Est-ce que je suis Juif ? Ceux de votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains : qu'avez-vous fait ? » Jésus lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; s'il en était, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains

des Juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici.— Vous êtes donc roi? répartit le gouverneur. — Vous le dites, répartit Jésus, je le suis. Je suis né et je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. » Pilate lui demanda : « Qu'est-ce que la vérité ? » et, ayant dit ces mots, il sortit encore pour aller dire aux Juifs, qui étaient assemblés devant son palais, qu'il ne trouvait rien de criminel en Jésus. Les prêtres et les sénateurs l'accusèrent alors de plusieurs crimes, mais il ne répondit rien ; et quoique Pilate lui dît : « N'entendez-vous point toutes les accusations qu'on forme contre vous? » il continua à garder le silence.

Cependant, ses ennemis, insistant de plus en plus, l'accusèrent d'avoir soulevé le peuple par la doctrine qu'il avait répandue dans toute la Judée, en commençant par la Galilée. Pilate, entendant parler de la Galilée, et ayant appris qu'il en était, et par conséquent de la juridiction d'Hérode, le renvoya à ce prince, qui était alors à Jérusalem. Hérode, meurtrier de saint Jean-Baptiste, en fut enchanté, espérant que Jésus allait lui faire voir quelque miracle. Il l'interrogea, mais Jésus ne lui répondit rien, non plus qu'aux accusations des prêtres et des docteurs qui étaient là. Hérode, ne voyant rien de ce qu'il avait entendu, méprisa Jésus, et le traitant avec moquerie, le fit revêtir d'une robe blanche et le renvoya à Pilate : ce qui fut cause qu'Hérode et Pilate devinrent ce jour-là même amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

Pilate ne pouvait se résoudre à faire mourir un homme qu'il savait innocent ; il fit appeler les prêtres, les magistrats et le peuple, et leur représenta qu'il ne ne l'avait trouvé coupable d'aucun des crimes dont ils l'accusaient, et qu'Hérode, à qui il l'avait renvoyé, en

avait porté le même jugement. Puis, pour donner quelque chose à leur fureur, parce qu'il savait bien que ce n'était que par envie et par haine qu'ils lui avaient mis Jésus entre les mains, il leur proposa de le renvoyer après l'avoir châtié. Il s'avisa encore d'un autre moyen pour le sauver. Il était obligé, à cause de la fête, de délivrer un criminel au choix des Juifs ; or, il y avait dans les prisons un nommé Barrabas, voleur et assassin ; Pilate, qui croyait qu'en leur proposant seulement Jésus et Barrabas pour choisir celui des deux à qui ils voudraient qu'on fît grâce, ils choisiraient l'innocent plutôt qu'un voleur et un meurtrier, leur dit : « Je ne trouve aucun crime en celui que vous accusez ; mais comme c'est la coutume que je vous délivre un criminel au jour de Pâques, lequel aimez-vous mieux que je vous délivre, de Barrabas ou de Jésus qui est appelé Christ ? »

Mais les prêtres et les sénateurs circonvinrent le peuple ; en sorte que, quand Pilate lui demanda pour la seconde fois, qui des deux il voulait qu'on délivrât, il se mit à crier : « Faites mourir celui-ci, et donnez-nous Barrabas. — Que voulez-vous donc, répliqua Pilate, que je fasse de Jésus ? » A quoi ils répondirent en criant : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » Il leur dit pour la troisième fois : « Mais quel mal a-t-il fait ? je ne trouve rien en lui qui mérite la mort ; je vais le faire châtier et puis je le renverrai. » Mais ils le pressaient de plus en plus, demandant à grands cris qu'il fût crucifié.

Pilate ordonna donc que le Sauveur fût flagellé ; mais les soldats ajoutèrent à ce supplice des insultes que nous ne voyons pas qu'il eût commandées, car ils emmenèrent Jésus dans la cour du prétoire, et ayant assemblé autour de lui toute la compagnie, ils lui ôtèrent ses habits, le revêtirent d'un manteau d'écarlate, et firent ensuite une

couronne d'épines entrelacées, qu'ils lui mirent sur la tête, avec un roseau à la main droite; après quoi, pour se moquer de lui, ils le saluèrent et l'adorèrent à genoux, lui disant : « Salut au roi des Juifs! » et en même temps, ils lui donnaient des soufflets, lui frappaient la tête avec des bâtons et lui crachaient au visage. Pilate crut que les Juifs ne le pourraient voir dans cet état sans compassion, et il se résolut de le leur montrer. Il sortit donc encore une fois de son palais, et leur alla dire qu'il le leur amenait, afin qu'ils sussent qu'il ne trouvait en lui aucun crime. Jésus parut aussitôt couronné d'épines et couvert d'un manteau d'écarlate, et Pilate dit aux Juifs : « Voici l'homme. »

Mais l'ayant vu, ils se mirent à crier de nouveau : « Crucifiez-le, crucifiez-le! » Pilate leur dit : « Prenez-le donc vous-mêmes et le crucifiez, car je ne le trouve coupable de rien. » Ils lui répondirent : « Nous avons une loi selon laquelle il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. »

Cette dureté et cette fureur opiniâtre des Juifs surprirent et épouvantèrent le gouverneur. Il rentra dans le prétoire, il demanda à Jésus d'où il était; et sur ce qu'il ne répondait rien, il lui dit : « Vous ne me parlez point; ne savez-vous point que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir aussi de vous délivrer? » Jésus lui répondit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous était donné d'en haut; c'est pourquoi ceux qui m'ont livré entre vos mains sont plus criminels que vous. » Ce silence et ces réponses de Jésus n'empêchèrent point le gouverneur de faire de nouveaux efforts pour sa délivrance; mais les Juifs triomphèrent enfin de la faiblesse de ce juge en lui criant que, s'il ne punissait pas un homme qui avait voulu se faire roi, il se rendrait lui-même ennemi de l'empereur; car, dès qu'il entendit

ce discours, il mena Jésus hors du prétoire et s'assit sur son tribunal, en un lieu nommé *Gabbatha*, en grec *Lithostrotos*, c'est-à-dire *pavé de pierre*. Etant là, il dit : « Voici votre roi. » Mais ils se mirent tous à crier : « Otez-le, ôtez-le ! crucifiez-le ! » Il leur répliqua : « Crucifierai-je votre roi ? » A quoi, les princes des prêtres répondirent : « Nous n'avons point d'autre roi que César. »

Voyant donc qu'il ne gagnerait rien, et que tous les efforts qu'il faisait pour sauver Jésus ne faisaient qu'augmenter le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant tout le peuple, il leur dit : « Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous d'en répondre. » Tout le peuple lui répondit : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Il en fut ainsi.

Pilate, cédant à leurs clameurs, délivra Barrabas, condamna Jésus et le leur abandonna.

Ils le prirent, lui ôtèrent le manteau d'écarlate, et lui ayant remis ses habits, ils l'emmenèrent au lieu de son supplice appelé *Calvaire*, et en hébreu *Golgotha*. Ils le chargèrent de la croix sur laquelle il devait être attaché, et lorsqu'ils furent sortis de Jérusalem, ils la mirent sur les épaules d'un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils trouvèrent en chemin, et l'obligèrent de la porter derrière Jésus. Parmi cette foule d'ennemis qui triomphaient de voir mener à la mort celui qu'ils haïssaient si injustement, il y avait une grande multitude de peuple et de femmes qui suivaient le Fils de Dieu en pleurant et en se frappant la poitrine. Il se tourna vers ces femmes, et il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants, parce que le temps s'approche auquel on nommera heureuses les entrailles stériles qui n'auront point d'enfants et les mamelles qui n'en auront point nourri. Ils commenceront alors à dire

aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec? » C'est-à-dire, si l'innocent est châtié avec tant de rigueur, que doivent attendre les coupables?

Jésus prédisait à ces femmes ce qui devait arriver pendant le siége de Jérusalem.

Lorsqu'ils furent arrivés au Calvaire, on présenta à Jésus du vin mêlé avec de la myrrhe et du fiel; mais il n'en voulut point boire. La coutume des Juifs était de faire boire aux criminels qui allaient mourir un certain vin composé pour leur fortifier le cœur; mais on n'en donna à Jésus que de très-amer, afin qu'il souffrît davantage.

On l'attacha, après cela, à la croix, au milieu de deux criminels qu'on avait amenés avec lui et qui furent crucifiés à ses deux côtés, selon cette prédiction d'Isaïe : « Il a été mis au rang des scélérats. »

Pilate fit aussi une inscription où était marquée la cause de la condamnation de Jésus, et elle fut mise au haut de sa croix et au-dessus de sa tête; elle était en hébreu, en grec et en latin, et elle portait : « *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* » Les princes des prêtres s'en offensèrent et prièrent Pilate de ne pas mettre : roi des Juifs, mais qu'il s'était dit roi des Juifs; à quoi Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit est écrit. »

Dès que Jésus fut sur la croix, il pria pour ses persécuteurs : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Les soldats qui l'avaient crucifié prirent ses vêtements, les divisèrent en quatre parts, une pour chaque soldat, et jetèrent au sort pour savoir ce que chacun en aurait. Ils prirent aussi sa tunique; mais comme elle était sans couture, étant toute tissue depuis le haut jusqu'en bas, au lieu de la couper, ils dirent entre eux : « Jetons au sort à qui l'aura, » et accomplirent

ainsi cette prophétie du psaume XXI : « Ils ont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe. »

Cependant, ce peuple insensé se tenait devant la croix, pour regarder Jésus, et se moquait de lui. Les passants joignaient les blasphèmes aux injures, et disaient : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! si tu es le Fils de Dieu, descends de cette croix ! » Les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les magistrats le raillaient entre eux : « Il a sauvé les autres, disaient-ils, et il ne saurait se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, s'il est le Christ, cet élu de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu : si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit qu'il était le Fils de Dieu. »

Les soldats, qui étaient assis auprès de la croix pour le garder, l'insultaient comme les autres, en lui disant : « Sauve-toi, si tu es le roi des Juifs, » et il n'y eut pas jusqu'à l'un des deux voleurs qui étaient crucifiés avec lui, qui ne tînt le même langage : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. » Mais l'autre le reprenait en ces termes : « N'avez-vous donc point de crainte de Dieu, vous qui vous voyez condamné au même supplice ? Encore pour nous, c'est avec justice, car nous ne souffrons que ce que nous avons mérité par nos crimes, mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Il s'adressa ensuite à Jésus et lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez en votre royaume. » Jésus leur répondit : « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

Parmi ce grand nombre de personnes qui étaient autour de la croix, il s'y trouva plusieurs femmes de celles qui étaient venues de Galilée avec Jésus. Tous ceux de sa connaissance y étaient aussi, qui regardaient de loin

ce qui se passait ; mais la sainte Vierge, Marie-Madeleine, une autre Marie, se tenaient proche de la croix, et Jean, fils de Zébédée, était auprès de la sainte Vierge. Le Sauveur, ayant donc vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils ; » et au disciple : « Voilà votre mère. »

Il n'était pas encore midi lorsque Jésus fut attaché à la croix ; un peu après midi, le soleil commença à s'obscurcir, et l'air fut tout couvert de ténèbres jusqu'à trois heures. Vers les trois heures, Jesus jeta un grand cri, en disant : « *Eli, Eli, lamma sabacthani,* » c'est-à-dire, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Quelques-uns de ceux qui étaient là présents lui entendirent dire : « *Eli, Eli,* » et ne sachant pas la langue hébraïque, dans laquelle ces deux mots signifient : *mon Dieu, mon Dieu,* crurent qu'il appelait le prophète Elie à son secours.

III

Jésus avait fait et enduré tout ce qui avait été prédit de lui dans l'Ecriture, et il ne lui restait plus à accomplir que cette parole du psaume LXVIII : « Ils m'ont donné du fiel à manger, et ils m'ont abreuvé de vinaigre dans ma soif. » Afin donc de ne manquer à rien de ce que son Père lui avait ordonné, il dit : « J'ai soif. » Aussitôt, un des soldats courut prendre une éponge, la trempa dans un vase plein de vinaigre qui était là, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il lui présenta à boire, en disant : « Laissez, voyons si Elie viendra le tirer de la croix. » Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : « Tout est accompli. » Puis jetant pour la seconde fois un grand cri, il dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos

mains, » et en prononçant ces mots, il baissa la tête et rendit l'esprit.

Au même moment, le voile du temple se déchira en en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent; et lorsque Jésus fut ressuscité, plusieurs corps des saints, étant aussi ressuscités, sortirent de de leurs tombeaux, et se montrèrent à plusieurs personnes dans Jérusalem.

Tant de prodiges épouvantèrent le capitaine et les soldats qui gardaient Jésus, et ils s'écrièrent : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Tout le peuple qui était présent à ce spectacle ne fut pas moins touché qu'eux, en sorte qu'ils s'en retournaient tous en frappant leur poitrine.

Cependant, les Juifs, ne voulant pas que le corps de Jésus et ceux des deux voleurs qu'on avait crucifiés avec lui demeurassent sur la croix pendant le jour du sabbat, prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les ôtat de là. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes des deux voleurs ; mais, étant venus à Jésus, comme ils le trouvèrent déjà mort, au lieu de lui rompre les jambes, un d'entre eux lui perça le côté avec une lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Il y eut ainsi deux prophéties accomplies tout à la fois, dont l'une porte : « Ils verront celui qu'ils ont percé, » et l'autre dit, en parlant de l'agneau pascal, qui était la figure de Jésus-Christ : « Vous ne briserez aucun de ses os. »

V

Il y avait parmi les disciples de Jésus un homme riche et considéré, natif d'Arimathie, ville de Judée, nommé Joseph. Il est vrai qu'il n'avait été disciple du

Sauveur qu'en secret, parce qu'il craignait les Juifs, mais il n'avait eu aucune part à leur crime ; et quoiqu'il eût rang parmi les magistrats de Jérusalem, il n'avait consenti à rien de tout ce qu'ils avaient fait contre le Fils de Dieu. La mort de son Maître l'ayant rendu plus hardi, il alla sans crainte demander à Pilate la permission d'enlever son corps pour l'ensevelir. Pilate eut de la peine à croire qu'il fût mort si promptement; mais en ayant été assuré par le centenier, il accorda le corps à Joseph, et commanda qu'on le lui donnât. Joseph alla donc acheter un linceul pour ensevelir Jésus, prit son corps, et le descendit de la croix. Nicodème, ce sénateur qui était venu trouver Jésus la nuit, voulut partager avec Joseph la gloire de rendre les derniers devoirs à leur Maître. Il apporta environ cent livres d'une mixtion de myrrhe et d'aloès, et tous deux ensemble enveloppèrent de linges et de parfums le corps du Sauveur, et l'ensevelirent selon la manière ordinaire des Juifs. Il y avait, au lieu où Jésus avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin, un sépulcre que Joseph avait fait tailler dans le roc, et où personne n'avait encore été mis. Ils y placèrent le corps de Jésus, et ils se retirèrent après que Joseph eut roulé une grosse pierre à l'entrée du tombeau. Marie-Madeleine et les autres femmes qui avaient été présentes à la mort du Sauveur, assistèrent aussi à sa sépulture, prirent garde où on le mettait, et s'en allèrent préparer des parfums pour le venir embaumer, dès que le jour du sabbat, qui était le lendemain, serait passé.

Jésus étant mort et ayant été enseveli le vendredi, le jour suivant, les princes des prêtres et les pharisiens, s'étant assemblés, allèrent trouver Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur (c'est ainsi qu'ils nommaient Jésus) a dit, lorsqu'il était encore en vie, qu'il ressusciterait trois jours après sa

mort, commandez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent pendant la nuit dérober son corps, et ne disent au peuple qu'il est ressuscité, et qu'on ne tombe ainsi dans une nouvelle erreur pire que la première. » Pilate leur dit qu'ils le fissent garder comme ils l'entendraient, et ils allèrent au sépulcre, le scellèrent et y mirent des gardes.

VI

Dès le lendemain du sabbat, le premier jour de la semaine, que nous nommons le dimanche, Marie-Madeleine et les autres femmes, qui avaient préparé des parfums dès le vendredi au soir, partirent de grand matin pour aller embaumer le corps de Jésus, et arrivèrent à son sépulcre au lever du soleil. Comme elles avaient vu boucher l'entrée du sépulcre avec une grosse pierre, elles étaient fort en peine, et s'entre-demandaient en chemin qui leur ôterait cette pierre ; mais elle avait été ôtée avant qu'elles arrivassent. Car un ange avait renversé la pierre et s'était assis dessus. Il s'était fait en même temps un grand tremblement de terre, qui, joint à la présence de l'ange, avait tellement effrayé les soldats qui gardaient le sépulcre, qu'ils s'évanouirent. Ainsi, quand les femmes arrivèrent au tombeau, elles ne virent ni pierre, ni gardes, mais elles furent bien surprises lorsqu'y étant entrées, elles n'y trouvèrent point le corps de Jésus. Marie-Madeleine courut chercher les apôtres et trouva Pierre et Jean, qui coururent au tombeau. Jean y arrive la premier, et s'étant baissé pour regarder dans le sépulcre, sans y entrer néanmoins, il y vit les linceuls qui étaient à terre. Pierre y arriva après lui, entra dedans et vit, outre les linceuls, le suaire qu'on avait mis

sur la tête de Jésus, qui était plié en un lieu à part. Jean, qui entra aussi à son tour dans le sépulcre, vit la même chose, et ils crurent tous deux que le corps de leur Maître avait été enlevé, comme Marie-Madeleine le leur avait dit : car ils ne savaient point encore ce que l'Ecriture enseigne, et ils ne se souvenaient point de ce que Jésus leur avait dit tant de fois, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. Ils s'en retournèrent chez

Quant à Madeleine, elle ne s'en alla pas avec eux, mais elle se tint là en pleurant, et elle se baissa pour regarder dans le sépulcre. Elle y vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu même où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ces anges lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? C'est, répondit-elle, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Après qu'elle eut dit ces paroles, elle se retourna et vit un homme qui lui demanda : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? » Comme elle prit cet homme pour celui qui avait le soin du jardin où était le tombeau, elle lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Elle l'allait quitter, lorsque, l'appelant par son nom, il lui dit : « Marie. » Sur quoi, s'étant retournée aussitôt, elle reconnut Jésus et, toute transportée de joie, s'écria : « Rabboni, » c'est-à-dire mon maître. Jésus lui dit : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais allez trouver mes frères (c'est ainsi qu'il appelait ses apôtres) et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Ayant aussitôt été chercher les apôtres, qu'elle trouva dans l'affliction et dans les larmes, elle leur apprit qu'elle venait de voir le Seigneur, et leur rapporta ce qu'il lui avait commandé de leur dire ; mais ils ne la crurent point.

Cependant, les autres femmes qui étaient demeurées auprès du sépulcre, ne pouvaient revenir du trouble où elles étaient de n'avoir point trouvé le corps de Jésus, et ce trouble fut augmenté par la vue de deux hommes qui parurent devant elles avec des robes brillantes : c'étaient les deux anges que Madeleine avait vus dans le tombeau. Comme elles étaient saisies de frayeur, et tenaient les yeux baissés contre terre, ces deux anges leur dirent : « Pourqui cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; ne craignez point, il est ressuscité comme il l'avait dit. Souvenez-vous de ce qu'il a dit lorsqu'il était en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. Venez voir le lieu où il a été mis, et allez promptement dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. » Ils ajoutèrent qu'ils seraient devant elles en Galilée, et que c'était là qu'elles le verraient, selon qu'il l'avait promis.

Elles sortirent aussitôt du tombeau pour aller dire aux apôtres ce qu'elles avaient vu ; mais elles trouvèrent Jésus en chemin, qui les salua ; et elles, toutes transportées d'admiration et de joie, s'approchèrent de lui, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent ; alors il leur dit : « Ne craignez point, allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » Elles y allèrent et racontèrent tout ce qui leur était arrivé aux apôtres et à tous les autres disciples ; mais ils ne les crurent point.

Pendant que ces saintes femmes exécutaient l'ordre que le Fils de Dieu leur avait donné d'annoncer sa résurrection aux apôtres, quelques-uns des soldats qui avaient gardé son tombeau, et qui étaient tombés comme foudroyés à la vue de l'ange qui avait renversé la pierre,

allèrent à Jérusalem et rapportèrent aux princes des prêtres ce qui s'était passé. Les prêtres s'assemblèrent avec les magistrats, et après avoir délibéré tous ensemble, ils donnèrent une forte somme d'argent aux gardes, afin de dire que la nuit, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus avaient enlevé son corps. Les soldats reçurent l'argent et dirent ce qu'on leur avait suggéré.

VII

Le même jour, deux disciples allèrent à un bourg nommé Emmaüs, éloigné d'environ deux lieues et demie de Jérusalem et s'entretenaient en chemin de tout ce qui s'était passé depuis trois jours, lorsque Jésus vint les joindre et se mit à marcher avec eux sans qu'ils le reconnussent. Il leur demanda de quoi ils parlaient, et quel était le sujet de leur tristesse. L'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit : « Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? — Et quoi ? leur répliqua-t-il. » Ils lui répondirent : « Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles ; la manière dont les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Cependant, ajoutèrent-ils, nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël, et après tout cela, néanmoins, voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées : il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont étonnés : car, ayant été dès le grand matin à son sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des anges leur ont apparu, et les ont assurées qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés aussi au sépulcre, et ont trouvé toutes

choses comme les femmes les leur avaient rapportées, mais, pour lui, ils ne l'ont pas vu. »

Jésus prit de là occasion de leur reprocher fortement leur incrédulité : « O insensés ! leur dit-il, dont le cœur est pesant et tardif à croire tout ce que les prophètes ont prédit, ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Il leur expliqua ensuite tout ce qui avait été dit de lui dans les Ecritures. Lorsqu'ils furent proche du bourg, il continua de marcher comme s'il eût voulu aller plus loin ; mais ces deux disciples le forcèrent de s'arrêter, en lui disant : « Demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard et que le jour est sur son déclin. » Il entra donc, et s'étant mis à table avec eux, il prit le pain, et l'ayant rompu, il le leur présenta. Au même instant, leurs yeux furent ouverts pour voir ce qu'ils ne voyaient pas auparavant, c'est-à-dire pour reconnaître Jésus, qui disparut aussitôt. Ils se levèrent aussitôt et retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les apôtres et les autres disciples assemblés. Ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment le Seigneur s'était fait connaître à eux en rompant le pain ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs disciples qui n'en crurent rien.

Dans le lieu où les apôtres étaient assemblés de peur des Juifs, ils s'entretenaient de toutes ces apparitions différentes de leur Maître, lorsque, sur le soir du même jour, étant à table, et les portes du lieu où ils mangeaient étant fermées, Jésus se présenta au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. » Après les avoir salués de la sorte, il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avaient point voulu croire sa résurrection, ni se rendre aux témoignages de ceux qui l'avaient vu ressuscité. Les apôtres furent frappés d'étonnement et de

crainte, et ils s'imaginaient voir un esprit et un fantôme, mais Jésus, pour les rassurer, leur dit : « Pourquoi vous tronblez-vous? regardez mes mains et mes pieds, c'est moi-même, touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. » Il montra ensuite les plaies de ses mains et de ses pieds, et celle de son côté. Les apôtres ne pouvaient encore croire ce qu'ils voyaient, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, lorsque Jésus leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, et il en mangea en leur présence, non pour se nourrir, car son corps, ayant changé d'état par sa résurrection, n'avait plus besoin de nourriture, qui n'est nécessaire que dans cette vie mortelle ; mais pour lever tous les doutes de ses disciples, et pour les convaincre, par les preuves les plus sensibles, que c'était lui-même, et qu'il était vraiment ressuscité. Après avoir donc mangé devant eux, il leur donna les restes, et il leur dit une seconde fois : « La paix soit avec vous. » Il ajouta : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi. » Après quoi, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Thomas n'était point avec les autres apôtres lorsque Jésus se fit voir ainsi à eux. Quand il fut revenu, ils lui racontèrent qu'ils avaient vu le Seigneur, mais il leur dit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je n'en croirai rien. »

Le Fils de Dieu, qui faisait servir toutes ces incrédulités à l'établissement de la foi de sa résurrection, ne voulut point abandonner cet apôtre à son infidélité; c'est

pourquoi, huit jours après, comme ses disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, il y entra, les portes étant fermées, se tint au milieu d'eux et les salua, en disant : « La paix soit avec vous ; » puis, s'adressant à Thomas, il lui dit : « Portez ici votre doigt et considérez mes mains ; approchez votre main et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Alors Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Thomas, vous avez cru parce que vous avez vu ; bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. »

VIII

Jésus se fit voir encore un autre jour à quelques-uns de ses disciples sur le bord du lac de Génésareth. Thomas, Pierre, les deux fils de Zébédée, Nathanaël et deux autres étant ensemble, Pierre leur ayant dit qu'il allait pêcher, ils voulurent tous y aller avec lui ; ils entrèrent dans une barque et ils jetèrent le filet dans l'eau ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se présenta sur le rivage, sans que ses disciples sussent que ce fût lui, et il leur demanda : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » Ils lui répondirent que non, et il leur dit : « Jetez le filet au côté droit de la barque, et vous en trouverez. » Ils le jetèrent aussitôt, et il s'y prit une si grande quantité de poissons, qu'ils ne pouvaient le tirer. Alors Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, dit à Pierre : « C'est le Seigneur ; » et Pierre reprit aussitôt son habit qu'il avait quitté pour pêcher, et se jeta dans l'eau pour aller trouver plus promptement son Maître sur le rivage. Les autres disciples, qui n'étaient éloignés du bord que de deux cents coudées, y allèrent avec la barque, traînant avec eux le filet qui était plein

de poissons. Lorsqu'ils furent à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, du poisson qu'on avait mis dessus et du pain. Jésus leur dit : « Apportez quelques poissons de ceux que vous venez de prendre ; » et aussitôt Pierre, étant monté dans la barque, tira à terre le filet, où il y avait cent cinquante-trois grands poissons, et l'Evangile remarque que, quoiqu'il fût chargé d'un si grand nombre de poissons, il ne rompit point. Jésus leur dit ensuite : « Venez dîner. » Ils s'avancèrent sans oser lui demander qui il était, parce qu'ils voyaient bien que c'était leur Maître, et Jésus, ayant pris le pain, leur en donna, et fit la même chose du poisson. Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci ? » Il lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime ; » et Jésus lui dit : « Paissez mes agneaux. » Il lui demanda encore une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? » « Oui, Seigneur, lui répondit Pierre, vous savez bien que je vous aime. » Jésus lui répéta : « Paissez mes agneaux. » Il lui fit ensuite la même demande une troisième fois ; et Pierre, touché de ce que son Maître semblait douter de son amour, lui répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. »

Le Sauveur, ayant fait ainsi réparer à son apôtre, par ce triple témoignage de son amour, la faute qu'il avait commise en le renonçant trois fois, lui dit : « Paissez mes brebis, » lui donnant autorité pour gouverner non-seulement les simples fidèles, mais encore les pasteurs. Il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où il vous plaisait ; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains, et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas. »

Jésus marquait, par ces paroles, de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. Après cela, Jésus ordonna à Pierre de le suivre, et Pierre, s'étant retourné, vit venir après lui Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur, et l'ayant vu, il dit à Jésus : « Celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ? » Mais Jésus réprima sa curiosité, en lui apprenant qu'il ne devait point se mettre en peine de ce qui arriverait aux autres, et il lui ordonna de ne penser qu'à le suivre. Il lui dit même, en parlant de Jean : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne. »

IX

Jésus-Christ apparut encore diverses fois à ses apôtres, pendant les quarante jours qu'il demeura sur terre après sa résurrection. Il leur communiqua l'autorité qu'il avait reçue de son Père, et il dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc par tout le monde prêcher l'Evangile, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et en leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. » Il ajouta que ceux qui ne croiraient pas seraient condamnés ; comme, au contraire, ceux qui croiraient avec une foi vive à leur parole et recevraient le baptême, seraient sauvés et feraient même des miracles.

Enfin, comme les apôtres avaient besoin de force pour exercer le ministère qu'il leur confiait, il les assura de sa protection, en leur disant qu'il était toujours avec eux *jusqu'à la consommation des siècles*, et il promit de les revêtir de la vertu d'en haut, par le Saint-Esprit, qu'il leur enverrait du ciel.

X

Le divin Sauveur leur donna la plupart de ces instructions dans l'apparition qui se fit sur une montagne de Galilée, où il leur avait dit de se trouver.

C'était là qu'avant sa mort il leur avait promis de se faire voir à eux, et le jour de sa résurrection, les anges et lui-même avaient ordonné aux saintes femmes d'avertir ses disciples de se rendre en Galilée. Ils y allèrent, ils l'y virent, comme il l'avait promis, et ils l'y adorèrent.

Enfin, Jésus se montra pour une dernière fois à ses apôtres, dans Jérusalem, où il leur ordonna de demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit, qu'il leur promit en ces termes : « Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » Ils lui demandèrent : « Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Il leur répondit que ce n'était point à eux à savoir les temps et les moments que Dieu a réservés à son souverain pouvoir. « Mais vous recevrez, leur dit-il, la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. »

Ce sont là les dernières paroles de Jésus-Christ sur la terre. S'il les a dites immédiatement avant que de quitter ses apôtres, ç'a été à Béthanie, où il les mena le jour de son ascension, ou sur la montagne des Oliviers, de laquelle il paraît, par saint Luc, qu'il s'éleva dans le ciel.

Il leva les mains pour bénir ses disciples, et, en les bénissant, il se sépara d'eux; ils le virent monter vers le ciel, jusqu'à ce qu'une nuée, dans laquelle il en-

tra, le dérobât à leurs yeux. Ils le regardèrent avec attention; et comme ils l'eurent perdu de vue, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent tout d'un coup à eux, et leur dirent: « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter. »

Les apôtres adorèrent celui qui venait de quitter la terre pour être assis dans le ciel à la droite de Dieu, c'est-à-dire pour recevoir dans son humanité sainte le repos et la gloire qui devaient être le prix de ses travaux et de ses souffrances. Ils partirent pleins de joie de la montagne des Oliviers, et s'en retournèrent à Jérusalem, où, dix jours après, ils reçurent le Saint-Esprit. Ils allèrent ensuite prêcher par tout le monde, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de leur Maître; et le Seigneur confirma par des miracles la parole qu'il avait mise dans leur bouche.

XI

Voilà tout ce que l'Evangile nous révèle de la vie que Notre-Seigneur Jésus-Christ a vécu sur la terre. C'est la réfutation la plus simple, la plus éloquente qu'on puisse opposer aux ennemis de Dieu et de son Eglise.

Quant à la vie céleste de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la seconde personne de la sainte Trinité, il est assis à la droite de son Père, ce qui marque son égalité avec son Père, puisqu'il est Dieu comme lui.

Ce Dieu vivant dont parle saint Paul est celui-là même que nous avons vu, dans cette histoire, mourant sur la croix pour le salut des hommes. Il a été jugé, mais il jugera à son tour, et il nous jugera tous sur les instructions qu'il nous a données, et sur les exemples qu'il nous a laissés dans sa vie mortelle.

FIN.

TABLE

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

Paris. — Imp. DIVRY ET Cᵉ, rue N.-D. des Champs, 49.

ERRATA.

Page 48, ligne dernière, au lieu de *Gensénius, Patter,* lire *Gésénius, Fatter.*

Page 49, ligne 8, au lieu de *Perreda,* lire *Pineda.*

Page 49, ligne 12, au lieu de *Souvent,* lire *Laurent.*

1.50

